

# Digitaliseret af | Digitised by



**DET KGL.  
BIBLIOTEK**

Royal Danish Library

Forfatter(e) | Author(s):

Titel | Title:

Théâtre royal de Dannemarc ou Recueil des  
meilleures pièces dramatiques françoises,  
représentées sur le Théâtre de la Cour, depuis  
1766 ... : Opéra-Comédies.

Bindbetegnelse | Volume Statement:

Vol. 4

Udgivet år og sted | Publication time and place: Copenhagen : Cl. Philibert, 1770-73

Fysiske størrelse | Physical extent:

5 bd.

## DK

Materialet er fri af ophavsret. Du kan kopiere, ændre, distribuere eller fremføre værket, også til kommercielle formål, uden at bede om tilladelse. Husk altid at kreditere ophavsmanden.

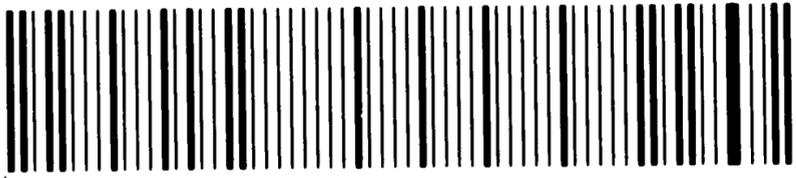
## UK

The work is free of copyright. You can copy, change, distribute or present the work, even for commercial purposes, without asking for permission. Always remember to credit the author.





DET KONGELIGE BIBLIOTEK  
DA 1.-2.S 56 8°



1 1 56 0 8 01280 3



56, - 163, - 80



11

DE

OF

SCULPTURE

THE

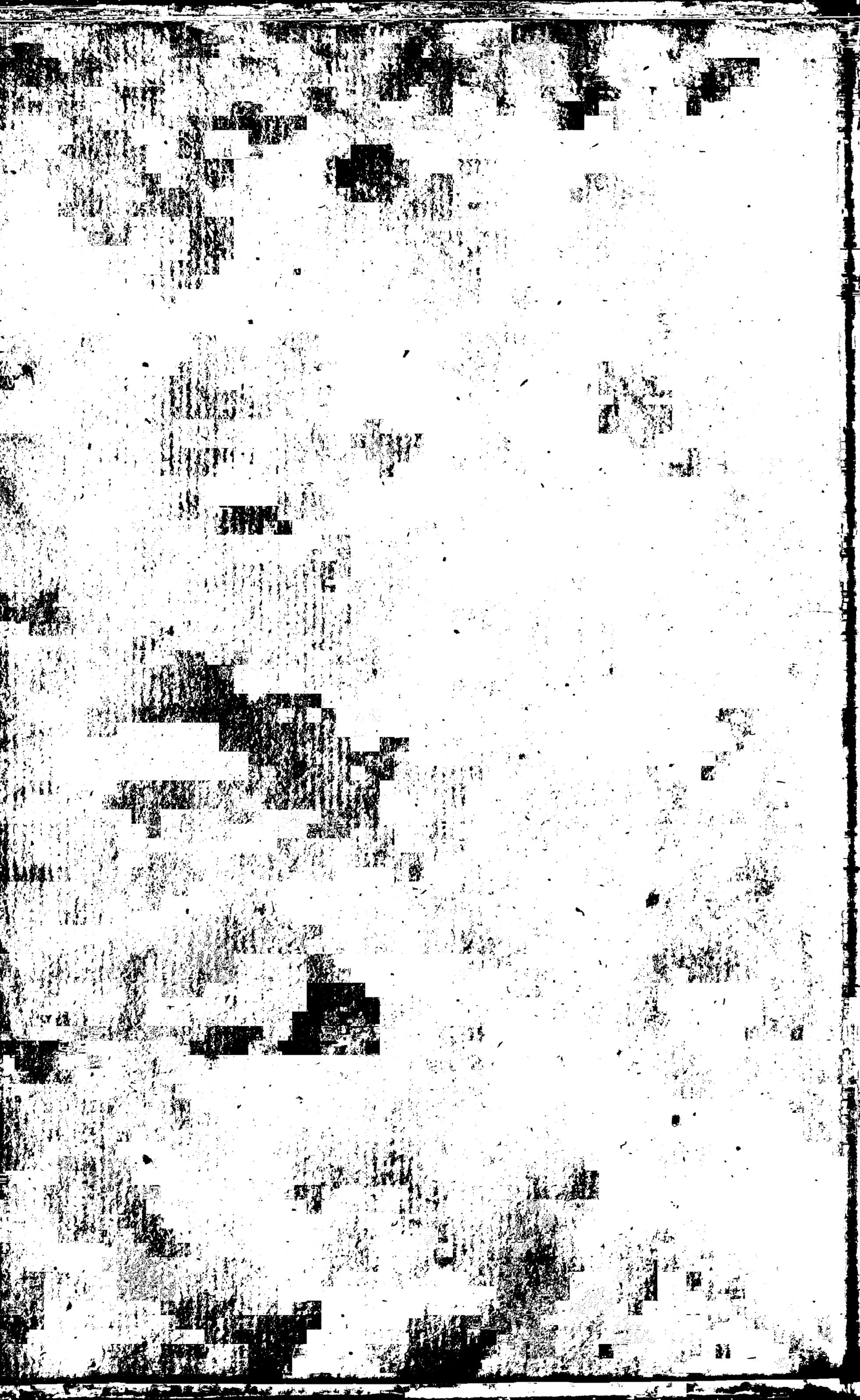
ARTS

AND

DESIGN

BY

THE



THEATRE ROYAL

DE DANNEMARC,

OU

RECUEIL

DES MEILLEURES PIÈCES

DRAMATIQUES FRANCOISES,

*Représentées sur le Théâtre de la Cour, 1770.*

---

OPERA-COMIQUES.

TOME IV.

---

---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

---

M DCC LXXI.

*Avec Permission du Roi.*

---

## A C T E U R S .

FANFOLIN, Gouverneur de  
*l'Isle des Foux*, Mr. Regnault.

UN OFFICIER de la Suite de  
*Fanfolin*,

SORDIDE, Avare Tuteur de  
*Nicette*, Mr. Dinezi.

NICETTE, jeune innocente, ai-  
*mée de Fanfolin*, Mad. Dinezi.

SPENDRIF, Prodiges,  
FOLLETTE, }  
GLORIEUSE, } *Sœurs*, Mr. Descablons.  
Mad. Descablons.

BRISEFER, *Faux Brave*, Mlle Dartimont.

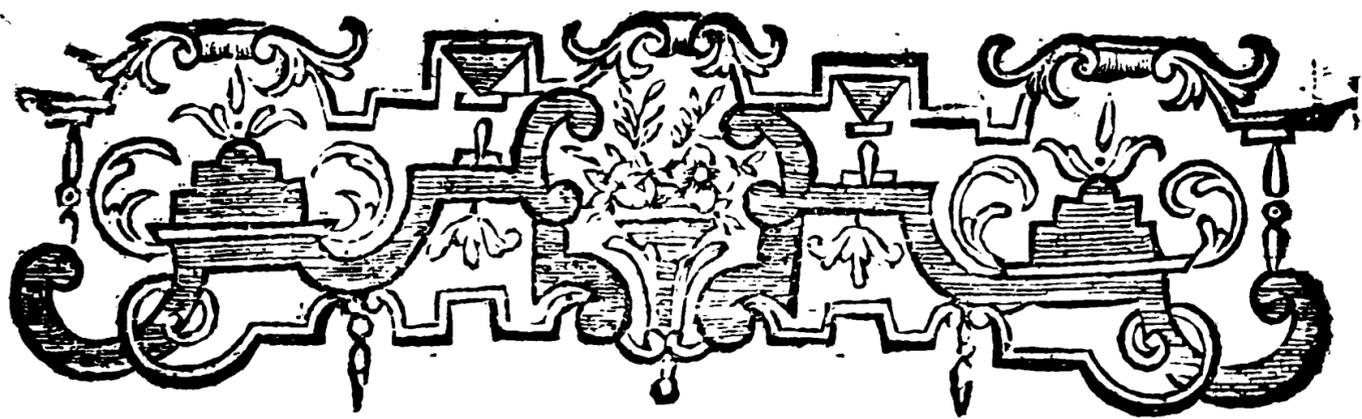
Mr. Valence.

Troupe de Foux & de Folles.

---

*Représentée pour la première fois par les Comédiens  
Italiens Ordinaires du Roi, au mois de Dé-  
cembre 1760.*





# L'ISLE DES FOUX,

COMÉDIE

EN DEUX ACTES.



ACTE PREMIER.

---

SCÈNE PREMIÈRE.

FANFOLIN, UN OFFICIER

*de sa Suite.*

FANFOLIN.

A RI E T T E.

AH ! quel tracàs !  
Quel embarras !

Ah ! quel martyre !

A chaque pas

Nouveau délire :

Ah ! quel tracàs !

Quel embarras !

A 2

Un

## L'ISLE DES FOUX,

Une bruyante cohorte  
De Foux de toute sorte  
Sans cesse assiége ma porte :  
Que le diable les emporte.

L'un me poursuit  
Avec grand bruit ;  
L'autre me suit  
Et me maudit.

Ah ! quel martyre !  
A chaque pas  
Nouveau délire :  
On n'y tient pas.

Quand j'ai accepté le Gouvernement de cette Isle, où, par ordre de la République, on renferme les Foux, je ne les croyois pas en si grand nombre, ni si difficiles à mener. (*On entend un bruit confus derrière le Théâtre.*) Quoi ! je n'aurai pas un moment de relâche ! Je fors de mon Palais pour éviter leurs importunités, & ils viennent me relancer jusqu'ici ! Que demandent-ils enfin ?

L'OFFICIER.

Ils demandent la liberté de retourner chez eux : c'est une grace que les nouveaux Gouverneurs font dans l'usage d'accorder à ceux qui, par leur séjour dans cette Isle, ont recouvré leur bon sens.

FANFOLIN.

Comment s'en assurer ?

L'OFFICIER.

Lorsque, par une conduite sage & tranquille, ils font voir un cœur dégagé des passions qui causoient leur folie.

FANFOLIN.

Je vous entends.

SCE-

## S C E N E . I I .

FANFOLIN , & *sa Suite*, TROUPE  
DE FOUX.

CHOEUR DE FOUX.

AH ! Monseigneur  
Le Gouverneur,  
Que votre cœur  
A nos desirs soit favorable :  
Seigneur aimable ,  
Seigneur aimable ,  
Accordez-nous par charité  
La liberté.

FANFOLIN.

Si vous parlez tous à la fois, je ne vous entendrai pas. Sortez d'ici tous , & venez l'un après l'autre me conter vos raisons.

*(Ils sortent.)*

FANFOLIN , à l'Officier.

Et vous, ayez soin de les contenir, & d'empêcher la cohue.

*(L'Officier sort.)*

FANFOLIN , à part.

Si la liberté que ces gens-là me demandent, doit être le prix de leur sagesse , j'ai bien peur qu'ils ne restent ici toute leur vie.

## SCENE III.

FANFOLIN, BRISEFER.

FANFOLIN.  
**E**coutons d'abord celui-ci. Qui êtes-vous ?

BRISEFER.  
 Quoi ! Seigneur, vous ne me connoissez pas !

FANFOLIN.  
 Non, je vous jure.

BRISEFER.  
 Vous ne me connoissez pas !

A R I E T T E.

Je suis la terreur du Monde,  
 Rien ne résiste à mon bras,  
 Et ma valeur furibonde  
 Porte en tous lieux à la ronde  
 Le ravage & le fracas.  
 Jamais rien ne m'arrête,  
 Je brave la tempête,  
 J'affronte le trépàs:  
 Si le ciel en éclats  
 S'écroutoit sur ma tête,  
 Je ne tremblerois pas.

FANFOLIN.  
 La République ne connoît donc pas votre mérite,  
 puisqu'elle vous a exilé ici ?

BRISEFER.  
 La paix dont on y jouit depuis long-tems, rendoit  
 mon courage inutile.

FAN-

C O M E D I E.

F A N F O L I N.

Eh bien ?

B R I S E F E R.

Ma valeur inquiète ne pouvant demeurer en repos, je m'étois associé avec de jeunes braves comme moi ; & pour passer le tems, nous nous amusions la nuit à dépaver les rues, à casser les lanternes, à faire du tapage dans les Caffés... Oh! ces petits exercices-là forment bien un Militaire.

F A N F O L I N.

Je le crois.

B R I S E F E R.

Je serois aujourd'hui un Héros, si l'on n'avoit interrompu le cours de mes exploits en me reléguant ici.

F A N F O L I N.

Comment vous appelez-vous ?

B R I S E F E R.

Brisefer.

F A N F O L I N.

Brisefer ! j'ai quelque idée de ce nom-là.

B R I S E F E R.

Oh ! j'étois bien étonné qu'on ne vous eût pas parlé de moi. L'ancien Gouverneur me connoissoit très-bien.

F A N F O L I N , *tirant un livre.*

C'est lui justement qui m'a donné des anecdotes sur votre compte.

B R I S E F E R.

Elles sont donc honorables pour moi.

## L'ISLE DES FOUX,

FANFOLIN.

ARIETTE *en Dialogue.*  
 Cependant sur mon Regître  
 Je ne trouve pas cela.

BRISEFER.  
 Vous vous trompez de Cha-  
 pitre.

FANFOLIN.  
 Non, non; c'est votre Cha-  
 pitre.

FANFOLIN.  
 Ecoutez-bien; le voilà.  
 (*Il lit.*)

„ Brisefer est un bclitre  
 „ Que par-tout on bernera :  
 „ Dans un bal il rembourfa  
 „ Plus de deux cents croquignoles.

BRISEFER.  
 Laissez-là ces fariboles.

FANFOLIN.  
 Attendez. „ A coup de gaules  
 „ On lui frotta les épaules,  
 „ Et pourtant il ne dit mot :  
 „ Malgré son sabre terrible ,  
 „ Il souffrit d'un air paisible  
 „ Qu'on le chassât comme un sot.

BRISEFER.  
 Bon ! ce brutal étoit ivre ;  
 Sans cela... j'aurois, ma foi...

FANFOLIN.  
 Consultons encor le livre.  
 (*Il lit.*)

„ Non ; il étoit de sang-froid.

BRISEFER.  
 Oh ! bien, c'étoit un grand Seigneur  
 Que par respect... si j'ai mémoire...

FANFOLIN.  
 Ecoutez la fin de l'histoire :  
 „ C'étoit un garçon Tailleur.

BRI-

C O M E D I E.

9

B R I S E F E R.

Ne croyez pas ces Mémoires-là. Comptez que ma valeur. . .

F A N F O L I N.

Je sçais maintenant à quoi m'en tenir. Je vois qu'on vous a fait une injustice.

B R I S E F E R.

Sûrement.

F A N F O L I N.

La République s'est bien trompée sur votre compte.

B R I S E F E R.

Oui, je vous en répons.

F A N F O L I N.

Elle vous a cru un homme brave, dont la valeur avoit besoin d'être guidée par la raison; c'est-pour-quoi elle vous a banni pour un tems.

B R I S E F E R.

C'est cela même.

F A N F O L I N.

Et vous n'êtes qu'un fanfaron; adieu: quand vous sçaurez vous rendre justice, je verrai ce qu'on peut faire pour vous.

B R I S E F E R.

A R I E T T E.

Le respect retient ma colere,  
Sans cela nous verrions beau jeu.  
Ah! corbleu, ventrebleu,  
Si l'on tarde à me satisfaire,  
Je fais main basse,

A 5

Je

Je casse,  
 Fracasse,  
 Je mets ici tout en morceaux ;  
 Je fais sauter la maudite Isle  
 Où l'on m'exile,  
 Et je l'abîme dans les flots.

( Il sort. )

SCENE IV.

FANFOLIN, SORDIDE.

FANFOLIN.

Quelle est cette autre figure pâle qui s'avance ?  
 Que voulez-vous, bon-homme ?

SORDIDE, *une cassette sous son bras.*  
 Monseigneur, je viens vous demander une grace.

A R I E T T E.

Je suis un pauvre misérable,  
 Rongé de peine & de souci.  
 Je n'ai ni mangé, ni dormi ;  
 J'ai travaillé comme un diable  
 Pour amasser l'or que voici.

Je suis un pauvre misérable,  
 Rongé de peine & de souci.

Soyez le Gardien secourable  
 Du trésor que je vous remets.  
 Hélas ! quels seroient mes regrets,  
 Si par quelque main détestable  
 Un bien si cher m'étoit ravi !  
 J'en suis de frayeur tout transi.

Je suis un pauvre misérable,  
 Rongé de peine & de souci.

Sans

Sans cesse une foule importune,  
 Pour m'enlever ma fortune,  
 Mè guette en *catimini*;  
 Jeune, vieille, blonde, brune,  
 M'appellent leur petit ami:  
 Oh! l'adresse est admirable!

*(Il montre sa cassette.)*

Le voilà leur petit ami.

Je suis un pauvre misérable,  
 Rongé de peine & de souci.

F A N F O L I N.

Eh! que deviendra cette Cassette, si je vous permets de vous en retourner chez vous?

S O R D I D E.

Oh! je ne m'en soucie pas, Seigneur. On ne sauroit voyager sans qu'il en coûte beaucoup, & sans être exposé à mille rencontres fâcheuses. Que sçais-je moi? si des Pirates venoient attaquer) notre vaisseau & s'emparer de ma Cassette, ma chere Cassette! *(Il la baise.)*

F A N F O L I N.

Elle est donc bien garnie?

S O R D I D E., *regardant de tous côtés.*

N'en dites rien à personne, il y a deux cent mille francs en or, & une petite boîte remplie de diamans.

F A N F O L I N.

Pour qui gardez-vous ce trésor? Avez-vous des enfans?

S O R D I D E.

Le Ciel m'en préserve: je n'ai qu'une pupille  
 dont

dont le pere, en mourant, m'a confié la personne & les biens; mais je ne veux pas qu'elle se marie.

FANFOLIN.

Et elle en auroit bonne envie?

SORDIDE.

Elle n'y pense seulement pas. Je l'ai élevée dans une ignorance... Croiriez-vous qu'elle a peur des hommes?

FANFOLIN.

Elle n'a peut-être jamais vû que vous?

SORDIDE.

Non, vraiment; personne n'entre chez moi: & quand je sors, je la tiens enfermée sous la clef.

FANFOLIN.

Bonne précaution! on ne sauroit se conduire avec plus de prudence... Adieu, veillez toujours sur votre Cassette.

SORDIDE.

Vous en aurez bien soin, je vous prie.

FANFOLIN.

Elle est en sûreté.

SORDIDE, *s'en va & revient.*  
Mais....

FANFOLIN.

Quoi?

SORDIDE.

Si quelqu'un alloit vous l'enlever?

FAN-

FANFOLIN.

Ne craignez rien, vous dis-je ; je la cacherais dans  
l'endroit le plus sûr de mon appartement.

SORDIDE , *s'en va en se retournant de tems  
en tems, & en disant :*

Je suis un pauvre misérable.

FANFOLIN.

Voilà de tous les foux le plus maussade & le plus  
à plaindre.

S C E N E V.

FANFOLIN, SPENDRIF.

SPENDRIF, *se jettant aux genoux de Fanfolin.*

SEigneur , ayez pitié de la misere où je suis  
réduit.

FANFOLIN.

Que vous est-il arrivé ? Parlez.

SPENDRIF.

A R I E T T E.

Pour avoir eu trop de bien,  
A présent je n'ai plus rien :  
Quand j'étois dans l'opulence,  
Dans le sein de l'abondance,  
Je nageois dans les plaisirs.  
Nombre d'amis & d'amies  
Prévenoient mes fantaisies,  
Et flattoient tous mes desirs.  
Attirés par mes richesses,  
Dans leurs trompeuses caresses,

Ils

14 L'ISLE DES FOUX,

Ils m'étrangloient d'amitié :  
Quand ils m'ont vû déponillé,  
Ils m'ont quitté sans pitié.

FANFOLIN.

Ainsi va le monde. On se prosterne devant l'idole tant qu'elle est debout; on la foule aux pieds quand elle est par terre. Mais enfin que puis-je faire pour vous ?

SPENDRIFF.

Prêt à retourner dans ma Patrie , où j'ai fait une certaine figure , je voudrois bien avoir de quoi y reparoître avec éclat.

FANFOLIN.

Votre retour n'est pas encore certain; mais votre malheur me touche: tenez, voilà de l'argent. (*Il lui donne la Cassette de Sordide, & il dit à part :*) Je verrai par l'usage qu'il en fera, s'il mérite que je lui fasse grace entière.

SPENDRIFF.

Ah ! Seigneur , vos bontés passent mon espérance. (*Il s'en va.*)

FANFOLIN, le rappelant.

Ecoutez , écoutez. (*Spendriff revient.*) Qu'allez-vous faire de cet argent-là ?

SPENDRIFF.

Me venger des ingrats qui m'ont abandonné dans ma misère , me montrer à leurs yeux plus brillant que jamais.

FANFOLIN.

Vous n'en ferez part à personne ?

SPEN-

S P E N D R I F.

Je n'aurai garde , je ne veux plus dépenser follement pour les autres.

F A N F O L I N.

Non ; ce sera pour vous.

S P E N D R I F.

Je vas de ce pas louer un hôtel magnifique, commander des habits, des équipages, nombre de valets à ma suite.

F A N F O L I N.

C'est bien fait, dépensez, dépensez ; quand vous n'aurez plus d'argent, vous viendrez me retrouver ; entendez-vous ?

S P E N D R I F.

Que serviroit d'avoir du bien, si l'on ne sçavoit en faire usage ?

A R I E T T E.

Sçavez-vous pourquoi l'argent  
Est de forme ronde, ronde ?  
C'est afin que par le monde  
Il roule plus aisément,  
Par une loi toujours sûre,  
Chaque chose va son train ;  
Et c'est forcer la nature  
Que d'en changer le destin.  
L'onde est faite pour rouler,  
L'hirondelle pour voler ;  
L'argent est fait pour rouler.

*( Il sort. )*

FAN-

FANFOLIN.

Voilà deux foux bien opposés, un avare & un prodigue. Ce que j'y trouve de singulier, c'est qu'ils sont arrivés au même but par des chemins tout différens.

*(Il entend chanter.)*

SCENE VI.

FANFOLIN, GLORIEUSE,  
FOLLETTE.

FANFOLIN.

EN voici d'autres qui me semblent d'un caractère plus joyeux. Ce sont des femmes : oh ! oh ! je m'étonnois aussi de n'en point voir dans l'Isle des Foux.

FOLLETTE, *entre en chantant & en sautant.*

A R I E T T E.

Malheur à qui soupire !  
Je ne veux que chanter & rire.  
Vive, vive la belle humeur.

Quand l'allégresse  
Ne vient pas du cœur,  
Bientôt la tristesse  
En détruit la douceur.  
Vive, vive la belle humeur.

Si je suis folle,  
Oh ! par ma foi,  
Combien j'en voi,  
Qui le sont plus que moi !

Voyez

Voyez cette momie  
 Qui jamais n'a ri de sa vie!  
 Des violons :  
 Allons , allons ;  
 Qu'on fasse place, qu'on se range,  
 Je sens le pied qui me démange :  
 Eh ! allons , gai, mon mignon,  
 Dansons un rigaudon.

Eh ! bien , Monsieur le Gouverneur , vous voilà bien sérieux !

FANFOLIN.

Et vous bien gaië ! il ne paroît pas que vous vous ennuyez ici. Venez-vous me demander votre départ ?

FOLLETTE.

Non , c'est un mari que je veux.

FANFOLIN.

S'il ne faut pour cela que mon consentement , je vous le donne. Avez-vous fait un choix ?

FOLLETTE.

Oui.

FANFOLIN.

Et peut-on sçavoir sur qui vous avez jetté les yeux ?

FOLLETTE.

Sur vous.

FANFOLIN.

Vous me faites en vérité trop d'honneur.

FOLLETTE.

Point du tout ; c'est une justice que je vous dois : j'ai sçu que vous vouliez vous marier , j'ai parcouru en idée toutes les Beautés que cette Isle renferme pour sçavoir à qui vos vœux pourroient s'adresser

B

de-

décemment ; je n'ai trouvé que moi qui fusse digne de vous.

FANFOLIN.

L'offre est gracieuse , sans doute... mais...

FOLLETTE.

Quoi ? mais ? ...

FANFOLIN.

Mais je ne puis en profiter.

FOLLETTE.

Comment !

GLORIEUSE.

Eh ! ma sœur , ne voyez-vous pas que le Seigneur Fanfolin tourne les yeux vers moi ? après cela peut-il songer à vous ?

FOLLETTE, *bas à Fanfolin.*

Ne l'écoutez pas , Seigneur : c'est une folle qui croit qu'on ne peut la voir sans l'aimer.

GLORIEUSE.

Mais , cela ne me surprend pas.

ARIETTE.

Tout s'empresse autour de moi :

Sçavez-vous pourquoi ?

C'est que je suis charmante :

Ma beauté ravissante

Enchaîne à la fois

Mille Amans sous mes loix.

L'Amour sur mes traces

Conduit les Graces :

C'est à qui me verra :

C'est à qui m'aimera.

On admire

On soupire

Et l'on dit tout bas :  
 Ah ! qu'elle est charmante !  
 Ah ! qu'elle a d'appas !  
 Qu'elle est ravissante !  
 Elle enchaîne à la fois  
 Mille Amans sous ses loix.

## F O L L E T T E.

Eh ! oui, ma sœur, vous faites des conquêtes ;  
 mais votre bêtise vous les fait perdre tout aussi-tôt :  
 il faut de l'esprit pour les conserver.

## G L O R I E U S E.

De l'esprit, de l'esprit ! On en a toujours assez,  
 quand on est belle.

## F O L L E T T E.

Vous êtes dans l'erreur.

## A R I E T T E.

La Beauté sans l'Esprit n'est rien ;  
 L'Esprit rend la laideur aimable :  
 L'Esprit seul d'un tendre lien  
 Peut rendre la chaîne durable :  
 La Beauté sans l'Esprit n'est rien.

Près d'une belle idiote,  
 Toujours sotte,  
 L'Amour s'endort ;

Mais avec une fille  
 Dont l'Esprit brille,

Sautille,

Pétille,

Babille,

C'est toujours nouveau transport.

Lorsqu'à la mine jolie

L'Esprit aimable s'allie,

C'est le souverain bien ;

La Beauté sans l'Esprit n'est rien.

Qu'en dites-vous, Monsieur le Gouverneur ?

FANFOLIN.

Je dis... je dis que votre sœur n'a pas assez d'esprit, & que vous en avez trop.

FOLLETTE.

Vous me refusez donc ?

FANFOLIN.

Pardonnez-moi ; mais je ne suis point encore pressé de me marier.

FOLLETTE.

Une autre que moi vous arracheroit les yeux pour un refus aussi outrageant ; mais vous y perdrez plus que moi. Adieu, Seigneur Fanfolin ; je ne manquerai ni d'amis, ni d'amans quand je voudrai.

*(Elle sort.)*

GLORIEUSE.

Moi, je ne vous en tiens pas quitte. Tôt ou tard vous me rendrez les armes : avant qu'il soit peu, je veux vous voir à mes genoux.

*(Elle sort.)*

FANFOLIN.

Si toutes les femmes de cette Isle ressembtent à ces deux folles, je passerai plutôt ma vie dans le célibat que d'en prendre une. Mais que vois-je ? Quelle est cette jeune Beauté ? Elle a l'air inquiet.

SCENE VII.

FANFOLIN, NICETTE

*entre d'un air timide.*

FANFOLIN.

Qu'avez-vous ? que cherchez-vous ? ma Belle  
 enfant ? NI-

C O M E D I E.

21

N I C E T T E.

Je ne sçais pas.

F A N F O L I N.

Vous ne sçavez pas ce que vous cherchez ?

N I C E T T E.

Excusez-moi ; c'est que je suis si troublée...

F A N F O L I N.

Puis-je en sçavoir la cause ?

N I C E T T E.

Je voudrois parler au Gouverneur.

F A N F O L I N.

C'est moi-même : que me voulez-vous ?

N I C E T T E.

Ah ! Monseigneur , ayez pitié de la pauvre Nicette. Je viens vous demander votre protection contre un maudit Tuteur... (*Elle regarde de côté & d'autre.*) J'ai toujours peur de le rencontrer.

F A N F O L I N.

N'appréhendez rien ; vous êtes en sûreté avec moi.

N I C E T T E.

Mon pere , en mourant , lui a confié toute ma fortune , & il en a abusé pour me persécuter. Il y a trois ans qu'il me tient enfermée : ce matin , en sortant , il a oublié de fermer la porte , j'en ai profité pour me sauver.

F A N F O L I N.

N'est-ce pas Sordide qu'il se nomme ?

NICETTE.

Vous le connoissez , Monseigneur ? Ah ! je vous en prie, ne me remettez pas en son pouvoir.

FANFOLIN.

Moi, vous remettre entre ses mains: me priver du plaisir de voir vos appas ! Non , ma Belle Enfant, non : vous m'avez enflammé dès la première vûe, venez avec moi ; mon Palais fera votre asyle.

NICETTE.

Oh ! Monseigneur !

FANFOLIN.

Vous balancez ! doutez-vous de mon pouvoir ? Craignez-vous Sordide , quand je prends votre défense ?

NICETTE.

Oh ! non ; c'est vous que je crains.

FANFOLIN.

Vous me craignez, moi qui ne puis m'empêcher de vous aimer ; moi qui n'aspire qu'au bonheur d'être aimé de vous !

NICETTE.

C'est justement à cause de cela. Sordide m'a dit qu'il falloit se défier de tous les hommes , & ne pas les aimer. Oh ! dame ! je lui ai bien obéi ; car je ne pouvois pas le souffrir.

FANFOLIN.

Détestez Sordide , à la bonne heure : mais moi qui veux vous rendre heureuse , me haïssez-vous autant que lui ?

NI-

N I C E T T E.

Hélas ! non , je vous assure ; & cependant je suis bien plus embarrassée avec vous qu'avec lui.

F A N F O L I N.

Mais du moins levez les yeux, regardez-moi : ai-je l'air d'un trompeur ? Regardez-moi par grace.

N I C E T T E.

A R I E T T E.

Monseigneur , quand je vous regarde,  
Les traits que votre œil me darde,  
Me mettent toute hors de moi ;  
J'éprouve un je ne sçais quoi . . .

Monseigneur , quand je vous regarde,  
Je me sens tressaillir ,

Rougir ,

Pâlis :

Monseigneur , laissez-moi partir.

*( Elle sort. )*

F A N F O L I N.

Elle fuit : profitons de son trouble, & tâchons de l'attendrir.

A R I E T T E.

Dans son cœur ,

La Pudeur

A l'Amour dispute la victoire ;

Mais l'Amour,

En ce jour

De triompher aura la gloire,

Et ce Dieu, par un trait vainqueur,

Fera taire la Pudeur.

## SCENE VIII.

GLORIEUSE, SPENDRIF.

GLORIEUSE.

ARIETTE.

Quel est donc cet excès d'audace !  
 Vous m'osez regarder en face !  
 Baissez les yeux ;  
 Vous ferez mieux.  
 Vous m'adorez , je puis le croire :  
 En vérité cette victoire  
 Fait grand honneur à mes appas !  
 Adorez-moi, mais en silence :  
 Eloignez-vous de ma présence ;  
 Et soupirez si bas , si bas,  
 Que je ne vous entende pas.

SPENDRIF.

Faites, faites céder votre fierté à l'excès de ma tendresse. Pour vous prouver à quel point je vous aime, je viens mettre à vos pieds tout ce que j'ai de richesse. *(Il met une cassette à ses pieds.)*

GLORIEUSE.

Hem ! qu'est-ce que vous m'offrez-là ? Allez, mon pauvre garçon , tout l'or du Pérou ne vaut pas un feul de mes charmes ; je veux vous mettre charitablement à l'abri de leurs coups , & je vous fuis par pitié. *(Elle s'enfuit.)*

SPENDRIF , *courant après elle.*

Ah ! si mon or ne vous suffit pas, je vous offre mon sang & ma vie : je ne vous quitterai pas.

*(Il sort en laissant sa cassette sur le Théâtre.)*

SCE-

## S C E N E I X.

S O R D I D E , *seul.*

Toutes réflexions faites, je crains que Fanfolin n'ait pas assez de soin du dépôt que je lui ai confié. Les grands Seigneurs ont tant d'affaires, qu'il leur est impossible de songer à tout; & il en seroit quitte pour me dire: Ah! mon ami, je ne sçais pas ce que cela est devenu, j'en suis bien fâché... & moi je porterai la peine de sa négligence. Il faut... (*Il se heurte contre la cassette.*) Que sens-je-là? C'est une boîte, c'est... c'est... en croirai-je mes yeux?... & oui, c'est ma cassette. Je vous retrouve donc, cher trésor, cher bijou, idole de mon ame; en quelles mains vous avois-je laissée! Ah pardon! mais cela ne m'arrivera plus; nous vivrons, nous mourrons ensemble... Mais où le mettre? où le cacher?... J'apperçois un endroit... au pied de cet arbre... qui me semble fait exprès... Plus ce jardin est fréquenté, moins on devinera que j'y aie enterré mon argent.

## A R I E T T E.

O terre! voici mon or:  
O terre! sois-moi fidelle;  
Jusqu'à la moindre parcelle,  
Conserve bien mon trésor.

En ce jour je te confie  
Ma fortune & mon destin:  
Mon cœur, mon ame, ma vie,  
Sont renfermés dans ton sein.

J'entends quelqu'un, faisons semblant de nous promener.

## SCENE X.

SORDIDE, FOLLETTE, & *sa Suite.*

FOLLETTE, *à sa Suite.*

PAIX donc ! il y a une heure que je vois Sordide  
roder autour de cet arbre, & sûrement ce n'est  
pas sans raison ; je parierois que c'est son trésor  
qu'il vient d'enterrer là.

*(Sordide se promene en chantant.)*

FOLLETTE.

Oui, oui, chante, chante ; nous allons bien-tôt  
te faire danser. *(A sa Suite.)* Laissez-moi faire, &  
songez à me seconder. *(Elle aborde Sordide.)* Que  
faites-vous donc là ?

SORDIDE.

Oh ! rien ; je m'amuse à prendre l'air.

FOLLETTE.

C'est fort bien fait, nous sommes venues aussi  
dans le même dessein : puisque nous voilà tous en-  
semble, jouons à quelque jeu.

SORDIDE.

Un homme de mon âge jouer avec vous !

FOLLETTE.

Qu'est-ce que cela fait ? Un homme de votre âge  
est encore très-bien. Il y a quantité de jeunes gens  
qui ne vous valent pas.

SORDIDE.

Jouez, jouez entre vous ; j'aurai plus de plaisir à  
vous voir.

FOL-

## F O L L E T T E.

Nous ne voulons pas vous gêner. (*A sa Suite.*)  
Allons, jouons à Colin-Maillard : tenez, je ferai  
présent de cette bague à celle qui m'attrapera.

## S O R D I D E , à part.

Peste ! ce seroit-là une bonne affaire pour moi, si  
je pouvois gagner cette bague. (*A Follette.*) Eh !  
bien, voulez-vous que j'en sois ?

## F O L L E T T E.

Volontiers. (*A part.*) Je sçavois bien qu'il donne-  
roit dans le panneau. (*Haut.*) Tirons au sort pour  
sçavoir qui fera Colin-Maillard.

## S O R D I D E.

Sans tirer, je le ferai si vous voulez : donnez-moi  
le mouchoir.

(*Pendant qu'on lui bande les yeux, on chante ce Duo.*)

## D U O.

S O R D I D E.  
C'est l'or seul qui plaît à mes  
yeux ;  
Je me ris du Dieu de Cythère.  
Quand vous auriez la beauté  
de sa mere,  
Je ne vous aimerois pas  
mieux.

F O L L E T T E.  
Avec ce bandeau sur les yeux,  
On diroit du Dieu de Cythère.  
Que n'ai-je, hélas ! la beauté  
de sa mere ?  
Peut-être je vous plairois  
mieux.

## F O L L E T T E.

Hum, le vieux vilain !

## S O R D I D E.

Hein ?

## F O L L E T T E.

Je dis que vous pensez très-bien : allons, cherchez.

ARIET-

## L'ISLE DES FOUX,

ARIÈTTE, *en Dialogue.*

SORDIDE, *tâtonnant.*

Eh ! bien, eh ! bien, où donc êtes-vous ?

FOLLETTE & *les autres.*

Attrapez-nous, attrapez nous.

SORDIDE.

Je n'y vois goutte.

FOLLETTE.

Il ne faut pas y voir.

SORDIDE.

Je n'y vois goutte,

Je crains de cheoir.

FOLLETTE, *montrant l'endroit où est la Cassette.*

C'est ici, sans doute.

*(A Sordide.)*

Gare le pot au noir.

TOUS, *à Sordide.*

Pot au noir.

SORDIDE.

Je tremble à chaque pas.

FOLLETTE.

Ne nous rebutons pas.

Fouillez encor :

C'est son trésor

Qu'il a mis là.

SORDIDE, *saisissant quelqu'un.*

Ah ! vous voilà.

Ah ! je vous tien.

FOLLETTE, *montrant la Cassette.*

Bon ; je la tien :

Ne disons rien.

LA SUITE DE FOLLETTE, *entourant Sordide.*

Qui ? devinez

Qui vous tenez.

SORDIDE.

C'est Follette.

LA SUITE DE FOLLETTE.

Non ; c'est Finette.

Allons, allons,

Recommençons.

S O R D I D E.

Ahi ! je suis las.

LA SUITE DE FOLLETTE.

Allons, allons,

Recommençons.

S O R D I D E.

Non , je suis las :

Je tremble à chaque pas,

En marchant à tâtons.

F O L L E T T E.

Avez-vous fait ? Oui : bon, partons.

S O R D I D E.

A chaque pas je frissonne ;

Je n'entends plus personne.

Follette, Follette :

Personne ne répond.

Où sont-ils donc ?

F O L L E T T E.

Tout doucement esquivons-nous ;

Tout doux, tout doux.

S O R D I D E, *ôte son bandeau.*

Ah ! ma Casette !

T O U S, *riant.*

*(Ils s'enfuient.)*

Nous la tenons.

S O R D I D E.

Ah ! les fripons !

Courons après : ah ! les fripons !

*(Il les poursuit.)*

*Fin du premier Acte.*

ACTE




---

 ACTE II.
 

---

## SCENE PREMIERE.

NICETTE, *seule.*

ARIETTE.

Quelle affreuse contrainte  
 Me tourmente en ce jour !  
 L'espérance & la crainte  
 M'agitent tour à tour.  
 Du jeune Amant qui m'engage,  
 Je crains de perdre l'hommage,  
 En lui cachant son bonheur.  
 Peut-être il fera volage,  
 S'il sçait qu'il est mon vainqueur.  
 Quelle affreuse contrainte  
 Me tourmente en ce jour !  
 L'espérance & la crainte  
 M'agitent tour à tour.

Fanfolin vient, feignons de dormir : si ses senti-  
 mens sont aussi sincères qu'il le dit, je pourrai sans  
 rougir lui faire l'aveu des miens.

---

## SCENE II.

FANFOLIN, NICETTE

*dans un fauteuil feignant de dormir.*FANFOLIN, *à part.*

ENfin me voilà débarrassé : les importuns qui me  
 persécutent sans cesse, m'ont fait perdre les  
 traces

traces de Nicette. J'ai eu beau la chercher... Ah!  
la voici qui repose... respectons son sommeil; elle  
fuiroit peut-être encore, si je l'éveillais.

N I C E T T E, à demi-voix.

A R I E T T E.

Hélas!

F A N F O L I N.

Son sein s'agite,  
Son cœur palpite.

N I C E T T E.

Hélas!

F A N F O L I N.

Je ne me trompe pas;  
Un songe excite  
Son embarras...  
Mais son trouble  
Redouble;  
Elle parle bas.

N I C E T T E.

M'aimes-tu comme je t'aime?

F A N F O L I N.

Quelqu'un a touché son cœur;  
Apprenons d'elle-même  
Le nom de son vainqueur.

N I C E T T E.

Fanfolin!

F A N F O L I N.

Quel bien suprême!

N I C E T T E.

M'aimes-tu comme je t'aime?

F A N F O L I N.

Ah! Nicette, si je t'aime!..

*Ensemble.*

FAN.

FANFOLIN. *à part.*  
 Charmante erreur du sommeil !  
 Oui, Nicette, je vous adore :  
 Dormez, rêvez encore.  
 Amour, suspends son réveil.

NICETTE.  
 Me seras-tu fidèle ?

FANFOLIN.  
 Oui, je serai fidèle.

NICETTE.  
 Me seras-tu fidèle ?

FANFOLIN.  
 Oui, je serai fidèle.

FANFOLIN, *se jettant aux genoux de Nicette.*  
 Oui, Nicette ; je vous adore... Belle Nicette !

NICETTE.  
 Qui m'appelle ? Ah ! c'est vous, Seigneur ! pourquoi vous mettre à mes genoux ?

FANFOLIN.

Je répondois à ce que vous me disiez tout à l'heure.

NICETTE.  
 Je dormois, Seigneur ; & quand on dort on ne sçait ce que l'on dit, ni ce que l'on fait. Si j'ai dit quelque chose qui puisse vous déplaire, oubliez...

FANFOLIN.

Moi, l'oublier ! Ah répétez-le plutôt mille fois.

NICETTE.  
 Qu'ai-je donc dit ?

FANFOLIN.  
 En rêvant, vous croyiez me parler : vous m'aimiez... vous me le disiez.

NI-

NICETTE, *embarrassée.*

Je vous aimois ?

FANFOLIN.

Oui, Nicette : mais vous ne me l'avez dit qu'en songe.

NICETTE.

Eh ! n'est-ce pas assez ?

FANFOLIN.

Non ; mon amour exige un aveu que vous ne puissiez pas démentir.

NICETTE.

Vous m'en demandez trop, laissez-moi.

FANFOLIN, *lui baise la main.*

Finissez donc, j'entends quelqu'un, je ne veux pas qu'on nous voye ensemble.

*(Elle sort.)*

SCENE III.

FANFOLIN, FOLLETTE,  
SORDIDE, *qui la suit.*

FANFOLIN.

Enfin, je suis sûr d'être aimé, l'Amour & la Pudeur m'en ont fait l'aveu. Allons la retrouver : mais ne voilà-t-il pas encore ce maudit avare ?

C

SOR-

SORDIDE, *retenant Fanfolin.*

A R I E T T E.

Ah! Monseigneur, un moment,  
 J'implore votre justice.  
 Souffrez-vous qu'on me ravisse  
 Mon bonheur & mon argent?

*(A Follette qui rit.)*

Scélérate, coquine,  
 Redoute ma fureur.  
 Que ma main sur ta mine  
 Frapperoit de bon cœur.

*(A Fanfolin.)*

Monseigneur, où fuyez-vous?  
 J'implore votre justice.  
 Voulez-vous que je périsse?  
 Je me jette à vos genoux:  
 Si l'on ne me rend mon or,  
 C'est fait de moi, je suis mort.

Je vous l'avois confié de la meilleure foi du monde;  
 & vous n'avez pas daigné en prendre soin.

F A N F O L I N.

Qu'en sçavez-vous?

S O R D I D E.

Puisqu'un instant après je l'ai trouvé par terre.

F A N F O L I N, *à part.*

C'est quelque nouvelle folie de Monsieur Spendrif. *(Haut.)* Eh! bien.

S O R D I D E.

Eh! bien, elle a trouvé le secret de l'enlever dans  
 l'endroit où je l'avois caché.

F O L L E T T E, *riant.*

Oui, en jouant à Colin-Maillard. Ah, ah, ah.

FAN-

FANFOLIN.

Si Follette vous l'a pris, qu'elle vous le rende; je n'y sçais pas autre chose.

*(Il s'en va.)*

SCENE IV.

FOLLETTE, SORDIDE.

SORDIDE.

Ah! charmante Follette, ayez pitié de moi.

FOLLETTE.

Charmante Follette! je ne suis donc plus une voleuse, une scélérate?

SORDIDE.

J'ai eu tort, je l'avoue; mais je vous en demande mille pardons.

FOLLETTE.

A genoux, tout à l'heure.

SORDIDE.

M'y voilà, Follette, chere Follette, adorable Follette.

FOLLETTE.

De quoi s'agit-il?

SORDIDE.

Ma Cassette.

FOLLETTE.

Cherchez-la: est-ce que vous me l'avez donnée en garde?

## SORDIDE.

## ARIÈTTE.

Tu ris de mon martyre ;  
 Rien ne peut t'émouvoir.  
 Il faut donc que j'expire :  
 O rage, ô désespoir !  
 Oui, prends mon sang, cruelle :  
 Si tu m'ôtes mon bien ;  
 A ma douleur mortelle  
 Tu n'ajouteras rien.  
 Ou si ta main barbare  
 N'ose trancher mes jours,  
 Pour descendre au tartare  
 J'aurai d'autres secours.

*(Il délie la corde qui lui sert de ceinture.)*

C'est ma faute aussi ; il est juste que je m'en punisse.

## FOLLETTE.

Qu'allez-vous faire ?

## SORDIDE.

Laissez-moi.

## FOLLETTE.

Mais encore ?

## SORDIDE.

Eh ! laissez-moi, vous dis-je.

## FOLLETTE.

Quel funeste dessein ?

## SORDIDE.

Rendez-moi mon argent, ou... laissez-moi me pendre.

## FOLLETTE.

Je vous le rendrai.

SOR-

S O R D I D E.

Tout de bon? puis-je espérer? ..

F O L L E T T E.

Oui, je vous rendrai votre Cassette; mais ce n'est qu'à condition.

S O R D I D E.

Vous pouvez ordonner: tout me sera possible.

F O L L E T T E.

A R I E T T E.

Pour avoir votre Cassette,  
 Il s'agit de m'épouser.  
 Je suis vive, un peu coquette;  
 Mais enfin je suis follette,  
 Je sçaurai vous amuser.  
 On en rira: que m'importe?  
 A l'Amour qui me transporte,  
 Je me livre sans façon:  
 A travers votre air maussade,  
 Vous avez certaine œillade  
 Qui fait perdre la raison.  
 Du beau monde j'ai l'usage;  
 Après notre mariage  
 Je vous donnerai le ton:  
 Laissez-moi, laissez-moi faire;  
 Je veux, de cette manière,  
 Faire d'un loup garou  
 Un vrai bijou.

S C E N E V.

S O R D I D E, *seul.*

Oui, va, je t'épouserai! tu n'as qu'à t'y attendre.  
 Pour ravoir mon argent, j'aurois promis d'é-

poufer le Diable. Moi, prendre l'emme! moi! Ah! parbleu, il faudroit que je fusse bien fou.

## A R I E T T E.

La femme est comme la Mer;  
Elle s'appaife, elle gronde :  
C'est l'inconstance de l'onde,  
C'est du doux, c'est de l'amer.

Le matin, charmante,

Élégante,

Obligéante,

Careffante,

Engageante,

Elle fait votre amusement.

Le soir, turbulente,

Pétulante,

Chagrinante,

Désolante,

Fatigante,

Elle fait votre tourment.

Dans ses goûts elle est extrême;

Mais l'or est cent fois plus beau;

Son éclat est toujours nouveau,

Et sa beauté toujours la même.

## S C E N E VI.

S O R D I D E , N I C E T T E .

N I C E T T E , *dans l'enfoncement.*

J'ai quitté Fanfolin dans l'espérance qu'il me suivroit : je ne le vois point paroître : il ne m'aime donc pas autant qu'il veut me le faire croire.

S O R D I D E , *à part.*

Quand une fois je tiendrai mon argent!.. Mais raisonnons-nous : voici Follette.. Non, vraiment. Me trompé-je?

A R I E T .

ARIETTE.

SORDIDE.

Quoi! c'est Nicette, ô Ciel!

NICETTE.

C'est mon Tuteur, ô Ciel!

Quel sort cruel!

SORDIDE.

Quel sort cruel!

Contre mon ordre sévère,

Comment osez-vous sortir?

NICETTE.

Je crains peu votre colere;

Le Gouverneur va venir.

SORDIDE.

Dans ma dépendance,

Vous ferez toujours.

NICETTE.

Craignez sa vengeance;

J'attends son secours.

*Ensemble.*

SCENE VII.

FOLLETTE, *les Acteurs précédens.*

FOLLETTE.

Votre main est-elle prête?

Tenez, voilà votre argent.

Comment donc! un tête-à-tête!

FOLLETTE.

Ah! le petit in-  
constant!

Je vous prends en  
tête-à-tête.

Ah! le petit in-  
constant!

Je vous y prend.

NICETTE.

Craignez sa ven-  
geance;

J'attends son se-  
cours.

Craignez sa puis-  
sance;

Au secours! au se-  
cours!

SORDIDE.

Dans ma dépen-  
dance

Vous ferez tou-  
jours.

Dans ma dépen-  
dance

Vous ferez tou-  
jours.

FOLLETTE.

Inconstant !

Inconstant !

Ah! le petit inconstant!

Je vous y prend,

Je vous y prend.

## SCÈNE VIII.

SORDIDE, NICETTE, FOLLETTE,  
L'OFFICIER, FANFOLIN.

QUATUOR.

FANFOLIN.

Qu'entends-je? quel tintamarre?

NICETTE.

C'est ce maudit avare

Qui de mon bien s'empare,

Et veut me renfermer.

FANFOLIN.

Vous n'avez rien à redouter:

Dans mon Palais

Déformais

Vous serez en paix.

FOLLETTE, à Sordide.

Ah! ah! je vous y prend.

Ah! petit inconstant!

FANFOLIN, à Sordide.

Rendez-lui promptement,

Rendez-lui son argent.

NICETTE, à Sordide.

Rendez-moi promptement,

Rendez-moi mon argent.

SORDIDE.

Ah! quel cruel tourment!

Laissez-moi mon argent.

ENSEMBLE.

FOLLETTE. { Ah! ah! je vous y prend,  
Ah! petit inconstant!NICETTE. { Rendez-moi promptement,  
Rendez-moi mon argent.

FAN.

FANFOLIN. { Rendez-lui promptement,  
 { Rendez-lui son argent.

SORDIDE. { Ah! quel cruel tourment!  
 { Laissez-moi mon argent.

FANFOLIN.

Faites ce que je vous dis , & ne répliquez pas.

SORDIDE.

Je ne l'ai plus ce maudit argent.

FANFOLIN.

Qu'est-il donc devenu ?

FOLLETTE.

Le voici , je le rapportois à Sordide qui m'a promis de m'épouser.

FANFOLIN.

Je vous défends de le remettre en d'autres mains que les miennes. (*Un Officier de Fanfolin lui fait signe qu'il veut lui parler.*) Que me voulez-vous ?

L'OFFICIER.

Seigneur, je viens vous avertir du danger qui vous menace. Briseter & Spendrif sont aux mains pour se disputer la possession de Gloriente. Elle, pour les mettre d'accord , a promis d'épouser celui des deux qui la vengeroit de vos mépris.

FANFOLIN.

Je vais punir ces insolens comme ils le méritent. Demeurez ici jusqu'à mon retour. (*Il lui remet la Cassette*) Gardez cette Cassette , & veillez sur Nicette; empêchez sur-tout ce vieux coître de lui faire aucune violence.

## SCENE LX.

FOLLETTE, SORDIDE, NICETTE, L'OFFICIER.

SORDIDE.

Suivez-moi, petite impertinente : vous me rendrez raison de tout ceci.

L'OFFICIER.

Doucement, Monsieur, doucement : vous avez entendu les ordres du Gouverneur.

SORDIDE.

Monsieur, j'ai sur elle l'autorité que son pere m'a remise en mourant.

NICETTE.

Vous l'avoit-il donnée pour me tourmenter ? Ne vous avoit-il pas prié de m'élever jusqu'à ce que je fusse en âge d'être mariée, & de me remettre alors l'héritage qu'il m'avoit laissé ?

SORDIDE.

Voilà donc ce qui vous tient ? vous voulez être mariée ?

NICETTE.

Ai-je tort ; à votre avis ?

SORDIDE.

Est-ce ainsi que tu profites des leçons que je t'ai données ? Eh ! bien, va, je t'abandonne à ton malheureux sort. *(Il s'en va.)*

FOLLETTE, *riant.*

Ah, ah, ah, ah. Vous avez raison, ma petite. Je vous approuve, très-fort.

NICETTE.

En quoi donc, Madame ?

FOL-

F O L L E T T E.

Il vous faut un mari. &amp; un Gouverneur encore!

N I C E T T E.

Moi, Madame?

F O L L E T T E *la contrefait.*

Moi, Madame? & oui, vous; mais vous n'en êtes pas encore où vous pensez. Ce mariage-là souffrira quelque difficulté. Adieu, ma mie; vous entendrez parler de moi. *(Elle sort.)*

S C E N E X.

N I C E T T E, F A N F O L I N, L'OFFICIER.

N I C E T T E.

A H! Seigneur, vous venez à propos pour m'accorder une grace; c'est de me laisser retourner dans ma Patrie.

F A N F O L I N.

Quelle raison avez-vous de me quitter? Doutez-vous de ma protection?

N I C E T T E.

C'est justement cette protection qui rend mon départ nécessaire. Vos bontés pour moi font tout mon malheur. Sordide est furieux, Glorieuse est jalouse, Follette vient de me railler, & va se joindre à vos ennemis pour vous traverser. Brifefer & tous les autres foux me montrent au doigt. Epargnez-moi, je vous prie, ces outrages.

F A N F O L I N.

J'ai déjà dissipé les cabales; & mes ordres vont être donnés pour en prévenir les suites.

*(Il parle à l'oreille de son Officier.)*L'OFFICIER, *s'en allant.*

Vous allez être obéi.

S C E.

## SCÈNE XI.

FANFOLIN, NICETTE.

NICETTE.

Leurs plaintes ne sont pas tout-à-fait injustes. Quels sont mes droits pour obtenir la préférence sur tant de Belles, qui méritoient mieux que moi le rang où vous voulez m'élever ?

FANFOLIN.

Vous avez tous les droits attachés à la beauté, à la jeunesse. Cessez donc de vous opposer à mes vœux, s'il est vrai que vous m'aimez.

NICETTE, *tendrement.*

Si je ne vous aimois pas, je serois bien ingrate.

FANFOLIN.

Vous m'enchantez ; ne perdous point de tems : venez avec moi, belle Nicette. Pour punir encore mieux les rebelles, je veux qu'ils soient témoins de votre triomphe. *(Ils sortent.)*

## SCÈNE XII.

*(Le Théâtre change & représente des loges de foux, qui crient à travers les barreaux.)*

CHOEUR DE FOUX.

BRISFER.

Enchaîner ma valeur

Dans une cage,

Ah! quel outrage!

SORDIDE.

Au voleur, au voleur...

Je

Je serai sage ;  
De cette cage  
Délivrez-moi, Monsieur.

GLORIEUSE.  
Une fille d'honneur

Se voir en cage,  
Ah ! quel outrage !  
J'étonne de douleur.

SPENDRIF.  
La honte & la douleur,  
Dans cette cage,  
Sont mon partage :

J'expire de fureur.  
FOLLETTE.  
Monsieur le Gouverneur  
N'est point en cage !  
Ah ! quel dommage !  
(A Fanfolin qui entre.)

Faites-nous cet honneur.

## SCENE XIII.

FANFOLIN, NICETTE, CHOEUR  
DE FOUX.

*Suite du Chœur précédent.*

BRISEFER, SORDIDE, GLORIEUSE, SPENDRIF,

Helas ! faites-nous grace.

FOLLETTE.

Il faut à sa Grandeur  
Parmi nous faire place.

Place, place, place, place  
A notre Gouverneur.

*Ensemble.*

LES AUTRES.

Grace, grace,

Monsieur le Gouverneur.

FOLLETTE.

Ce moderne Caton,  
Des Sages le modèle,

Devient

Devient un Céladon :

Le petit Cupidon

Lui tourne la cervelle.

LES AUTRES.

Hélas! faites nous grace.

FOLLETTE.

Il faut à sa Grandeur

Parmi nous faire place.

Place, place, place, place.

A notre Gouverneur.

*Ensemble.*

LES AUTRES.

Grace, grace, grace, grace,

Monsieur le Gouverneur.

FANFOLIN, irrité.

R C I T A T I F.

Non, vous n'aurez point de grace;

Je punirai votre audace.

FOLLETTE.

Un amoureux caprice

Lui trouble la raison.

LES AUTRES, à Follette.

Paix donc, paix donc.

FOLLETTE.

Non, je lui rends justice;

Un amoureux caprice

Lui trouble la raison.

LES AUTRES.

Grace, grace.

FOLLETTE.

Il faut à sa Grandeur

Parmi nous faire place.

Place, place, place, place

A notre Gouverneur.

*Ensemble.*

LES AUTRES.

Grace, grace, grace, grace,

Monsieur le Gouverneur.

N I C E T T E, à *Fanfolin.*

Entendez-vous ce que dit Follette ?

F A N F O L I N.

Je fais plus, je trouve qu'elle a raison. J'apprends par ma propre foiblesse à compatir à celle des autres. J'ai ma folie comme eux : la cause en est trop belle pour en rougir ; mais enfin c'en est une : & s'il y faut renoncer, pour mériter le nom de Sage, je sens qu'il m'est impossible d'y parvenir.

N I C E T T E, *vivement.*

Je suis donc folle aussi, moi ?

F A N F O L I N.

Je n'ai déjà plus assez de raison pour vous répondre là-dessus.

T O U S L E S F O U X E N S E M B L E.

Monseigneur, grace, grace. Nicette, faites-nous rendre la liberté.

N I C E T T E.

Cher Fanfolin, ces malheureux me font pitié : accordez-leur ce qu'ils demandent.

F A N F O L I N.

Vous allez être obéie. (*A ses Gardes.*) Qu'on les délivre. Rendez à Sordide la Cassette qui lui tient tant au cœur. (*Aux Foux.*) Venez rendre grace à Nicette, & désormais sçachez respecter mes folies, si vous voulez que je vous passe les vôtres. Livrez-vous au plaisir, & que tout célèbre ici mon bonheur.

C H O E U R.

*CHOEUR.**FANFOLIN.*

Nous recevons sans cesse,  
 Des Foux de toute espèce,  
 Dans ce riant séjour;  
 Mais la folie  
 La plus jolie  
 Est celle de l'amour.

*NICETTE,*

Si dans ses chaînes  
 Il est des peines,  
 Les plaisirs ont leur tour.  
 Oui, la folie  
 La plus jolie  
 Est celle de l'amour.

*SORDIDE.*

Non, la folie  
 La plus jolie  
 Est celle de l'argent.  
 Oh! douce yvresse  
 De l'allégresse!  
 Que mon cœur est content!  
 Oui, la folie  
 La plus jolie  
 Est celle de l'argent.

*FOLLETTE.*

Non, la folie  
 La plus jolie  
 Est de sauter toujours.  
 La douce yvresse  
 De l'allégresse  
 Vaut mieux que les Amours.  
 Oui, la folie  
 La plus jolie  
 Est de sauter toujours.

*F I N.*

# LE JARDINIER DE SIDON,

Tiré des Oeuvres de M. DE FONTENELLE,

*C O M E D I E,*

EN DEUX ACTES,

*M E S L E ' E D ' A R I E T T E S ;*

Par Mr. SEDAINE.

La Musique est de Mr. PHILIDOR.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 1770.*

---

*A C O P E N H A G U E,*  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. D C C L X X.

*Avec Permission du Roi.*



---

## AVERTISSEMENT.

IL suffit de nommer le véritable Auteur de cette Pièce, pour être presque assuré que Paris la verra avec quelque indulgence. Il est assez singulier d'offrir une Comédie d'un grand homme 13 ans après sa mort, sur une Scène qui fait aujourd'hui nos délices, & qui n'existoit pas encore du vivant de notre Auteur.

M. de Fontenelle, digne neveu de Corneille, l'élève du siècle de Louis XIV. la gloire du nôtre, l'ornement de nos trois Académies, le Nestor des Lettres, vit encore dans le cœur de tous les honnêtes gens. Sa mémoire fera chère à jamais à tous ceux qui se souviennent de sa modération, de sa modestie, de ses lumières en tout genre, & des charmes de sa société. Il faut convenir que ses Ouvrages dramatiques seroient moins ignorés, si ses travaux importants lui avoient permis de retoucher ces cannevas, qui ne sont que les fruits du loisir d'un véritable Sçavant. Personne n'a jugé cette collection avec plus de sévérité que lui-même: il l'avoit condamnée à un oubli total. Néanmoins quelque imparfaites que soient ces productions, elles pourroient faire honneur à tout autre Ecrivain qu'à celui DES MONDES, & à l'Auteur des Eloges immortels de l'Académie des Sciences. Ces Drames fourmillent par-tout de traits intéressans, de situations heureuses, de pensées agréables, de détails précieux, & d'une morale pure & enjouée; ils annoncent de tout côté l'élégance, la délicatesse, le bel esprit, la candeur, & l'homme de bonne compagnie.

L'Editeur de cette Pièce est si persuadé d'être resté infiniment au-dessous de son modèle, qu'il supplie le Public de lire l'Abdolonime de M. de Fontenelle dans son original V. VII. p. 333. Il ose promettre qu'on y trouvera nombre de beautés qu'il regrette, & qu'il a été forcé de sacrifier à la vivacité qu'exige l'action Théâtrale & la marche personnelle d'un genre qui se perfectionne & s'ennoblit de jour en jour.

---

## ACTEURS.

ABDOLONIME, *Jardinier*, Mr. Dinezi.

BARZINE, *filie d'Abdolonime*, Mad. Descablons.

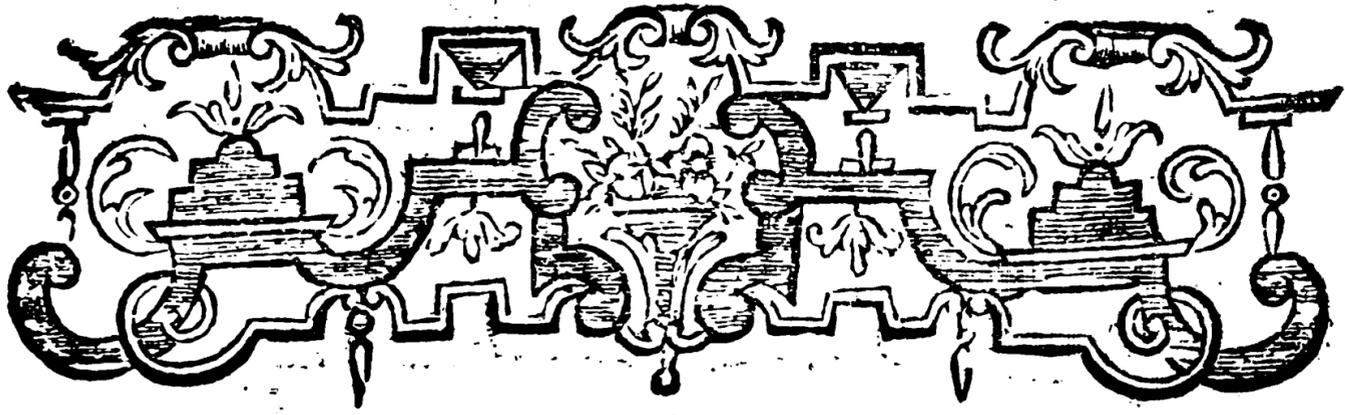
AGENOR, *Amant de Barzine*. Mr. Regnault.

CLITON, *Citoyen considerable de  
la Ville de Sidon.* Mr. Descablons.

*La Scène est à Sidon.*

---

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens  
Italiens Ordinaires du Roi, le Lundi 18  
Juillet 1768.*



LE JARDINIER  
DE SIDON,  
COMEDIE.



ACTE PREMIER.

*Le Théâtre représente un salon de la Maison  
de Cliton.*

---

SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, CLITON.

D U O.

CLITON.

Voisin, voisin, voisin, voisin,  
Abandonnez votre jardin:

Il ne vous est plus nécessaire.

ABDOLONIME.

Moi! moi! moi, mon voisin,  
Que j'abandonne mon jardin!  
En ce dessein

Je ne puis vous complaire.

A 3

CLI-

6 LE JARDINIER DE SIDON,

CLITON.

Vous êtes le fils de Mipsal ?

ABDOLONIME.

A cette affaire

Qu'importe le nom de mon pere ?

CLITON.

Votre ayeul étoit Hiarbal ?

ABDOLONIME.

C'est ainsi qu'on le nomme.

CLITON, *à part.*

Justement c'est mon homme:

C'est justement mon homme.

Voisin, voisin,  
Abandonnez votre jardin:

Il ne vous est plus nécessaire.

ABDOLONIME.

N'en doutez pas, je suis votre  
homme :

Oui... je suis votre homme.

Moi! moi! moi, mon voisin,  
Que j'abandonne mon jardin!  
En ce dessein

Je ne puis vous complaire.

ABDOLONIME.

A propos de quoi donc toutes ces questions là,  
Seigneur Cliton ?

CLITON.

Ne sçavez-vous pas, Abdolonime, que j'ai toujours  
eu la fureur des généalogies ?

ABDOLONIME.

Que mes légumes viennent d'où ils voudront,  
pourvu qu'ils me donnent de bonnes graines.

CLITON.

J'étois bien aise de sçavoir votre origine.

ABDOLONIME.

ARIETTE.

Dans ses ayeux bien sot qui met sa gloire:  
Ici chacun n'a de valeur qu'en soi.

Et

Et je serois fâché qu'on eût mémoire  
D'aucun mortel qui fût meilleur que moi.

Les honneurs dont on hérite,  
Avec nous n'ont aucun lien.  
Peut-on se faire un mérite  
D'un bien, d'un bien, d'un bien,  
Qui ne nous coute rien?

Dans ses ayeux, &c.

CLITON.

Tenez, voilà précisément ce que Barzine nous  
chante toute la journée... Ah! que vous devez être  
satisfait d'avoir une pareille fille!

ABDOLONIME.

Je le suis bien plus de ce que votre sœur Elise a  
bien voulu se charger d'elle. On m'a assuré qu'elle  
en étoit contente... Il est vrai que tout cela n'est pas  
un établissement... & il sera bientôt temps de songer  
à la pourvoir: j'ai quelque petite chose à lui dire à  
ce sujet-là.

CLITON.

J'ai des vues sur votre fille... il faut que je lui  
parle avant notre assemblée de tantôt... Vous igno-  
rez la grande opération que nous allons finir?

ABDOLONIME.

Moi, je ne sçai rien: je ne vis qu'avec mes melons  
& mes rosiers.

CLITON.

Ce pays-ci a besoin absolument d'un chef. Ce-  
pendant pour éviter les intrigues & les troubles,  
nous avons résolu au Sénat, mais dans le plus grand  
secret, de rétablir ici sur le trône les descendants de  
nos anciens Rois.

A 4

AB.

8 LE JARDINIER DE SIDON,

ABDOLONIME.

Est-ce qu'il existe encore des rejettons de cette excellente fouche ?

CLITON.

Graces aux Dieux , il en reste. J'ai découvert un rameau de cette tige précieuse, qui n'a pas dégénéré.

ABDOLONIME.

Hâtez-vous donc de tenir votre assemblée : rien de plus important, rien de plus heureux pour nous qu'un bon Prince.

CLITON.

Abdolonime , je vais mettre la dernière main à mes recherches. Vous cependant parlez à votre fille, je vais vous l'envoyer. Elle vous décidera sans peine à renoncer à votre état.

---

SCENE II.

ABDOLONIME, *seul.*

LE beau projet !.. vouloir à mon âge me faire renoncer à mon état, à ma seule ressource, à tout mon plaisir !.. Voilà bien les riches... ils veulent tout ce qui leur passe par la tête.

ARIETTE.

Laisser là mon jardin !  
Je n'en ai point d'envie.  
Je lui dois mon destin,  
Mon bonheur & ma vie.  
Quand je tiens ma bêche en main,  
Quand je taille mon jasmin,

Sans

Sans en sçavoir la cause  
Mon ame s'épauouit :  
Le plaisir qui l'arrose ,  
          Jamais ne tarit.  
Me faut-il autre chose ?  
Laisser là, &c.

---

## S C E N E III

ABDOLONIME, BARZINE.

BARZINE.

**M**on pere, j'accours pour vous embrasser. Je vous vois si rarement! vous sortez si peu! & je vous aime tant.

ABDOLONIME.

Tu ferois bien ingrate, ma chere amie, si cela n'étoit pas. Eh bien, ma fille, comment va la gaieté? Tout le monde prétend que tu tiens de ton pere.

BARZINE.

Et tout le monde sçait que je ne peux pas suivre un plus parfait modèle.

ABDOLONIME.

Vas, vas, mon enfant, fais seulement aussi contente que je le suis de ma situation & de mon avenir.

BARZINE.

Cliton vient de me promettre que notre sort alloit changer.

A 5

AB-

10 LE JARDINIER DE SIDON,

ABDOLONIME.

Et pourquoi cela, Barzine? Personne n'est plus à son aise que moi. Je suis en paix avec moi-même; je te l'ai dit cent fois. . .

C O U P L E T S.

Il ne faut, pour nous rendre heureux,  
Que sçavoir mesurer nos vœux.  
Le chagrin, l'ennui, le naufrage  
Entourent les biens fastueux.  
Ne jamais mal placer son cœur,  
Préférer le fruit à la fleur,  
Travailler sur son héritage,  
Voilà le vrai bonheur.

Connoître les propres défauts,  
Se faire aimer de les égaux,  
Ne pas prodiguer son hommage;  
Sans les choquer, plaindre les fots,  
Porte fermée à tout flateur;  
Peu d'esprit, de la bonne humeur;  
Travailler sur son héritage,  
Voilà le vrai bonheur.

BARZINE.

Mon pere, ce que j'en dis, n'est que pour vous montrer combien vos peines m'affligent.

ABDOLONIME.

Mes peines? Je n'en ai point. . . Je ne desire rien. . . & je suis par là plus riche que les grands, qui demandent toujours. Adieu, ma fille, mon jardin m'attend: nous ne sçaurions nous séparer long-temps l'un de l'autre.

SCE-

## S C E N E IV.

BARZINE *seule regardant sortir Abdolonime.*

Quelle vertueuse simplicité!.. Il ne me permettra jamais d'épouser Agénor... Si je ne dis à Abdolonime qu'Agénor est du sang le plus noble qui soit à Carthage, je tromperois mon pere. Ah! que je serois coupable d'en avoir la pensée!

## A R I E T T E.

Charmant Amour, toi qui m'enflâme,  
Fais ici briller ton pouvoir :  
Sous ta loi conserve mon ame,  
Sans offenser aucun devoir.

Empêche-moi de plaire :  
Oui, je renonce à tes faveurs,  
Si tu sçais que mon pere  
Doit s'opposer à tes ardeurs.

Charmant Amour, &c.

## S C E N E V.

BARZINE, A G E N O R.

A G E N O R.

A dorable Barzine, je vous rencontre enfin une fois seule. Vous paroissez surprise... agitée. Pouvez-vous douter du motif qui m'anime?.. Ne suis-je pas assez gêné par tout ce qui nous environne?

A R I E T.

12 *LE JARDINIER DE SIDON,*

A R I E T T E.

Quel supplice est le nôtre !  
On observe de toutes parts  
Vos pas, & mes regards.  
Il ne nous reste à l'un & l'autre  
Qu'un seul bonheur,  
Qu'une seule douceur : --  
Je vous vois dans mon cœur,  
Voyez-moi dans le vôtre.

B A R Z I N E.

Agénor, quelle extravagance ! qu'avez-vous fait ?

A G E N O R.

Depuis deux jours il semble que plus je me suis  
rapproché de vous, & plus vous me fuyez.

B A R Z I N E.

N'en doutez pas. A quoi vous exposez-vous ici ?

A G E N O R.

Je me suis mis au service de Cliton sous le nom  
de Carès, afin de vous voir, de vous parler, de vous  
convaincre de l'ardeur la plus tendre.

B A R Z I N E.

Mais si l'on vient à vous découvrir.

A G E N O R.

Ne le craignez pas... Je suis d'une prudence...

B A R Z I N E.

Oui, surprenante... Ah ! mon cher Agénor, il  
nous sera difficile de ne pas nous trahir nous-mêmes.

*DUO.*

## D U O.

A G E N O R.

Barzine est le trésor  
Que desire mon ame.  
Souffrez le libre essor  
De la plus vive flâme :  
Vous partagez la flâme  
Que je ressens pour vous.  
Barzine est mon trésor.

B A R Z I N E.

Agénor, Agénor,  
Votre amour, votre flâme  
Se redoublent encor  
En passant dans mon ame.  
Je partage votre flâme.  
Agénor, Agénor,  
J'abandonne mon ame  
Aux transports les plus doux.

## E N S E M B L E.

Abandonnons notre ame  
Aux transports les plus doux.

A G E N O R.

Je n'ai pas encore osé parler à votre pere. Ne craignez rien, je ne le tromperai pas. Si ma condition l'effrayoit, la sienne, ses travaux, vos besoins, votre état ne me font pas peur... je m'y condamnerai avec joie, pourvu que j'obtienne Barzine... Mais... ô ciel ! le voici lui-même... Je ne sçai où j'en suis...

## S C E N E V I.

ABDOLONIME, BARZINE,  
A G E N O R.

ABDOLONIME, *sans voir d'abord Agénor.*

**M**A fille, je reviens sur mes pas : j'ai oublié de te parler... Heim ! D'où vient votre embarras ?..  
Que

14 LE JARDINIER DE SIDON,

Que te veut ce garçon ? .. (*à part.*) Sa physionomie est heureuse.

A G E N O R.

Je me nomme Agénor.

A B D O L O N I M E.

Comment ! vous n'êtes pas Carès, le nouveau serviteur de Cliton ?

A G E N O R.

Non. Il faut vous l'avouer : je me suis déguisé dans cette maison sous cet habit pour prouver à votre fille, malgré tout ce qu'elle a fait pour m'en empêcher, que rien ne me coûte pour lui plaire & la servir.

A B D O L O N I M E.

Témérité... également nuisible à tous les deux.

B A R Z I N E.

Pourriez-vous me soupçonner... d'avoir part...

A B D O L O N I M E.

Non, ma fille, non... Je te connois... Mais enfin qui êtes-vous donc ?

A G E N O R.

Je suis d'une illustre naissance.

A B D O L O N I M E.

C'est une dette à payer :  
L'état est votre créancier.

A G E N O R.

Peut-être avez-vous connoissance  
De ma noble maison.

B A R Z I N E.

Il est fils de Phannon.

AB-

ABDOLONIME.

Pur hazard, foible différence :  
On rencontre à foison  
Tant de nobles de nom...  
Mais des effets l'on se dispense.

AGENOR.

Seigneur, ma richesse est im-  
mense.

BARZINE.

Sa richesse est immense.

ABDOLONIME.

Tant pis, tant pis, tant pis,  
L'orgueil & les foucis  
Ne quittent guere l'opulence.

AGENOR.

Je suis jeune.

ABDOLOMINE.

Bonne assurance.

J'estime ce défaut :

Allons, ma fille, il faut  
Avoir aussi quelque indulgence.

AGENOR.

J'aime le plaisir sans licence,  
Le chant, les ris...

ABDOLONIME.

Tant mieux,

Ce témoignage heureux  
Prouve une bonne conscience.

BARZINE.

Mon pere, je n'ai  
d'esperance  
Qu'en vos seules  
bontés :  
Sur mon sort pro-  
noncez.

ABDOLONIME.

Je ne réclame ma  
puissance  
Que pour servir  
ton cœur,  
Et faire ton bon-  
heur.

AGENOR.

Accordez-moi vo-  
tre alliance,  
Elle fera votre  
bonheur.

BAR.

BARZINE.

Mon père, vous estimerez Agénor.

ABDOLONIME.

Bon cela, bon.

AGENOR.

Elle est ce que je connois au monde de plus aimable.

ABDOLONIME.

A merveille.

BARZINE.

Je n'ai de reproches à lui faire que le nom & l'habit qu'il a pris ici depuis deux jours, & d'avoir trop tardé de vous instruire...

ABDOLONIME.

Oui, c'est une faute; mais elle porte son excuse avec elle-même... Dis-moi donc, ma fille, qu'est-ce qui t'a procuré la connoissance d'Agénor?

BARZINE.

C'est une pauvre famille qu'en secret ses bienfaits font subsister.

ABDOLONIME *prenant vivement la main d'Agénor.*

Oui!.. mon ami, touchez-là. Vous ferez mon gendre... Je ne compte pour rien vos biens, votre rang, vos grandeurs: je fais cas de vos sentimens. Voilà votre femme: si vous la trompez, vous ferez trois infortunés à la fois.

BARZINE.

Mon père!

AGENOR.

Barzine! ma chere Barzine!

AB-

## ABDOLONIME.

Ma foi, je revenois te parler de mariage... mais je ne croyois pas si bien réussir. J'entens Cliton qui descend. Ma fille, il veut t'entretenir, je crois, sur le même objet. Ne vas pas lui rien dire de tout ceci : c'est à moi de lui en faire part. Toi, viens-t'en dans mon jardin; tout en m'occupant nous parlerons d'affaires.

## SCENE VII.

BARZINE, CLITON.

CLITON.

J'ai bien des choses à vous apprendre...

BARZINE, *à part*...

Que signifie... tout ce mystère...

CLITON.

Personne ne nous écoute... Approchez.

BARZINE, *embarrassée*.

On m'a dit que...

CLITON.

Barzine, vous n'êtes pas ce que vous croyez être... Vous êtes du sang des anciens Rois de Sidon. Le Trône vous appartient; & peut-être dès aujourd'hui possédé par Abdolonime... si vous le voulez.

BARZINE.

Par Abdolonime! Mon pere seroit Roi!.. Quel plaisir prenez-vous à m'abuser?

B

CLI-

CLITON.

Vos droits sont incontestables. Votre origine n'est connue que de moi... J'ai tous vos titres... Vous descendez de Straton. Je suis en état d'en fournir les preuves les plus authentiques : & j'ai tout pouvoir à cet égard. Il ne tient qu'à vous d'en profiter.

BARZINE.

Ce qui me toucheroit le plus, seroit de pouvoir reconnoître ce que vous avez fait pour moi.

CLITON.

Je n'ai jamais douté de vos sentimens... il est temps de vous découvrir les miens. J'ai différé de vous déclarer mon amour, jusqu'à ce que mes services vous parlassent en ma faveur ; & aujourd'hui je vous apporte une couronne pour votre pere.

BARZINE *au comble de l'embarras.*

Tout ce que j'entens me rend interdite, & me semble un songe...

CLITON.

Agréable du moins, n'est-il pas vrai, Barzine?... Heureusement que vous n'avez pas le choix. Je suis maître absolu de votre secret, de votre sort : ainsi... voyez.

BARZINE *avec finesse.*

J'ai trop de preuves de vos bontés. Vous êtes incapable de frustrer mon pere de ses droits, de son bien, de son héritage.

CLITON.

Je vous demande pardon, belle Barzine... sa prétention & la mienne sont inséparables... Cette  
double

double fortune ne me paroît pas affligeante pour  
vous.

## A R I E T T E.

Ah! ah! vous faites la rêveuse,  
Je ne comprends rien à ceci.  
Fille à votre âge est plus joyeuse,  
Quand on lui parle de mari.  
A voir ces apparences vaines,  
Autre que moi seroit aux champs.  
Mais je le sçai depuis long-temps,  
Les ingrates, les inhumaines  
Ne le font pas dans tous les temps.  
Ah! ah! vous faites, &c.

Si vous chérissiez le bien public... si vous aimez  
votre pere... vous nous le prouverez... Allez, al-  
lez, allez consulter Abdolonime... j'irai dans une  
heure chercher chez lui votre réponse.

## S C E N E V I I I.

B A R Z I N E, *seule.*

Tous mes esprits sont confondus... je ne sçais ce  
que je vais devenir.

## R E C I T A T I F.

Facheuse nouvelle!  
Triste changement!  
Fortune cruelle!  
Avec mon Amant  
Le Trône est charmant.  
Inutiles souhaits!... Que faire?  
Serment frivole, espoir trompeur;

20 LE JARDINIER DE SIDON,

En négligeant tes droits... tu nuirois à ton pere :

Cette crainte me désespère.

Mais... non... Abdolonime approuve mon ardeur..

A I R.

Tu décides mon choix,  
Je n'entens que ta voix,  
Tendre Amour que j'implore.

Plutôt mourir

Que de trahir

Le mortel que j'adore.

Tu décides mon choix;

Tendre Amour que j'implore :

Je n'entens que ta voix,

Triomphe mille fois.

En me fuyant, grandeur, puissance;

Soyez témoins de ma constance.

Tu décides, &c.

*Fin du premier Acte.*



ACTE



## ACTE II.

*Le Théâtre représente le Jardin potager d'Abdolonime. Ce Jardin est irrégulier & sans nulle symmétrie, à peu-près semblable à ceux de nos Fleuristes. On y voit dans le fond un petit bois, & la voûte d'un berceau, un paysage pour lointain.*

## SCENE PREMIERE.

ABDOLONIME, BARZINE.

ABDOLONIME.

ARIETTE.

Est-ce un songe de ta façon ?

Je ne sçaurois te croire.

Tu le sçais de Cliton,

Je ne sçaurois te croire ;

Je suis Roi de Sidon,

Descendant de Straton !

Tu me fais une histoire ;

C'est un songe de ta façon,

Un rêve de Cliton.

Tu me fais une histoire ;

Je ne sçaurois te croire ;

C'est un songe de ta façon.

BARZINE *tristement.*

Cliton traverse tous nos projets.

ABDOLONIME.

Ta peine me persuade. . . Effectivement. . . je me rappelle. . . quittez votre jardin. . . je parlerai à Barzine. . . je ferai un Roi. . . je suis au fait.

BARZINE.

Cliton n'est amoureux que de la grandeur, quoiqu'il dise qu'il m'aime.

ABDOLONIME.

Bel amour ! qui a attendu à se déclarer que nous soyons dans l'éclat. . .

BARZINE.

Tandis. . . qu'Agénor. . .

ABDOLONIME.

Oh ! je te vois venir.

BARZINE.

Il m'avoit presque fait deviner que j'étois née pour régner. Et il faut oublier Agénor ?

ABDOLONIME.

L'oublier !

BARZINE.

Vos intérêts, mon pere, m'obligent. . .

ABDOLONIME.

Mes intérêts sont de remplir ma promesse, de te donner Agénor.

BARZINE.

Qu'entens-je !

ABDOLONIME.

Je t'ai accordée à l'Amant que je t'aurois choisi  
moi-

moi-même. Il te convient, il me plaît : il t'a demandée étant pauvre ; & les événemens me feroient changer ?

B A R Z I N E.

Je n'ai jamais éprouvé tant de joie.

A B D O L O N I M E.

Tu n'aurois pas dû douter de ma résolution. N'en parlons plus.

B A R Z I N E.

Il sçaura que le Trône nous appartient, & que vous y renoncez pour lui.

A B D O L O N I M E.

Ma fille, il faut le lui cacher. Ne nous vantons de rien... je gagne à cet arrangement beaucoup plus que je ne perds.

B A R Z I N E *dans le ravissement.*

Qui est-ce qui peut vous atteindre, mon pere ? .. Cette discrétion m'ôtera bien du plaisir.

A B D O L O N I M E.

Je ne te défens pourtant... que le possible.

B A R Z I N E.

Jamais je ne pourrai m'acquitter de ce que je vous dois.

A B D O L O N I M E.

Tu ne me dois rien... C'est ton minois qui me faisoit Roi : ainsi ce seroit moi qui te serois redevable.

BARZINE *se jettant aux pieds d'Abdolonime.*

Je suis pénétrée d'admiration & de reconnoissance.

24 LE JARDINIER DE SIDON,

ABDOLONIME *la retenant.*

Heu! heu! tu me traites en Prince... Vas, vas,  
je suis ton pere... embrasse-moi, ma chere amie...  
Qu'est-ce tu as? tu es toute prête à pleurer.

A R I E T T E.

Suivre l'amour, suivre l'honneur,  
Est la première loi du cœur.  
Je remplirai ma promesse:  
Qui peut causer ta tristesse?

B A R Z I N E.

Ah! mon pere! ce moment  
Est à mes yeux si charmant,  
Qu'il arraché à ma tendresse  
Les larmes du sentiment.

A B D O L O N I M E.

N'ayons jamais d'autre tristesse:  
Je remplirai ma promesse.

B A R Z I N E.

N'ayons jamais d'autre tristesse.

E N S E M B L E.

Suivre l'amour, suivre l'honneur,  
Est la première loi du cœur.

A B D O L O N I M E.

Barzine, je n'ai jamais rien fait avec tant de plaisir... & je vais moi-même tout ordonner pour cette fête. Tu vas me rajeunir de plus de dix ans.

SCE-

## SCENE II.

BARZINE.

Mon ravissement n'est pas exprimable, je réunis toutes les satisfactions à la fois..

ARIETTE.

Est-il un plus beau diadème ?  
 Agénor suffit à mes vœux,  
 Je régnerai sur ce que j'aime ;  
 Nos jours en seront plus heureux.  
 Les Dieux envieront notre empire ;  
 C'est pour plaire qu'on y respire :  
 Et l'Amour ami du printems  
 Fera fleurir tous nos instans.

Mon pere a raison... je ne dois rien dire à Agénor... Le voici... cependant comment lui rien dissimuler ?

## SCENE III.

BARZINE, AGENOR.

AGENOR.

Vous voyez le morrel le plus transporté de joie...

BARZINE.

Est-ce que vous sçavez que Cliton...

AGENOR.

Cliton! eh bien? quoi? Cliton...

B 5

BAR

26 LE JARDINIER DE SIDON,

BARZINE.

Non, non, je me trompois... je voulois dire que mon pere...

AGENOR.

Auroit-il changé? Parlez-moi, de grace, je tremble.

BARZINE.

Il s'en faut bien, il s'en faut bien, Agénor... c'est moi qui craignois sans sujet... Sachez...

AGENOR.

Quoi? Expliquez-vous donc. D'où provient le trouble où je vous vois?

BARZINE.

Point du tout. Moi! je suis du plus grand sang froid, je crois que nous ferions bien... Non... si fait... ne restons pas ensemble.

AGENOR.

Votre agitation me jette dans une inquiétude affreuse.

D U O.

Dites-moi quel revers m'accable?

BARZINE.

Tout vous est favorable.

AGENOR.

Cela n'est pas croyable.

BARZINE.

Tout vous est favorable.

AGENOR.

Dites-moi quel revers m'accable?

BARZINE.

Aucun.

AGE-

A G E N O R.

Aucun !

B A R Z I N E.

Aucun.

A G E N O R *irriquement.*

Fort bien.

Quel coup funeste nous menace ?

B A R Z I N E.

Rien, rien.

A G E N O R.

Comment, rien, rien ?

Apprenez-moi ce qui se passe.

B A R Z I N E.

Je ne puis...

A G E N O R.

Vous ne pouvez ?

Ce mot m'en dit assez :

Vous me cachez quelque disgrâce :

Seroit-ce pour flatter mes vœux ?

Ou me rendre plus amoureux ?

B A R Z I N E.

Je méprise toute finesse,  
 Les détours, & l'adresse :  
 Ce reproche est-il mérité ?  
 Dans mon cœur régne la  
 tendresse,  
 Dans ma bouche la vérité.

A G E N O R.

Pardonne la témérité  
 De ce reproche qui te blesse :  
 Dans ton cœur régne la  
 tendresse,  
 Dans ta bouche la vérité.

B A R Z I N E *enchantée.*

Je n'aurois pas mérité votre attachement, si je  
 n'étois capable de l'imiter... J'aime à demeurer  
 dans la condition où j'ai commencé à vous plaire.

A G E N O R.

Je ne vous comprends point... vous me cachez  
 quelque chose... Votre état seroit-il...

B A R Z I N E.

## BARZINE.

Mon état !... fera de vous appartenir... Tout est examiné; je ne veux rien entendre... Je vous quitte, Agénor, pas pour long-temps; sur-tout point de querelle, je vous en prie, vous n'en avez pas de sujet.

## SCENE IV.

AGÉNOR, *seul.*

Elle fuit... elle se tait... Son silence m'annonce un cœur enchanté de lui-même.

## ARIETTE.

Non, l'amour parfait  
N'est jamais muet,  
Sa flamme étincelle :  
Plus il est discret,  
Plus il se décele.  
Non, l'amour parfait  
N'est jamais muet.

Un mot sans dessein  
Dit ce qu'on ignore;  
Un coup d'œil divin  
Prouve plus encore.  
Non, l'amour parfait  
N'est jamais muet.

Cliton porte ici ses pas... il n'est pas bon qu'il m'y rencontre, il ignore encore qui je suis; évitons sa vue... Sortons...

(*Agénor va pour sortir le long d'une palissade adroitement, pour n'être pas vu de Cliton.*)

SCE-

## SCENE V.

CLITON *se croyant seul.*

ENfin elle vient donc de m'avouer son digne attachement pour Carès.

AGENOR *à part, arrêté malgré lui par ce qu'il vient d'entendre.*

Carès ! Que veut-il dire ?

CLITON.

Me préférer un valet ! refuser pour lui la royauté !... J'apperçois Abdolonime... Il est trop sensé pour permette une pareille folie.

AGENOR, *à part.*

Qu'entends je ?

## SCENE VI.

ABDOLONIME, CLITON.

CLITON.

Serviteur ; puis-je vous faire compliment ?

ABDOLONIME.

Oui.

CLITON.

Oui ? Ah ! quel bonheur... j'en étois sûr... Vous acceptez la couronne ?

AB-

ABDOLONIME.

Non.

CLITON.

Non ! De quoi donc vous féliciter ?

ABDOLONIME.

De ne pas vous ressembler.

CLITON.

Qu'est-ce à dire ?

ABDOLONIME.

Je ne connois point l'ambition , ni la politique moi.

CLITON.

Du moins connoissez-vous ce que vous refusez ?

ABDOLONIME.

Je sçai que j'ai donné ma parole , & que le rang de Jupiter ne m'y feroit pas manquer. Puisqu'il faudroit vous sacrifier le bonheur de ma fille , ce seroit acheter trop cher la royauté.

AGENOR *en s'enfuyant avec enthousiasme.*

Ah ! Dieux ! quelle leçon pour moi !

CLITON.

Je sçai que vous vous laissez mener par votre fille , qui a un amour ridicule en tête.

*D U O Dialogué.*

Pour un cœur populaire  
La couronne est légère.

AB-

ABDOLONIME.

Le sceptre me semble un fardeau  
Bien plus pesant que mon rateau.

CLITON *d'un ton flatteur.*

Vous employerez vos veilles.

ABDOLONIME.

Je ferai des merveilles.

CLITON.

Vous aurez grand chere, & bon vin.

ABDOLONIME.

Et je vivrai sans soif, ni faim.

CLITON.

Logement magnifique.

ABDOLONIME.

Les Palais sont moins beaux  
Pour moi que mes berceaux.

CLITON.

Un nombreux domestique.

ABDOLONIME.

Mes deux bras sont meilleurs  
Que tous les serviteurs.

CLITON.

Sur un duvet docile  
Vous dormirez tranquile.

D U O.

ABDOLONIME.

Rien ne tourmente mon  
sommeil,  
Et rien ne hâte mon réveil.  
Je chéris, je préfère  
Ma modeste chaumiére  
A vos tapis, à vos lambris.

CLITON.

Les besoins, la misére  
N'ont que de tristes fruits.

CLI-

CLITON.

Vous qui êtes si bon, n'est-ce donc rien que de rendre tout un peuple heureux ?

ABDOLONIME, *après un soupir.*

Hélas ! les meilleures intentions font tous les jours des mécontents.

CLITON.

Mais vous obéirez à un Maître qui étoit né pour être votre sujet ; & vous en éprouverez peut-être des duretés, des vexations, des injustices.

ABDOLONIME.

Cliton... il vaut mieux en essuyer que d'en faire.

CLITON.

Mais enfin quand ce ne seroit que pour moi, pour vos amis, que vous accepteriez le Trône.

ABDOLONIME.

Des amis ! ah ! ah !

A R I E T T E.

Je compare les amis

A des hirondelles :

L'intérêt dans tout pays

Les conduit comme elles.

Venus dans la belle saison,

Ils restent pendant la moisson.

Dès qu'on entend souffler Eole...

Au moindre petit changement,

Prrrrrrrou... toute la troupe s'envole,

Et court ailleurs en faire autant.

CLI-

## CLITON.

Eh bien , satisfaites votre fille , & cedez-moi vos droits , puisque vous y renoncez totalement.

## ABDOLONIME.

Oh non , non , très-décidément non : j'aimerois presque autant être Roi , que d'en faire un. Je ne veux répondre de rien. Je veux rendre ma fille heureuse. Mais les voici tous les deux, ces chers enfans... Quoi ! ils ne paroissent pas parfaitement d'accord.

## SCENE VII. &amp; DERNIERE.

ABDOLONIME, CLITON,  
BARZINE, AGENOR.

BARZINE, *dans le fond à Agénor.*

Ecoutez... écoutez... un mot... Pourquoi me quitter ?

## AGENOR.

Laissez-moi, Barzine... ma résolution est prise, je ne scaurois vous obéir.

## ABDOLONIME.

Eh bien , ma fille , tout est-il prêt ?

C

BAR-

34 LE JARDINIER DE SIDON,

BARZINE, à Agénor.

Non, vous ne partirez point... Non... mon père ne le souffrira jamais...

ABDOLONIME.

Mais qu'est-ce donc qu'il y a, ma fille ?

AGENOR, à Barzine toujours au fond du Théâtre.

Barzine, vous sçavez si je puis faire autrement, vous m'avez tracé vous-même mon devoir... ne m'arrêtez point.

CLITON, à part.

Seroit-il bien possible que Carès se fît justice ?..

BARZINE.

Mon père!.. il veut partir... il m'abandonne, il veut retourner à Carthage... vous rendre votre parole... rien ne peut le retenir. Jugez de mon désespoir!

QUATUOR.

ABDOLONIME.

Quelle est donc cette trahison ?

AGENOR.

Je n'en ai que l'apparence.

ABDOLONIME.

L'apparence ?

(à part.)

Il me vient un soupçon.

BARZINE.

Il n'en a que l'apparence.

CLITON.

Mal peste, qu'elle apparence !

BAR-

BARZINE.

Son abandon  
N'est point offense.

AGENOR.

Non, non, non.

ABDOLONIME.

Vos dédains ne  
sont point of-  
fense.

BARZINE.

Oh que non, non,  
non.

CLITON.

Son refus n'est  
point une of-  
fense.

AGENOR.

Non, non, non, non, non,  
Plus que jamais je vous adore.

ABDOLONIME.

Il dit qu'il t'adore!  
Ma fille, il t'ado-  
re!

BARZINE.

En me fuyant il  
m'adore!

CLITON.

Je n'y conçois rien  
encore.

AGENOR.

Apprenez qui je suis.  
Je n'empêcherai pas Abdolonime  
Que je respecte, que j'estime,  
De devenir de son pays  
L'honneur & le trésor.

BARZINE.

Mon pere, mon pere, mon pere,  
A ce trait reconnoissez Agénor.

ABDOLONIME.

Oui, je reconnois Agénor.

36 LE JARDINIER DE SIDON,

CLITON.  
Agénor ! Agénor !

AGÉNOR.  
Agénor, Agénor,  
Oui, voilà le mystère.

ABDOLONIME & BARZINE.

Ah ! mon cher Agénor !

CLITON.  
Agénor, Agénor :  
Le mystère !  
Agénor !  
Que veut dire tout ce mystère ?

ABDOL. BARZ. & AGÉN.  
Agénor, Agénor, Agénor.  
Oui, voilà tout le mystère.

ABDOLONIME, à Cliton.

Ce jeune homme admirable qui vous sert depuis deux jours, que vous croyez Carès, est Agénor, fils du célèbre Phannon.

CLITON.

Agénor ! fils de Phannon ! Phannon est de la meilleure race que je connoisse. Je me rends... je fais plus, je me repens, Abdolonime... Je veux mériter votre estime, & ma patrie m'aura du moins l'obligation d'avoir contribué à sa félicité... Un bon pere est toujours un bon Roi.

BARZINE.

Mon pere, Agénor est bien loin d'être coupable, il a votre parole... elle n'en feroit pas meilleure : mais si vouliez, ce feroit la parole d'un Roi.

AB-

## A B D O L O N I M E.

Allons , puisque je satisfais à mes engagements , qu'Agénor sera ton mari : j'en passerai par où vous voudrez , mais à condition que mon jardin me restera , que je le cultiverai de mes mains ; & que tous les deux vous m'aidez dans ma nouvelle besogne à laquelle je n'entens pas grand chose.

C L I T O N *très-respectueusement.*

Je ne vous demande que part dans vos bonnes graces.

## A B D O L O N I M E.

Volontiers... soit... Je te ferai mon Ministre... tu as tout ce qu'il faut pour la Cour. Tu ne dis pas tout ce que tu sçais ; & tu mets à profit le moment. Quand il y aura nécessité d'être sévère , tu le feras pour moi ; tu refuseras les uns , tu puniras les autres : le bien & les graces , je les ferai bien tout seul.

## A G E N O R.

Barzine , comment mériter un sort aussi heureux que le mien ?.. Cliton , que ne vous dois-je pas ?.. Mon pere , vous voyez dans mon enchantement celui de tous vos sujets.

## A B D O L O N I M E.

Ne voilà-t-il pas déjà des complimens , des louanges... Quand je serai Roi , je veux qu'on parle peu , qu'on fasse bien , & qu'on m'aime.

---

 VAUDEVILLE.

## ABDOLONIME.

Trop heureux qui peut se soustraire  
 Au rang que je viens d'accepter :  
 La charge m'en devient légère  
 Par l'espoir de vous contenter.  
 Ma répugnance est extrême ;  
 Mais apprenez de mon destin,  
 Qu'on n'ordonne pas de soi-même,  
 Comme des choux de son jardin.

## AGENOR.

Du généreux Dieu de Cythère  
 Voyez le pouvoir absolu ;  
 Il sçait rétablir une affaire,  
 Au moment qu'on croit tout perdu.  
 Je croyois étouffer sa flâme ;  
 Mais l'Amour, ce petit lutin,  
 Dispose toujours de notre ame  
 Comme des choux de son jardin.

## CLITON.

La grandeur est une chimère,  
 Dont je m'étois laissé tenter :  
 Mais je vois quelle est la carrière  
 Des maux qu'elle veut éviter.  
 On y court d'un pas téméraire ;  
 La raison arrête en chemin,  
 Et montre qu'il n'en faut pas faire  
 Comme des choux de son jardin.

BAR-

## B A R Z I N E,

Pour vous amuser, pour vous plaire,  
Que ne fait-on pas aujourd'hui ?  
L'on traduit, l'on est plagiaire,  
Et l'on brille aux dépens d'autrui.  
Notre Auteur est de cette espèce :  
Mais en déclarant son larcin,  
Il peut user de cette Pièce  
Comme des choux de son jardin.

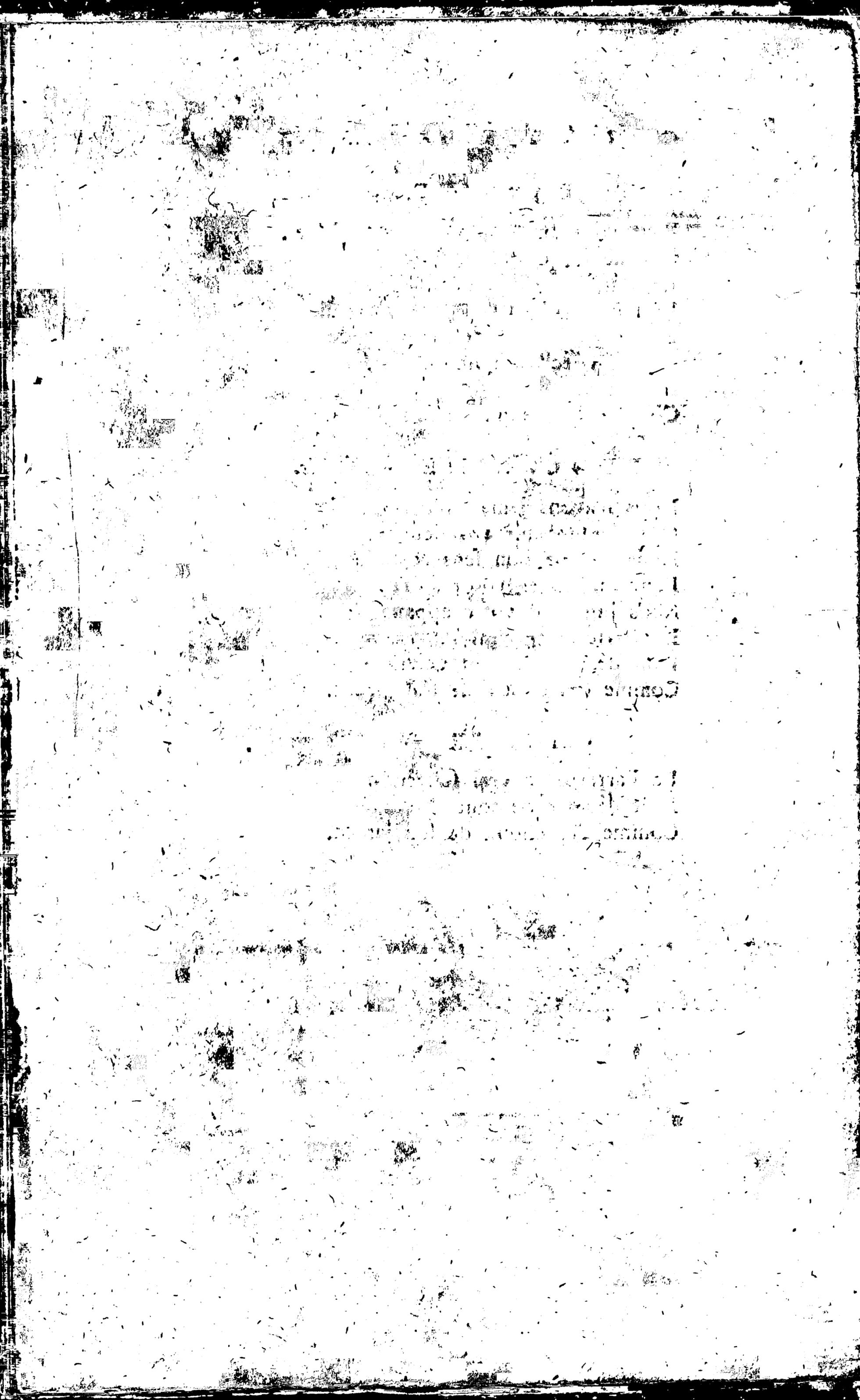
A B D O L O N I M E *au Public.*

Nous n'avons jamais d'autre envie  
Que de prévenir vos desirs :  
Nous mêlons bon sens & folie  
Pour multiplier vos plaisirs.  
Nous juger est votre appanage ;  
Le Parterre en vrai souverain  
Doit décider de tout Ouvrage  
Comme des choux de son jardin.

C H Œ U R *final.*

Le Parterre en vrai-souverain  
Doit décider de tout Ouvrage  
Comme des choux de son jardin.





# LE TABLEAU

PARLANT,

COMEDIE-PARADE,

EN UN ACTE ET EN VERS,

MÊLÉE D'ARIETTES;

Par Mr. ANSEAUME.

La Musique est de Mr. GRETRY,

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 1770.*



---

A COPENHAGUE,  
Chez CL. PHILIBERT,  
Imprimeur-Libraire.

---

M. DCC LXX.  
*Avec Permission du Roi.*

---

## ACTEURS.

CASSANDRE, <i>Tuteur d'Isabelle,</i>	Mr. Descablons.
ISABELLE,	Mad. Dinezi.
COLOMBINE, <i>Suivante d'Isabelle,</i>	Mad. Descablons.
LEANDRE, <i>Neveu de Cassandre, Amoureux d'Isabelle,</i>	Mr. Valence.
PIERROT, <i>Valet de Léandre,</i>	Mr. Regnault.

*La Scene est chez Monsieur Cassandre.*

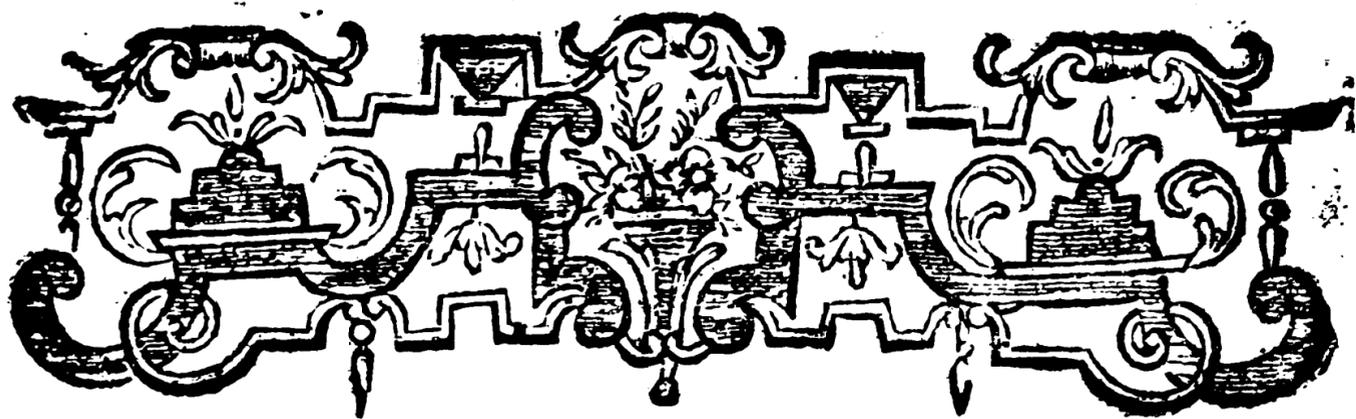
---

Le Tableau qui représente le Portrait de Monsieur Cassandre, est posé sur un chevalet dans le fond du Théâtre.

---

*Représentée pour la premiere fois par les Comédiens Italiens ordinaires du Roi, le Mercredi 20 Septembre 1769.*





LE TABLEAU  
PARLANT;  
COMEDIE-PARADE.



SCENE PREMIERE.

ISABELLE, *seule.*

A R I E T T E.

Je suis jeune, je suis fille;  
On me trouve assez gentille;  
Je possède quelque bien.  
On me courtise, on me vante,  
Je devrois être contente :  
Mais, hélas ! il n'en est rien.

En secret mon cœur soupire :  
J'entends bien ce qu'il veut dire ;  
Mais je n'en fais pas semblant.  
La maudite bienfiance  
M'impose un cruel silence.  
Quelle gêne, quel tourment !

Je suis jeune, &c.

\*\*\*

A 2

Sans

## 4 LE TABLEAU PARLANT,

Sans contredit, je suis dans l'âge  
Où l'on porte aisément le joug du mariage ;  
J'en ai tout à la fois & desir & besoin.

Mais depuis que Monsieur Léandre ,  
Le seul homme pour qui j'ai pu devenir tendre,  
Est parti, pour aller je ne sçais où... bien loin ;  
Un funeste trépas m'a ravi pere & mere.

Le vieux Cassandre mon Tuteur ,  
Malgré ses cheveux gris, entreprend de me plaire,  
Et prétend m'engager dans un hymen trompeur.  
Pour sortir d'embarras , je ne sçais comment faire.

Il faut pourtant prendre un parti.  
Mais Colombine, ma Suivante,  
Est une fille intelligente.  
Il faut la consulter... Justement, la voici.

---

### SCENE II.

ISABELLE, COLOMBINE.

COLOMBINE, *entre en chantant.*

Fragment d'une Ariette de *la Veuve indécise.*

IL nous faut au Village  
Un mari jeune & dodu ;  
A cela près, femme sage  
Prend le premier venu.

\* \* \*

ISABELLE.

De grace, modérez ces transports d'allégresse :  
Vous voyez que votre Maîtresse

A

A la tristesse dans le cœur ;  
Respectez du moins sa douleur.

COLOMBINE.

Est-ce ma faute si vous soupirez sans cesse ?

Que ne faites-vous comme moi ?

*(Elle chante.)*

Je ris toujours, je chante, je badine...

ISABELLE.

Encore ! en vérité , ma chere Colombine,  
Dans l'état où je suis, j'attendois mieux de toi.

COLOMBINE.

Eh bien ! qu'est-ce qui vous chagrine ?

ISABELLE.

Je t'ai confié mes secrets.

Dans mon cœur, comme moi, tu sçais ce qui se passe.  
Tu sçais pour qui l'Amour me fait sentir ses traits :  
Conseille-moi, voyons. Que faut-il que je fasse ?

COLOMBINE.

Restez. Courez. Prenez. C'est tout ce que je voi.

ISABELLE.

Explique-toi. Restez...

COLOMBINE.

Restez fille.

ISABELLE.

Qui ? moi !

Je te le dis en confidence ;  
Mais, mon enfant, cela n'est pas en ma puissance.

6 LE TABLEAU PARLANT.

COLOMBINE.

Courez les champs. Allez par voie & par chemin,  
Chercher votre Amoureux. Peut-être qu'à la fin...

ISABELLE.

Colombine, je suis une fille bien née :

Malgré mon inclination,  
Je me souviens toujours de l'éducation  
Que mes chers Parens m'ont donnée.

COLOMBINE.

Prenez Cassandre pour Epoux.

ISABELLE.

Il est bien vieux.

COLOMBINE.

Mais entre nous,  
Vous n'avez rien de mieux à faire ;  
Il est riche , il pourroit...

ISABELLE.

Il est bien vieux.

Ma chère,

COLOMBINE.

Nous y voilà.  
On a tout dit, quand on a dit cela.  
Faut-il donc pour si peu lui faire une querelle ?  
Allez , allez , Mademoiselle ;

ARIETTE.

Il est certains Barbons  
Qui sont encor très-bons.

Ils n'ont pas le caquet  
D'un jeune freluquet ;

Ils

COMEDIE-PARADE.

7

Ils n'en ont pas les mines,  
Les graces enfantines ;  
Ils ont je ne sçais quoi,  
Qui vaut mieux , selon moi,  
Et, ne vaut-il pas mieux,  
Etre Dame & Maitresse,  
Et commander sans cesse,  
Avec un mari vieux,  
Que de se voir l'esclave  
D'un pimpant qui vous brave,  
Qui promene en tous lieux ;  
Sa tendresse & ses vœux,  
Tandis que sa moitié  
Pleure & seche sur pied,  
Il est certains Barbons  
Qui sont ençor très-bons.

\* \* \*

ISABELLE.

Mais ce je ne sçais quoi, du moins il faut l'avoir,  
Et... regarde Monsieur Cassandre,  
Et dis-moi si l'on peut s'attendre...

COLOMBINE.

Patience donc, il faut voir.

ISABELLE.

Tiens, voilà son portrait ; considere, examine,  
Peux-tu penser que cette mine...

COLOMBINE.

Oui, le voilà...

ISABELLE.

Prends garde, il est ençor tout frais.  
Demain , pour le finir , le Peintre vient exprès.  
Jusques-là le bon-homme a demandé par grace,  
Que l'on n'y touche point, & qu'on le laisse en place.

A 4

CO.

8 *LE TABLEAU PARLANT,*

*COLOMBINE.*

Il a raison ; c'est un chef-d'œuvre , sur ma foi.

*ISABELLE.*

Tu badines toujours. Mais, parlons vrai, dis-moi ;  
Supposons : c'est toi qu'on marie ;  
L'original dont voilà la copie,  
Seroit-il à tes yeux un objet bien tentant ?

*COLOMBINE.*

Oh ! bien tentant, c'est autre chose.  
C'est un Epoux qui se propose.  
Il faudroit l'aimer, mais .. je n'exige pas tant.  
Sçachez feindre , il sera content.

*ISABELLE.*

Je le fais, puisqu'enfin c'est un point nécessaire ;  
Depuis quelques jours moins sévère,  
J'écoute ses propos galans ,  
Et j'affecte pour lui de plus doux sentimens.

*COLOMBINE.*

Pas encore assez bien.

*ISABELLE.*

C'est que l'on a beau faire,  
Quand naturellement on a le cœur sincère ,  
Et qu'il faut en venir à cette extrémité...

*COLOMBINE.*

Je vous plains bien en vérité.

*ISABELLE.*

Mais je ne suis point à mon aise.  
Déjà tout occupé du bonheur qu'il attend,  
Le Bon-homme devient plus vif & plus ardent.  
Si tu sçavois combien cela me pèse,

Com-

COMEDIE-PARADE. 99

Combien je prends fur moi, dans de certains instans,  
Pour résister à mon impatience,  
Quand il vient me conter, d'un air de complaisance,  
Tout le fade jargon des amours du vieux temps.

ARIETTE.

Tiens, ma Reine, je soupire :  
Vois l'excès de mon amour.  
Si tu ne veux que j'expire,  
Sois donc sensible à ton tour.

Quelquefois d'un pas incertain,  
Et d'une allure chancelante,  
Il m'aborde, il me prend la main,  
Que par pitié je lui présente;  
Alors ce sont des transports,  
Des transports à faire rire :  
Il fait les plus grands efforts,  
Pour me prouver son martyre.  
Tiens, ma Reine, je soupire :  
Vois l'excès de mon amour.  
Si tu ne veux que j'expire,  
Sois donc sensible à ton tour.

\* \* \*

COLOMBINE.

Eh!... que lui dites-vous?

ISABELLE.

Je demeure interdite ;  
Je veux répondre & je ne puis.  
Il croit qu'Amour pour lui m'agite,  
Quand je succombe à mes ennuis.

COLOMBINE.

A tout cela, je n'ai qu'un mot à dire.  
C'est l'arrêt du Destin, c'est à vous d'y souscrire.  
Quand on n'a pas le choix... Le voici... Taisons-nous.

10 LE TABLEAU PARLANT,

ISABELLE.

Qui donc ?...

COLOMBINE.

Votre futur Epoux,  
Qui vient vous rendre son hommage.

ISABELLE.

Monsieur Cassandre ! O ciel ! L'ennuyeux person-  
nage !

COLOMBINE.

Songez à suivre ma leçon.

---

SCENE III.

ISABELLE, COLOMBINE,  
CASSANDRE.

CASSANDRE.

BON JOUR, ma charmante Isabelle ;  
Comment vous portez-vous ?

COLOMBINE.

(A Isabelle.)

Fort bien. Répondez donc.

CASSANDRE.

Colombine... vois qu'elle est belle !  
Ses beaux yeux, dans mon cœur, font naître le plaisir,  
Et rien qu'en la voyant, je me sens rajeunir...

(A Isabelle.)

Mais elle ne dit rien ! Qu'avez-vous donc ?

Qu'a-

(A Colombine.)

Qu'a-t-elle ?

COLOMBINE.

Beaucoup d'amour pour vous, Monsieur, certainement.

CASSANDRE.

Quoi ! tout de bon ?

ISABELLE, *à part.*

Comme elle ment !

CASSANDRE.

Mais certainement tu me charmes.

(A Isabelle.)

Et toi, confirme-moi ce gracieux aveu,  
Si tu veux sans retour dissiper mes allarmes.

ISABELLE.

Colombine exagere un peu.

COLOMBINE, *à Cassandre.*

Pures façons... la modestie...

Vous sçavez ce que c'est, Monsieur, & quels combats  
Epreuve, dans son cœur, une fille attendrie,  
Qui voudroit s'exprimer & qui ne l'ose pas.

CASSANDRE, *riant.*

Mais à la fin il vient un tems où l'honneur même  
L'oblige à confesser qu'elle aime,  
Et ce tems va bien-tôt venir.

Tel que le Loup pressé d'une faim dévorante,  
L'Hymen guette déjà la Brebis innocente,  
Et sous sa dent cruelle est prêt à la saisir...  
Tu ris... tu ne crains pas ce Loup-là...

12 LE TABLEAU PARLANT,

COLOMBINE.

Je vous jure  
Qu'il ne lui fera point de mal.

CASSANDRE.

Non, je t'assure.  
Ainsi nous voilà donc d'accord.  
Tu consens de t'unir à moi, par Mariage ?

ISABELLE.

Tout comme vous voudrez.

COLOMBINE, à *Cassandre*.

Eh bien ! avois-je tort ?

(*A Isabelle.*)

Appuyez encor davantage.

CASSANDRE.

ARIETTE.

Cet aveu charmant  
Répand dans mon ame  
Une vive flamme,  
Un feu ravissant,  
L'Enfant de Cythere,  
Vois-tu bien, ma chere,  
L'Enfant de Cythere  
Veut être caressé ;  
La moindre contrainte  
Lui porte une atteinte,  
Dont il est offensé :  
Mais il prend l'essor,  
Dès qu'il se voit maître :  
Je le sens au transport  
Qu'en moi tu fais naître.

Cet aveu charmant, &c.

\*\*\*

CO-

COLOMBINE, *ironiquement.*

Faites-lui donc quelque caresse,  
A ce petit enfant.

CASSANDRE, *ricanant.*

Hom ! hom ! la bonne pièce !  
Ah ! ça, tout est dit là-dessus.

COLOMBINE.

C'est de bon cœur, je vous assure.

CASSANDRE, *à part.*

Plus j'en vois, plus je veux poursuivre l'aventure  
Et les projets que j'ai conçus.

*(Haut.)*

Je vais vous causer de la peine,  
Et j'en suis affligé tout le premier.

COLOMBINE.

Comment ?

CASSANDRE.

Il faut, pour la Ville prochaine,  
Que je parte dans le moment.

ISABELLE.

A l'heure même ?

CASSANDRE.

Dans l'instant.

C'est pour une pressante affaire.

Tous les Notables du pays

Y sont mandés pour donner leur avis.

Vous voyez bien...

COLOMBINE.

Oui, oui.

CAS.

14 LE TABLEAU PARLANT,

CASSANDRE.

Que j'y suis nécessaire.  
J'ai toujours différé : mais enfin l'on m'attend ;  
Et je ne puis faire autrement.

COLOMBINE.

A la veille d'un mariage  
Vous allez vous mettre en voyage !

CASSANDRE.

Dans trois jours au plus tard je serai de retour,  
Pour ne plus m'occuper que de mon seul amour.  
Dans nos adieux du moins une chose me flatte,  
C'est que votre tendresse éclate.

COLOMBINE.

Vous nous jouez un vilain tour.  
(A Isabelle.)  
Allons donc, vous. Quelque douce parole.  
Vous êtes là comme une idole.

ISABELLE.

(A Colombine.) (A Cassandre.)  
Laissez-moi faire. Assûrément  
La circonstance... le tourment...  
Qui me suffoque... & puis les craintes...

COLOMBINE, *bas à Isabelle.*

Bien, bien,

CASSANDRE.

Elle pleure, je croi.  
Chere petite, calme-toi.  
Tu m'attendris trop par tes plaintes.

TRIO.

TRIO.

CASSANDRE.

Il faut partir, ô peine extrême !

COLOMBINE.

S'éloigne-t-on de ce qu'on aime ?

ISABELLE.

Hélas ! que faire seule ici ?

CASSANDRE.

Console-toi, ma toute belle.

COLOMBINE.

Que je la plains, pauvre Isabelle !

ISABELLE.

Pouvez-vous me quitter ainsi ?

CASSANDRE.

Ma toute belle !

COLOMBINE.

Pauvre Isabelle !

Pouvez-vous l'affliger ainsi ?

ISABELLE.

Pouvez-vous me quitter ainsi ?

CASSANDRE.

Quel bonheur de te plaire ainsi !

Rassure-toi, chère Isabelle :

De ton aimant le cœur fidèle

Auprès de toi toujours sera.

ISABELLE.

En proie à ma douleur mortelle,

Pendant votre absence cruelle,

Le noir chagrin m'accablera.

16 LE TABLEAU PARLANT,

COLOMBINE.

La friponne ! l'entend-elle ?  
Pour le peu qu'elle s'en mêle,  
Des maris elle trompera,  
Tout autant qu'elle en trouvera.

CASSANDRE.

Il faut partir, &c.

\*\*\*

COLOMBINE.

Et cette affaire-là ne sçauroit se remettre ?

ISABELLE, *bas à Colombine.*

Tais-toi donc, laisse-le partir.

CASSANDRE.

Eh bien ! pour vous faire plaisir,  
Je vais envoyer une lettre  
Comme si ma santé...

COLOMBINE.

Non, non...

ISABELLE.

Non ; j'appréhenderois que cette complaisance  
Ne fit tort à votre prudence,  
Et l'amour doit se taire où parle la raison.

CASSANDRE.

Croyez-vous ? Il faut donc se faire violence.

ISABELLE.

Oui, partez.

CASSANDRE.

Si pourtant...

CO-

COMEDIE-PARADE. 17

COLOMBINE, à part.

Pars donc, maudit barbon.

ISABELLE.

Et revenez en diligence.

CASSANDRE, à part.

J'entrevois du mic-mac, mais voyons jusqu'au bout.  
(A Isabelle.)

Dans votre appartement rentrez, ma chere amie;  
Rentre avec elle aussi, Colombine, & surtout  
Tiens-lui fidelle compagnie.

ISABELLE.

Allons... adieu, Monsieur.

CASSANDRE.

Adieu, consolez-vous.

ISABELLE.

Prenez bien garde aux voleurs.

COLOMBINE.

Aux filoux.

ISABELLE.

On dit que l'on en voit tant & plus sur la route.

COLOMBINE.

Vos pistolets font-ils en bon état?

CASSANDRE.

Sans doute.

J'ai tout ce qu'il me faut.

COLOMBINE.

Adieu, Monsieur.

CASSANDRE.

Adieu.

(Colombine & Isabelle rentrent dans leur chambre.)

B

SCE.

## SCENE IV.

CASSANDRE, *seul.*

J'EN reviens toujours là. Tout ceci n'est qu'un jeu.  
 Un changement si prompt cache quelque mystère.  
 Après tant de rigueurs, de rebuts, de mépris,  
 Si cette douleur est sincère,  
 Oh! pour le coup je serai bien surpris.  
 Mais à quoi bon cette maudite ruse?  
 Eh! n'est-ce pas assez que cela les amuse?  
 Elles sont jeunes toutes deux,  
 Et d'un sexe... moi je suis vieux...  
 Cela suffit. Il faut que je sois leur victime,  
 Et m'épargner seroit un crime.

## ARIETTE.

Pour tromper un pauvre vieillard,  
 Il n'est détour que l'on n'invente,  
 Il n'est effort que l'on ne tente.  
 Enfants, neveux, valet, servante,  
 Chacun brûle d'y prendre part.

On le dorlotte, on le mitonne...  
 Tout cela n'est que trahison.  
 Tantôt c'est une main friponne.  
 Qu'on lui passe sous le menton...  
 Le bon-homme enchanté s'écrie:  
 „ Ah! quel bonheur! ma chère amie...  
 „ Encor... Encor...

Tu ne vois pas, pauvre butord,  
 Que cette main qui te caresse,  
 Qui de plaisir sçait t'enivrer,  
 Cachant le fer dont elle blesse,  
 Te flatte pour te déchirer.

Pour

Pour tromper un pauvre vieillard,  
 Il n'est détour que l'on n'invente,  
 Il n'est effort que l'on ne tente.  
 Enfants, neveux, valet, servante,  
 Chacun brûle d'y prendre part.

\* \* \*

Pour moi qui, grace au ciel, ai vécu plus d'un jour,  
 Je connois les ruses d'amour,  
 Et malgré mon air imbécile,  
 Peut-être qu'à tromper je serai difficile.  
 Déjà par un voyage à plaisir inventé  
 Je leur laisse à dessein liberté toute entière.  
 Et dans ce cabinet secrettement posté,  
 Je verrai de quelle maniere...  
 Qu'entends-je... des ris, des éclats!...  
 Ah! tant mieux, le chagrin ne les maigrira pas.  
 Mais pourquoi ce nouveau délire?..  
*(Il appelle.)*  
 Colombine...

S C E N E V.

CASSANDRE, COLOMBINE.

COLOMBINE.

Monsieur... comment! encore ici,  
 Nous vous croyions déjà parti.

CASSANDRE.

Je le pense. Est-ce là ce qui vous faisoit rire?

COLOMBINE.

Non, vraiment... c'est... que de nos deux Serins  
 Qu'on avoit mis ensemble en cage,

20 LE TABLEAU PARLANT,

Le mâle est échappé... Vous jugez quels chagrins!..  
La femelle gémit, Isabelle en enrage,  
Et dans l'excès de sa douleur,  
Dit, en sanglottant, qu'un malheur  
Ne va jamais sans l'autre.

CASSANDRE.

Et toi?

COLOMBINE.

Je la console.

CASSANDRE.

En riant?

COLOMBINE.

Justement. Je ris comme une folle,  
Par contre-coup je la fais rire aussi.

CASSANDRE.

Ecoute... à cœur ouvert expliquons-nous ici.  
Est-il bien certain qu'elle m'aime?

COLOMBINE.

Quoi! Vous en doutez?

CASSANDRE.

Qu'elle m'aime...  
De la façon que je voudrois?

COLOMBINE.

Quelle est votre façon, dites-nous-ça vous-même?  
Qu'exigez-vous?

CASSANDRE.

J'exigerois

Qu'étant

Qu'étant à m'épouser ainsi déterminée,  
L'Amour fit les honneurs de ce doux hymenée,  
Et qu'elle ne m'époufât pas  
Dans l'espoir d'être bientôt veuve.

COLOMBINE.

Quelle idée! & sur quelle preuve  
Lui prêtez-vous des sentimens si bas?

CASSANDRE.

Quand on voit une jeune fille  
Epouser un vieillard, on croit toujours que c'est  
Quelque raison secrete, ou motif d'intérêt  
Qui la guide, & cela fait que l'on en babille.  
Je ne veux point donner matiere aux médifans.  
Dans ma femme je veux trouver les sentimens  
Qu'inspire une tendresse extrême.  
Je veux enfin, je veux être aimé pour moi-même,  
Tout comme si je n'avois que vingt ans.

COLOMBINE.

C'est votre dernier mot?

CASSANDRE.

Oui, voilà mon système.  
Est-ce ainsi qu'elle pense?

COLOMBINE.

Non.

CASSANDRE.

Pourquoi?

COLOMBINE.

C'est qu'il n'est pas possible.

Ah! ça, Monsieur Cassandre, ayez de la raison.

B 3

Est.

22 LE TABLEAU PARLANT,

Est-ce à vous d'être si sensible ?  
On veut bien vous aimer , & qu'importe comment ?

CASSANDRE.

Vous prétendez apparemment  
Que j'ai tort d'aspirer à plaire,  
Moi que dans tous les tems pour modele on cita ,  
Moi qui fus autrefois le plus vaillant compere...

COLOMBINE.

Moi qui fus... moi qui fus... & que nous fait cela ?

ARIETTE.

Vous étiez ce que vous n'êtes plus,  
Vous n'étiez pas ce que vous êtes ;  
Et vous aviez , pour faire des conquêtes,  
Et vous aviez ce que vous n'avez plus.  
Ils sont passés ces jours de fêtes,  
Ils sont passés, ils ne reviendront plus.  
Rendez-vous donc plus de justice,  
Et si l'amour vous est propice ,  
Goûtez en paix  
Ses doux bienfaits.  
N'en cherchez pas la quinte-essence ;  
Contentez-vous de l'apparence.  
Qui veut trop voir  
Et trop sçavoir,  
Trouve souvent plus qu'il ne pense.

\* \* \*

CASSANDRE.

Moi j'entends voir ce qui me fait plaisir.  
Rien de plus.

COLOMBINE.

C'est fort bien l'entendre.

CAS-

CASSANDRE.

Et si l'on cherche à me surprendre,  
Je sçaurai bien m'en éclaircir.  
J'examinerai tout...

COLOMBINE.

Moi, je vous le conseille.

CASSANDRE.

Pour être sûr de mon fait.

COLOMBINE.

A merveille.

CASSANDRE.

Vois-tu bien ces yeux-là?

COLOMBINE.

Ce font des yeux d'Argus.

CASSANDRE.

Ils ne dormiront pas. Compte bien là-dessus.  
Adieu.

COLOMBINE.

Vous partez donc?

CASSANDRE.

Tout-à-fait.

COLOMBINE.

Bon voyage.  
(Cassandre sort.)

SCENE VI.

COLOMBINE, *seule.*

**A** qui diable en a-t-il avec son radotage ?  
Il est des gens d'une drôle d'humeur !  
Les moindres refus les irritent.

On leur accorde plus cent fois qu'ils ne méritent,  
Ils ne sont pas contents. Il faut en leur faveur  
Oublier que le temps laisse après lui des traces,  
Sur un front tout ridé voir folâtrer les graces,  
Et dans un corps usé trouver de la fraîcheur.

Vous vous moquez, Monsieur; cela n'est pas possible.

La nature a sur nous une force invincible.

Elle indique à nos cœurs tout ce qui nous convient

Par un charme qui nous attire ;

Et si sur votre compte elle ne nous dit rien ,

C'est qu'elle n'a rien à nous dire.

Je lui parle , ma foi , comme s'il étoit là.

Mais c'est qu'aussi... mais c'est que le voilà...

Le voilà peint à s'y méprendre.

*(Elle regarde le Tableau.)*

Bon jour... bon jour, Monsieur Cassandre.

Vous voulez qu'on vous aime; oui, l'on vous aimera,

Et , si vous voulez , même on vous adorera.

SCE-

SCENE VII.

COLOMBINE, PIERROT.

PIERROT, *en dehors.*

**H**ola, hé, la maison.... Picard.... Lafleur,  
Lapierre...

COLOMBINE, *étonnée.*

Qui diantre fait ce carillon ?

PIERROT, *courant dans la chambre.*

Pas un Laquais ici, pas une Chambrière!..

Eh bien! personne ne répond ?

COLOMBINE.

Eh! mais... je connois cette mine.

Eh!... c'est Pierrot... c'est Pierrot que je voi.

Parle donc.

PIERROT.

Hein!

COLOMBINE.

Oui.

PIERROT.

C'est.. Eh! mais, c'est Colombine.

C'est toi?..

COLOMBINE.

C'est toi ?

PIERROT.

C'est moi.

COLOMBINE.

C'est moi.

PIERROT.

Dans ce logis que viens-tu faire ?

COLOMBINE.

C'est notre demeure ordinaire.

PIERROT.

Monfieur Caffandre est-il ou mort ou délogé ?

COLOMBINE.

Ni l'un ni l'autre. Il est encore en vie,  
Amoureux comme un enragé ;  
Et dans trois jours il fe marie.

PIERROT.

Il fe marie ! ô ciel ! qu'ai-je entendu ?  
Seroit-ce toi par hazard qu'il époufe ?  
Si je le fçavois, tiens , vois-tu !  
Dans les transports de ma fureur jaloufe...

COLOMBINE.

Mais ce n'est pas de moi qu'il est amoureux.

PIERROT.

Non ?

COLOMBINE.

C'est de ma maîtrefle Ifabelle.

PIERROT.

Ifabelle est ici ?

COLOMBINE.

Sans doute.

PIER-

PIERROT.

Qu'y fait-elle ?

COLOMBINE.

Elle est chez son Tuteur Monsieur Cassandre.

PIERROT.

Bon !

COLOMBINE.

Elle a perdu son pere & sa mere.

PIERROT.

Léandre,

Quand il sçaura cela... Je vais bien le surprendre.

COLOMBINE.

Léandre est avec toi ?

PIERROT.

Nous arrivons tous deux ;

Assez mal-à-propos, si je puis m'y connoître.

COLOMBINE.

Pourquoi ?

PIERROT.

Pourquoi ? Comment mordi ! mon maître

Va se voir enlever sa maîtresse à ses yeux !

Et... je pourrai fort bien n'être pas plus chanceux :

La mienne autant de séquestré peut-être.

COLOMBINE.

Tu m'aimes donc toujours ?

PIERROT.

Apparemment.

Et toi ?

CO-

28 LE TABLEAU PARLANT,

COLOMBINE.

Je ne sçais pas.

PIERROT.

Comment ?

COLOMBINE.

Mais, oui. Méritez-vous qu'on ait de la constance,  
Vous qui, depuis deux ans d'absence,  
N'avez pas seulement daigné de temps en temps  
Nous informer si vous étiez morts ou vivans.

PIERROT.

Ah ! mon enfant , la fortune inhumaine  
Avait guidé mes pas au bout de l'univers.  
J'ai parcouru les terres & les mers :  
En un mot , je viens de Cayenne.

COLOMBINE.

C'est donc bien loin ?

PIERROT.

Je t'en répond.

COLOMBINE.

Qu'avez-vous trouvé là , le Pérou ?

PIERROT.

Rien de bon ;

Des sauvages fort malhonnêtes,  
Gens grossiers , très-peu délicats ,  
Qui , ma foi , ne méritent pas  
Que , pour les visiter , on brave les tempêtes.

COLOMBINE.

Des tempêtes, grands Dieux! mais c'est pour en mourir.  
En as-tu vû quelqu'une ?

PIER-

PIERROT.

Oh ! vraiment, une fiere !

Qui nous a ballotés une journée entiere.  
Je n'y scaurois penser encor sans en frémir.

COLOMBINE.

Fais-m'en donc le récit , tu me feras plaisir.

PIERROT.

Volontiers. Des dangers que l'on a pû courir,  
En voyage comme à la guerre,  
On aime assez à discourir.  
Ecoute-donc... ce que-tu vas ouïr.

ARIETTE.

Notre vaisseau, dans une paix profonde,  
Sur le vaste Océan  
Voguoit légèrement ;  
Et les zéphirs en se jouant  
Caressoient tendrement la surface de l'Onde.  
Tout à-coup le ciel s'obscurcit,  
Le jour fait place à la nuit,  
Les vents entr'eux se font la guerre,  
On entend gronder le Tonnerre ;  
Chacun de nous tremble & pâlit.  
Le Pilote interdit  
Dans la boussole  
Cherche le Pole.  
Et n'y voit goutte en plein midi.  
Jouet des flots,  
Le vaisseau danse,  
Et jusqu'aux cieux monte & s'élançe.  
Les matelots  
Sans espérance  
Gardent tous un affreux silence  
Qu'interrompent les hurlemens,  
Les juremens,  
Les siflemens

Des

30 LE TABLEAU PARLANT,

Des élémens...

Et le fracas...

Et le fracas...

A chaque instant, un gouffre d'eau,  
Une cascade menaçante,  
A nos yeux effrayés présente  
Tout à la fois la mort & le tombeau...

Mais enfin, après l'orage,  
On voit venir le beau temps,  
Et parmi tout l'équipagé  
Les plaisirs vont renaissans.

La joie & le bon vin  
Du danger chassent l'image,  
La joie & le bon vin,  
Dissipent notre chagrin.

\* \* \*

COLOMBINE, *riant.*

Pierrot, mon cher ami, tu viens de loia.

PIERROT.

N'importe,

Me voilà sain & sauf; assez léger d'argent,  
Mais plein d'amour, & prêt à finir le roman,  
Pour le peu que ton cœur s'y porte.

COLOMBINE.

Hé!... hé!... la proposition...

Nous verrons. Je ne dis pas non.

PIERROT.

Et que verrons-nous de Léandre  
Mon pauvre maître, à quoi doit-il s'attendre?  
Sans espoir de retour sera-t-il supplanté?

COLOMBINE.

Non. C'est contre son gré que la tendre Isabelle  
Se prête à la nécessité.

Mais dans le fond du cœur elle est toujours fidelle.

PIER-

PIERROT.

En faveur de ces deux amans,  
Unissons nos efforts pour renouer leur chaîne.

COLOMBINE.

Va, va, pour les rendre contents,  
Il n'est rien que je n'entreprenne.  
Le bon-homme est absent.

PIERROT

Bon ! tant mieux.

COLOMBINE.

Pour trois jours.

Profitons de ce temps.

PIERROT, *prenant la main de Colombine.*  
C'est bien dit, mes amours.

COLOMBINE, *retirant sa main.*  
Tais-toi donc.

PIERROT, *batifolant.*  
Oui, mon cœur.

COLOMBINE, *le repoussant.*  
Veux-tu bien être sage!

PIERROT.

Sans doute, car enfin... Ah ! mais... Le mariage...  
Si tu m'en crois, formons bien vite ce lien.

COLOMBINE.

J'y consens, si tu m'aimes bien.

PIERROT.

Je pourrais bien sur toi former le même doute.  
Mais mon cœur se refuse à de pareils soucis,

Et

32 *LE TABLEAU PARLANT,*

Et je crois qu'à l'amour que tu m'avois promis  
Tu n'as jamais fait banqueroute.

*COLOMBINE.*

Non, Pierrot, & jamais... jamais aucune ardeur  
Ne pourra seulement égratigner mon cœur.

*D U O.*

*COLOMBINE.*

Je brûlerai d'une flamme éternelle.

*PIERROT.*

Jusqu'au tombeau je te ferai fidèle.

*COLOMBINE.*

J'en atteste les Dieux.

*PIERROT.*

J'en jure par tes yeux.

*COLOMBINE.*

Non, jamais je ne changerai.

*PIERROT.*

Oui, toujours je te chérirai.

Tu m'aimes donc ?

*COLOMBINE.*

Ah ! je t'adore.

Et toi Pierrot ?

*PIERROT.*

Et moi... je te dévore.

*(Il lui baise la main.)*

*COLOMBINE.*

Doucement, tu me mords.

*PIERROT.*

Quels momens ! quels transports !

*COLOMBINE.*

Je brûlerai d'une ardeur éternelle,  
Et jamais je ne changerai.

*PIER-*

PIERROT.

Jusqu'au tombeau je te ferai fidele,  
Et toujours je te chérirai.

COLOMBINE.

Si tu manquois à ta promesse,  
Si tu rompois de si beaux nœuds...

PIERROT.

Si tu deviens jamais traîtresse,  
Si tu trompois mes tendres vœux...

COLOMBINE.

Au désespoir abandonnée...

PIERROT.

Dans l'horreur de ma destinée...

COLOMBINE.

Mon cher Pierrot, je te poignarderois.

PIERROT.

Mon cher amour, moi je t'étranglerois.

COLOMBINE.

Quel excès de tendresse !

PIERROT.

O ma chere maîtresse !

COLOMBINE.

De cette main je te poignarderois.

PIERROT.

De mes deux mains, moi je t'étranglerois.

\*.\*

PIERROT.

Mais ce n'est pas le tout. Mon maître  
Ne revient point.

COLOMBINE.

Où peut-il être ?

C

PIER-

34 LE TABLEAU PARLANT,

PIERROT.

Il est allé se mettre en habit plus décent,  
Pour rendre ses devoirs au bon Monsieur Cassandre.  
A son oncle.

COLOMBINE.

Comment ! C'est l'oncle de Léandre,  
Notre Tuteur ?

PIERROT.

Oui.

COLOMBINE.

Le trait est plaisant.  
Tu devrois bien l'aller chercher.

PIERROT.

Ma fine,  
Il sçait bien le chemin. Pour moi je reste ici,  
Près de ma chère Colombine.

COLOMBINE.

Non ; cela fera mieux : vas-y.  
Va lui porter cette nouvelle.  
De mon côté je vais prévenir Isabelle.

PIERROT.

J'entends quelqu'un... oui, le voici.

COLOMBINE.

Eh ! bien, je te laisse avec lui.

(Elle sort.)

---

SCENE VIII.

PIERROT, LEANDRE.

PIERROT, *à part.*

ON n'a pas toujours de la peine,

On

On rencontre par fois quelque chose de bon,

LEANDRE.

As-tu fait ma commission ?

PIERROT, *à part.*

Je ne m'attendois pas à cette bonne aubaine.

LEANDRE.

Pierrot, as-tu vu le Daron ?

Scait-il que je reviens tout exprès de Cayenne  
Pour le voir, l'embrasser, & pour en hériter ?

PIERROT, *à part.*

Ah ! quel plaisir !

LEANDRE.

Maraud, veux-tu bien m'écouter !

PIERROT, *vivement.*

Ah ! vous voilà, Monsieur ! votre bonne fortune  
Vous amene en ces lieux : vous n'y trouverez point  
Ce que vous y cherchez : mais sur un autre point...

Un heureux hazard vous rejoint...

Et nous avons ici chacun notre chacune.

LEANDRE.

Que veux-tu dire, impertinent ?

PIERROT.

Vous êtes plus heureux que sage.

Vous avez un rival, mais le mal n'est pas grand.  
Je vous protège moi, vous aurez l'avantage.

LEANDRE.

Si tu m'y fais mettre, insolent !...

PIERROT.

Une beauté charmante, belle,  
Qui vous aime toujours malgré l'éloignement...

LEANDRE.

As-tu donc perdu la cervelle ?  
 Tu sçais quel est l'objet, je t'en ai fait l'aveu,  
 Pour qui malgré le tems & l'absence cruelle,  
 D'une flamme toujours nouvelle,  
 Je brûle encore à petit feu.  
 Ne te souvient-il plus quand certaine Nègresse,  
 Que le Diable avoit fait amoureuse de moi,  
 Prétendit me forcer à vivre sous sa loi,  
 Combattu par l'honneur, la pitié, la tendresse,  
 Pied à-pied disputant ma foi,  
 Je te dis... ce n'est pas... ce n'est pas Isabelle ?

PIERROT.

Mais c'est elle aujourd'hui, c'est elle.  
 M'entendez-vous ? .. C'est Isabelle  
 Qui vous aime toujours, qui vous attend ici,  
 Ici dedans.

LEANDRE.

Ah ! mon ami !  
 Que me dis-tu ? Par quel prodige ?  
 Dois-je te croire ?

PIERROT.

Et qui, vous dis-je.  
 Dans l'instant Colombine ici l'amenera.

LEANDRE.

Où donc est-elle ?

PIERROT.

La voilà.

SCE-

SCENE IX.

LEANDRE, PIERROT, ISABELLE, COLOMBINE.

ISABELLE, *courant au-devant de Léandre.*

Est-ce vous que je vois, cher amant?

LEANDRE.

Chere amante

ISABELLE.

N'est-ce point un enchantement?

PIERROT.

C'est lui-même, j'en suis garant.

ISABELLE.

Venez-vous dissiper l'ennui qui me tourmente?

LEANDRE.

J'avoueraï qu'en ces lieux, je ne vous cherchois pas.

Mais de vous y trouver mon plaisir est extrême.

J'y venois voir mon oncle.

ISABELLE.

Hélas!

Il est votre rival, il m'aime,

Et, si je l'en eusse cru,

Notre hymen feroit conclu.

LEANDRE.

Vous pouviez m'oublier!

38. LE TABLEAU PARLANT,

ISABELLE.

Malgré moi, je vous jure,  
Colombine vous le dira.  
Son sentiment étoit qu'en cette conjoncture  
Je devois en passer par-là.

LEANDRE, à Colombine.  
Pourquoi lui conseiller un insigne parjure ?

COLOMBINE.

Dame ! Monsieur, vous n'étiez pas ici :  
A Madame il faut un mari.  
C'est un point décidé : son Tuteur se présente :  
Le vieux bon-homme a la marche pesante,  
Il n'a pas, comme vous, les graces du maintien :  
Mais un Cassandre enfin vaut encor mieux que rien.

PIERROT.

C'est quelquefois la même chose.

COLOMBINE.

Auriez-vous mieux aimé qu'elle restât fille ?

LEANDRE.

Oui.

ISABELLE, à Léandre.

Je ne le pouvois pas déceument, mon ami.  
Le monde est trop méchant, pour un rien l'on nous  
glose.

LEANDRE.

Je me rends. Je vois bien que tout est pour le mieux ;  
Et vous me trahissez, sans offenser mes feux.

ISABELLE.

Non, non ; bannissez toute crainte.  
Léandre seul pouvoit devenir mon vainqueur,  
Et son image dans mon cœur  
Étoit trop vivement empreinte.

ARIET.

## A R I E T T E.

La nuit, dans les bras du sommeil,  
 Je rêvois de mon cher Léandre.  
 Je croyois le voir & l'entendre,  
 Je l'appellois à mon réveil.  
 Et je disois d'un ton si tendre!  
 Ah! Léandre, mon cher Léandre,  
 Tu tardes bien à revêir!  
 Veux-tu donc me faire mourir?

## D U O

## L E A N D R E.

Votre amant souffroit même peine,  
 Et son cœur étoit à la gêne.  
 Loin de vos charmes,  
 Dans les allarmes  
 Que j'ai passé de tristes jours!

## I S A B E L L E.

Mais l'Amour, sensible à nos larmes,  
 Vient calmer nos tendres allarmes.  
 D'un long martyre,  
 Par un fourire,

Ce Dieu charmant finit le cours.

## L E A N D R E.

Chérifions l'heureuse journée  
 Qui fait cesser notre tourment.

## I S A B E L L E.

Peut-on être plus fortunée  
 Que je le suis en ce moment?

## E N S E M B L E.

Ah! nos cœurs sont faits l'un pour l'autre:  
 Par le mien je juge du vôtre.  
 Même souffrance,  
 Même espérance,  
 Mêmes desirs,  
 Mêmes plaisirs.

40 **LE TABLEAU PARLANT,**

**COLOMBINE.**

Madame, il me vient une idée.  
Nos pauvres amoureux sont las.  
**Faisons-les rafraîchir.**

**ISABELLE.**

Fais ce que tu voudras.

**PIERROT.**

La cuisine est-elle fondée?

**COLOMBINE.**

Va, va, ne t'embarasse pas.  
**Viens m'aider seulement.**

**PIERROT.**

Ce trait de prévoyance  
**Mérite de ma part ce doux remerciement.**

*(Il l'embrasse.)*

**COLOMBINE.**

Doux, pour toi.

**PIERROT.**

D'accord ; mais je pense,  
**Quand je me fais plaisir, que je t'en fais autant.**

**ISABELLE, à Léandre.**

Mais vous m'avez cherché querelle  
**Sur la fidélité que l'on doit en amour.**

Pourrois-je sçavoir à mon tour  
Si vous avez toujours été fidele ?

**LEANDRE.**

Toujours. Toujours. Demandez à Pierrot.

**PIERROT.**

**Monseigneur Léandre ? .. c'est... un héros de tendresse.**

*(Bas à Léandre.)*

Parlerai-je de la Nègresse ?

**LE-**

LEANDRE, *bas à Pierrot.*

Coquin, si tu dis un seul mot...

(*A Isabelle.*)

Je vous dirai bien plus. Une telle victoire

N'ajoute pas beaucoup à votre gloire.

Le sexe, en ces lointains climats,

Est si gauche, si laid, si dépourvu d'appas,

Qu'un homme comme il faut, que l'honneur solli-  
cite,

Dans le fond n'a pas grand mérite

A se garantir de ses lacqs.

ISABELLE.

Point du tout. On les dit jolies

Les femmes de ce pays-là.

LEANDRE.

Ei donc, ne croyez pas cela.

Pour faire excuser leurs folies,

Des voyageurs, hableurs, menteurs,

En font des beautés accomplies,

Qui d'un regard charment les cœurs.

Vains discours, récits infideles.

J'en'ai vû beaucoup, & de près,

Et n'ai pas eu sujet d'admirer leurs traits.

Elles n'out ni vos gentilleffes,

Ni vos graces enchanteresses,

Ni ce goût délicat qui donne à la beauté

Plus de piquant & de vivacité,

Et dont je vois ici de si charmans modeles.

Comment peut-on les trouver belles ?

ISABELLE.

Il faut avoir un goût bien dépravé.

LEANDRE.

Le terrain seroit bon s'il étoit cultivé.

42 LE TABLEAU PARLANT,

COLOMBINE, à Pierrot.

Que fais-tu donc là ?

PIERROT.

Je regarde.

Tenez, Monsieur. Vous n'avez pas pris garde...

Reconnoissez-vous ce portrait ?

LEANDRE, regardant avec une loupe.

Mais je dois croire... & je crois en effet  
Que c'est mon très-cher oncle.

COLOMBINE.

Oui, lui-même en personne.

ISABELLE.

Eh bien ! qu'en dites-vous ?

LEANDRE.

La peinture est fort bonne ;  
Mais je le trouve bien vieilli.

ISABELLE.

Il n'est pas dans son jour. Venez le voir ici.

COLOMBINE, à Pierrot.

(Colombine & Pierrot posent le tableau vis-à-vis la  
seconde coulisse, du côté de la Reine.)

Posons-le près de cette table.

LEANDRE, Considérant le tableau.

Oui, voilà bien sa mine véritable.

COLOMBINE.

Ah ! çà, tandis que l'on met le couvert,

Sans façon quittez-nous la place.

Votre présence ici nous embarrasse.

Allez dans le jardin tous les deux prendre l'air.

(Isabelle & Léandre sortent.)

SCE-

SCENE X.

PIERROT, COLOMBINE.

PIERROT.

C'est bien dit : hâtons-nous. Car la faim me talonne.

Portons cette table à nous deux.

*(Ils apportent au milieu du Théâtre une Table couverte d'une nappe, & de quatre couverts.)*

Des lumieres dessus.

*(On pose deux bougies sur la Table ; & Colombine apporte un pâté.)*

Un pâté ! Bon, tant mieux.

Nous lui dirons deux mots. Ah ! charmante friponne !

COLOMBINE.

Pierrot, finis, ou bien va-t'en dans le jardin.

PIERROT.

Ah ! l'excellent pâté ! quelle odeur ! quelle croûte !

COLOMBINE.

Si je te laisse ici, tu ne pourras sans doute

T'empêcher d'y porter la main :

Viens avec moi chercher du vin.

*(Elle sort avec Pierrot.)*

---

SCENE XI.

CASSANDRE, seul.

*(Il sort tout doucement du Cabinet où il étoit caché.)*

Sortir par une porte, & rentrer par une autre,

En même tems être absent & présent,

C'est

44 LE TABLEAU PARLANT,

C'est un tour... C'est un tour...  
(*Voyant la Table mise, &c.*)

Celui-ci vaut le nôtre.

Avec tant de fracas est-ce moi qu'on attend ?

Non ; le couvert est mis pour quatre,  
Et l'on me croit bien loin. Quand je serois ici,  
Nous ne sommes que trois, il en faudroit rabattre.

Mais non ; je suis tout-à-fait dans l'oubli :  
Pour d'autres que pour moi la fête est préparée...  
(*Il compte sur ses doigts.*)

Colombine, Isabelle... Ah ! c'est partie quarrée :  
Elles n'auront pas lieu de se reprocher rien.

Chacune, chacune a le sien.

A R I E T T E.

C'est donc ainsi que l'on m'abuse,  
Cœurs faux, cœurs doubles, cœurs ingrats !..

Mais, non ; je vous demande excuse ;  
Non, non ; vous ne me trompiez pas.

Quand j'ai feint de quitter ces lieux,  
Vous avez fait bien des grimaces,  
Des pleurs ont coulé de vos yeux... .

J'en vois ici de belles traces,  
Les apprêts d'un festin joyeux !..

C'est donc ainsi que l'on m'abuse,  
Cœurs faux, cœurs doubles, cœurs ingrats ! .

Mais, non ; je vous demande excuse :  
Non, non ; vous ne me trompiez pas.

Je m'en doutois, j'étois certain... .

La trahison étoit trop claire... .

Mais qui... mais qu'est-ce... mais enfin... .

Quel est celui qu'on me préfère ?..

Je le verrai... fin contre fin... .

Je percerai tout ce mystère.

Mais le diable est-il plus malin ?..

C'est donc ainsi que l'on m'abuse, &c.

Mais

Mais pourquoi mon portrait est-il changé de place ?

Qui l'a mis là ? pour quel sujet ? ..

Ils voudroient me narguer & m'insulter en face...  
Et ma figure au moins remplira leur objet.

Pour les contrecarrer, usons de stratagême ;

Et tournons , s'il se peut, la ruse contre eux-même.

Mais comment m'y prendre ? Voyons.

Me montrer tout-à-coup... Ils auront des raisons

Pour démentir les apparences.

J'aurai tort... Ils reviennent... Non...

Non... Pour avoir plus d'affurances,

Cachons-nous quelque part... Sous cette table...

Non.

*(Il se met derriere le Tableau.)*

Ici je serai mieux... Ah! le tour seroit bon...

Oui, c'est une excellente idée...

J'adopte vos projets... Bien plus,

Je renchérirai par-dessus.

C'est une affaire décidée.

Vous aimez à me voir, & bien vous me verrez ;

Non tel que vous croyez, mais d'une autre maniere :

Ce sera moi, oui moi, sans voile, sans mystere...

Et de tout ce que vous ferez

Je serai témoin oculaire.

Point de quartier... Que vais-je faire?..

Découper ce tableau!... Pourquoi le ménager?..

Il est à moi ; je puis bien sans danger...

*(Il découpe & enleve la tête du Portrait.)*

Oui, puisqu'enfin la perfidie

S'apprête à me porter le coup le plus fatal,

Aux dépens de la copie

Je sauverai l'original.

L'obscurité me favorise

Et la prévention qui les aveuglera

Peut

46 LE TABLEAU PARLANT,

Peut bien encor aider à la méprise.  
En tout cas, j'agirai comme l'on agira.  
(Il se place derrière le Tableau & passe sa tête par  
l'ouverture qu'il a faite.)

---

SCENE XII. & DERNIERE.  
LEANDRE, PIERROT, ISABEL-  
LE, COLOMBINE.

(Cassandre dans le Tableau.)

LEANDRE, à Isabelle.

Comment! trois jours plus tard, je perdois ma  
Maîtresse!

CASSANDRE, à part.

Je connois ces visages-là.

ISABELLE.

Assurément.

COLOMBINE.

Bon, bon! oublions tout cela;  
D'un fâcheux souvenir bannissons la tristesse,  
Et ne songeons plus qu'au plaisir.

A table, à table; allons, point de cérémonie.

ISABELLE.

M'y voilà.

PIERROT.

M'y voilà.

LEANDRE, assis à table.

Comptez, ma chere amie...

PIERROT.

Goûtons d'abord le vin...

LEAN-

LEANDRE.

Eussé-je dû périr,  
Mon fortuné rival eût payé de sa vie,  
Le bonheur de jouir de vos divins appas.

PIERROT.

Ah ! Dame ! c'est un Fier-à-bras.  
A sa fureur quand il se livre...

ISABELLE.

Quoi ! votre oncle !

CASSANDRE, *à part.*

On me tient.

LEANDRE.

Ah ! lui ! c'est différent.  
Comme il n'a pas long tems à vivre,  
J'eusse attendu sa mort assez patiemment.

CASSANDRE, *à part.*

Le méchant garnement !

ISABELLE, *à Léandre.*

Buvez douc.

LEANDRE, *tenant son verre.*

Ma chere Isabelle,

Permettez-vous.

*(Il choque avec elle.)*

CASSANDRE, *à part.*

Ah ! Ciel ! mon vin !

ISABELLE, *à Léandre.*

De tout mon cœur.

PIERROT.

Nous avons eu plus de bonheur,  
Ma Colombine & moi. Toujours tendre & fidelle...

CO-

48 LE TABLEAU PARLANT,

COLOMBINE.

Plus que je ne devois.

ISABELLE, à Léandre.

De quoi vous plaignez-vous ?

Pendant deux ans votre silence

M'avoit ôté toute espérance.

Par raison, par devoir, je prenois un époux.

Mais je ne l'aimois point. En devenant sa femme,

Quand ma bouche feignoit de répondre à sa flamme,

D'approuver ses tendres desirs,

C'est à vous qu'en secret j'adressois mes soupirs.

CASSANDRE, à part.

Où m'allois-je fourrer ?

COLOMBINE.

Le plaisant de l'affaire,

C'est que ce vieux petard...

CASSANDRE, à part.

J'étouffe de colere.

COLOMBINE.

Est difficile à contenter.

Avec sa face de carême,

Il prétend, & de plus il ose se flatter,

Comme un beau Céladon, d'être aimé pour lui-même.

CASSANDRE, à part.

La coquine !

COLOMBINE, à Pierrot, en lui donnant un soufflet.

Faquin !

PIERROT, surpris.

Est-ce pour plaisanter ?

CO-

COMEDIE-PARADE.

49

COLOMBINE.

C'est pour t'apprendre à m'appeller coquine.

ISABELLE.

Vous êtes vive, Colombine.

COLOMBINE.

Non; mais il faut sçavoir se faire respecter.

PIERROT, *tenant sa joue.*

Je ne lui disois rien.

COLOMBINE.

Ah! point de ton maussade,  
Mange, & tais-toi.

PIERROT.

Je n'ai plus d'appétit.

COLOMBINE.

Pardi, te voilà bien malade.  
Embrasse-moi, tout sera dit.

LEANDRE, *à Isabelle.*

Si nous faisons chorus?

ISABELLE.

Avec plaisir.

CASSANDRE, *à part.*

J'enrage.

LEANDRE.

En attendant le mariage...

ISABELLE.

Mais Cassandre à qui j'ai promis...

D

CO.

50 LE TABLEAU PARLANT,

COLOMBINE.

Quand vous auriez juré vos grands Dieux, c'est  
bien pis,

Il n'en feroit pas davantage.

Sermens d'amour, sermens d'usage,

Qui ne se font jamais que sous condition,  
Et dont on se dédit suivant l'occasion,

Quand on trouve son avantage.

PIERROT.

Fort bien imaginé.

CASSANDRE, à part.

J'étois le pis-aller !

COLOMBINE.

Oui, oui, Madame, il faut parler.  
Léandre est de retour, cela change la thèse.  
N'allez pas faire ici la sotte & la niaise,  
Je vous conseille moi...

ISABELLE.

Mais mon destin dépend  
De mon tuteur. Sans son consentement  
Que faire !

LEANDRE.

Nous l'aurons.

ISABELLE.

Je crains...

LEANDRE.

Soyez-en sûre.

Il est bon-homme au fond... &... voyez sa figure...  
Elle n'annonce rien de dur, ni de méchant.

ISA-

ISABELLE.

Ce n'est que son portrait. . . Mais s'il étoit présent. . .

LEANDRE.

Pour vous encourager, essayez-vous d'avance.  
Allez lui déclarer notre tendre penchant.

ISABELLE.

Parler à ce Portrait ! Ah ! quelle extravagance !  
Il faudra donc que je lui dise ainsi. . .  
(*Elle se leve de la table.*)

PIERROT.

Donnez-vous pour l'instant certain air d'innocence.

ISABELLE.

Les yeux baissés ?

LEANDRE.

Fort bien.

ISABELLE.

Je ne sçaurois.

COLOMBINE ET PIERROT.

Si, si.

ISABELLE, *s'adressant au Tableau.*

Monsieur, voilà l'Amant que mon cœur a choisi,

Je ne sçaurois aimer que lui.

Consentez-vous à me le donner ?

CASSANDRE, *forçant sa voix.*

Oui.

## QUINQUE.

<b>ISABELLE.</b> O ciel ! ô ciel ! Quel tour cruel ! Est-il croyable ? Mais c'est le dia- ble. Maudit vieillard, qu'on croit parti, Qui dans l'instant se trouve ici ! Il a tout vu, Tout entendu. Qui l'auroit cru ? Tout est perdu. Il va crier, Pester, jurer ; Il va vouloir nous séparer, Nous séparer, nous désunir. Ah ! pourriez- vous y consentir ? Jamais , jamais, Je ne pourrais. Plutôt mourir, Plutôt mourir.	<b>LEANDRE.</b> O ciel ! ô ciel ! Quel tour cruel ! Est-il croyable ? Mais c'est le dia- ble. J'en suis, j'en suis tout interdit. Tout stupéfait ; Tout déconfit. Il a tout vu, &c (Comme Isabelle.)	<b>CASSANDRE.</b> Ah ! j'ai tout vu, Tout entendu. Un tour sembla- ble Est-il croyable ? Qui l'auroit cru ? (bis.) J'en doute encor, moi qui l'ai vu. Vous voilà pris au dépourvû. Quoi ! votre cœur est abattu ! Il ne faut pas dé- sespérer. Vous sçauvez bien vous en tirer. Vous ne cherchez qu'à me trahir. Et moi j'ai sçu vous prévenir. Ah ! ah ! ah ! ah ! Ah ! quel plaisir ! &c.	<b>COLOMBINE.</b> O ciel ! O ciel ! Quel tour cruel ! Est-il croyable ? Mais c'est le dia- ble. Maudit vieillard, qu'on croit parti, Qui dans l'instant se trouve ici ! Il a tout vu ; Tout entendu. De son courroux Je crains les coups. Il va crier, pester, jurer , Où me cacher, Où me fourrer ? A ses regards Comment m'of- frir ? Comment le fuir ? Que devenir ? Jamais , jamais. Je n'oserais, Je ne pourrais Le démentir.
--	---	---	--

**PIERROT.**  
O ciel ! ô ciel !  
Quel tour cruel !  
Est-il croyable ?  
Mais c'est le diable ,  
J'en suis, j'en suis tout interdit.  
Tout stupéfait,  
Tout déconfit ;  
Il a tout vû,  
Tout entendu, &c.  
(Comme Colombine.)

CAS-

CASSANDRE, à Isabelle.

Eh bien ! vous ne dites plus mot !  
 Quel est donc à présent le soin qui vous occupe ?

LEANDRE.

Monsieur...

CASSANDRE.

Taisez-vous, maître sot.

(A Isabelle.)

Vous avez cru que j'étois votre dupe.

ISABELLE, d'un air soumis.

Monsieur... c'est malgré moi... je ne prévoyois pas...  
 Et j'espérois si peu... pour sortir d'embaras...  
 Ma résolution... Parle, toi, Colombine.

CASSANDRE.

Et que dira cette coquine ?...

COLOMBINE.

Puisque vous sçavez tout, il faut vous l'avouer.  
 Ce que l'on en faisoit, c'étoit pour vous jouer.  
 On se moquoit de vous, Monsieur, je le contesse.  
 On ne le fera plus, vous avez trop d'adresse.

CASSANDRE.

La plus noire des trahisons !..

PIERROT.

Monsieur, un peu de patience.  
 Nous ne l'avons pas fait sans de grandes raisons.  
 L'Amour... ce petit Dieu... qui fait par sa puissance...  
 Extravaguer l'adolescence...  
 Et... conduit la vieillesse aux petites maisons...

CAS-

54 LE TABLEAU PARLANT,

CASSANDRE.

Eh bien ?

PIERROT.

Eh bien ! Monsieur... lorsque la flamme brille...  
ça fait qu'on ne voit goutte... & la chaleur du feu...

Enfin c'est pour votre neveu ;  
ça ne sort pas de la famille.

CASSANDRE.

C'est à merveille... mais de mon juste courroux  
Vous devez éprouver les coups.

Je veux, quoi que vous puissiez dire,  
Etre enfin le dernier à rire...

Je vous unis tous deux, pour me venger de vous.

COLOMBINE, à Cassandre.

Nous ne sommes pas moins coupables.  
Nous avons machiné ces complots détestables ;

(montrant Pierrot.)

Voulez-vous nous punir aussi ?

CASSANDRE.

Mariez-vous. Allez au Diable.

COLOMBINE, faisant la révérence.

Grand-merci.

V A U D E V I L L E .

TOUS, *hors Cassandre.*  
 Le Dieu de la tendresse  
 Sourit à la jeunesse.  
 Il fuit avec courroux  
 Les vieux & les jaloux.  
 De l'Amour,  
 En ce jour,  
 Goûtons l'aimable ivres-  
 se.  
 Ses ardeurs  
 Dans nos cœurs  
 Ne portent que des coups  
 Doux.

CASSANDRE.  
 Du Dieu de la tendresse,  
 Heureux qui peut sans  
 cesse  
 Affronter le courroux,  
 Braver, braver les coups !  
 De l'Amour,  
 En ce jour,  
 Je fais la voix traîtresse.  
 Ses douceurs,  
 Ses ardeurs,  
 Bien-tôt nous rendent tous  
 Foux.

CASSANDRE.  
 L'amour est un enfant  
 Fier & doux par caprice.  
 Ce qu'il donne, à l'instant  
 Il le reprend.  
 Après quelque service,  
 Il vous met hors de lice.  
 Il ne fait nul état  
 D'un vieux soldat.  
*(Tous reprennent le Rondeau.)*

LEANDRE & ISABELLE, *en Duo.*

L'Amour, de nos souhaits  
 A comblé la mesure.  
 Célébrons à jamais  
 Ses doux bienfaits.  
 Ce moment nous assure  
 Une volupté pure.  
 Pour qui sçait en jouir  
 Ah ! quel plaisir !  
*(On reprend le Rondeau.)*

56 LE TABLEAU PARLANT, &c.

COLOMBINE.

Le bonheur de Pierrot...

PIERROT.

Est dans sa Colombine.

COLOMBINE.

Colombine en Pierrot...

PIERROT.

Trouve un bon lot.

COLOMBINE.

Cette œillade assassine...

PIERROT.

Cette peste de mine...

COLOMBINE.

Promet, promet beaucoup.

PIERROT.

Et tiendra tout.

*(On reprend le Rondeau en Chœur.)*

FIN.



LE BAL,

COMEDIE,

EN UN ACTE,

MÊLÉE D'ARIETTES.

Par Mr. DESCHAMPS.

La Musique de Mr. SARTI,

Grand-Maître de la Chapelle Royale, & Directeur de la  
Musique de Leurs Majestés.

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 1770.*



---

A COPENHAGUE,

Chez CL. PHILIBERT,

Imprimeur-Libraire.

---

*Avec Permission du Roi.*

---

PERSONNAGES.

NOMS DES ACTEURS.

SAINFAR ,	Mr. De la Tour.
JULIE, femme de Sainfar,	Mad. d'Escablons.
TIMANTE, vieillard,	Mr. Casimir.
LUCILE, amie de Julie & Pu- pile de Timante,	Mad. Dinezi.
ARAMINTE, vieille amoureuse du Chevalier,	Mad. Dartimon.
LE CHEVALIER, ami de Sainfar, amant & aimé de Lucile,	Mr. Hébert.
ARISTE, ami de Sainfar & du Chevalier,	Mr.
CRISPIN, valet de Sainfar,	Mr. Dinezi.
FINETTE, suivante de Julie & femme de Crispin,	Mad. Mercier.
PASQUIN, autre domestique de Sainfar,	Mr. Descablons.
TROUPE de Masques.	

---

La Scène est à Paris chez Sainfar.



---

A SON EXCELLENCE,  
MONSIEUR LE COMTE  
D E H O L K,  
Chevalier, Conseiller Privé de Confé-  
rence, Grand-Maitre de la Garde-  
robe, & Intendant des menus plai-  
sirs de SA MAJESTE' LE ROI DE  
DANNEMARC, ET DE NORVE'GE,  
&c. &c. &c.

MONSIEUR!

**M**E permettre de Vous dédier cette piece,  
c'est la prendre sous vôtre protection, c'est  
me rassurer sur son sort, & me donner de nou-  
velles marques de vôtre bienveillance. J'en suis  
vivement pénétré, & je supplie vôtre Excellence  
de ne pas désapprouver le témoignage public de  
ma sensibilité. Vôtre modestie me défend l'é-  
loge des qualités qui Vous distinguent ; mais elle  
ne peut condamner les sentimens qui m'enga-  
gent à lui offrir le tribut de ma reconnoissan-  
ce. Elle est gravée dans mon cœur avec des  
traits ineffaçables.

L'ouvrage que je prends la liberté de présenter à votre Excellence, est d'un genre si futile en lui-même, que pour le traiter avec succès il faudroit réunir tous les talens qui me manquent. J'essaye, sans me flatter de réussir. Aussi n'ai-je dessein d'opposer à la critique judicieuse, que le desir de contribuer à l'amusement du Prince auquel j'ai la gloire d'appartenir, & l'envie de vous plaire. Ce sont les seuls motifs qui m'aient guidé. Puissent-ils me concilier l'indulgence que l'on ne doit pas à la témérité! Puissent-ils, sur-tout, justifier les bontés & la protection dont votre Excellence a daigné m'honorer jusqu'à présent! J'ose en solliciter la continuation, & vous assurer de tous les efforts que je ferai pour la mériter, par mon zèle & le profond respect avec lequel je ferai toute ma vie.

DE VOTRE EXCELLENCE,

*Le très-humble & très-obeissant Serviteur,*

DESCHAMPS.



LE BAL,  
COMEDIE.

---

SCENE PREMIERE.

*Le Théâtre représente un Sallon & deux Cabinets  
dans le fond.*

---

CHOEUR DE MASQUES.

CHANTONS, faisons les foux ;  
Le Plaisir nous inspire.  
En dépit des jaloux  
Célébrons son empire.

ARISTE & FINETTE.

Dans l'ombre de la nuit,  
Sous l'aîle du mystere,  
Le Plaisir nous conduit,  
Et l'Amour nous éclaire.

CHOEUR.

CHANTONS, faisons les foux ;  
Le Plaisir nous inspire.  
En dépit des jaloux  
Célébrons son empire.

*Tous les Masques se dispersent & sont supposés passer  
dans la salle du Bal. Julie & Finette restent seules & se  
démasquent.*

## S C E N E II.

JULIE, *en Domino*, FINETTE.

FINETTE.

E<sup>H</sup> ! bien, Madame, en douterez-vous encore ?  
 Vous voyez ce qui se passe ici ; Monsieur votre  
 Epoux qui vous croit absente, donne une fête à sa  
 nouvelle maîtresse... mort de ma vie... si j'étois à  
 votre place, je ferois un beau vacarme... vous riez !

JULIE.

Oui, ta vivacité me divertit autant que l'amour  
 de mon mari.

FINETTE.

Après un an de mariage, essuyer un tel affront,  
 & le souffrir de sang froid!.. mais j'espere que vous  
 n'êtes venue ici que pour dévisager votre rivale.

JULIE, *en souriant*.

Dévisager ma rivale!... Elle m'est trop chere  
 pour en venir à une pareille extrémité.

FINETTE.

Vous la connoissez donc, Madame!

JULIE, *tirant un portrait de sa poche*.

C'est ma meilleure amie... tiens, regardes, vois  
 quel est l'objet contre lequel tu veux exciter ma  
 colere.

FINETTE.

Aurois-je la berlue!.. Ce portrait... C'est le  
 vôtre, Madame.

JULIE,

JULIE.

Eh ! vraiment, oui.

FINETTE.

Quoi, Madame, c'est de vous que Sainfar est amoureux ! Je ne m'attendois pas à celui-là, par exemple.

JULIE.

Ce miracle arriva dans un Bal où nous nous trouvâmes l'autre jour. Mon mari, que je m'étois fait un plaisir d'y surprendre, me suivoit avec empressement : Je m'en aperçus, & je feignis de l'éviter : Nous nous rencontrâmes enfin. Il me pressa de lui confier qui j'étois ; mon refus irrita sa curiosité, & le volage me quitta le plus amoureux de tous les hommes.

FINETTE.

Et vous pouvez vous amuser d'une intrigue...

JULIE.

Qui ne peut avoir de suites fâcheuses pour moi. Je connois Sainfar, ma douceur le ramenera plus facilement que tout l'éclat que je pourrois faire.

FINETTE.

Oh ! ma foi, Madame, il n'y a douceur qui tienne. Quand on est offensée il faut se venger. Mais par quel heureux hazard avez-vous sù l'histoire de ce Bal ?

JULIE.

Par Sainfar lui-même. Pour me débarrasser de ses importunités, je lui promis de me faire connoître plu-

plutôt qu'il ne l'espéroit. Il insista pour un jour de cette semaine, je fixai celui-ci, & c'est pour m'engager à me découvrir, que sous le nom d'Ariste, il donne aujourd'hui ce bal qui t'indispose si fort contre lui.

F I N E T T E.

Il s'imagine donc que vous ignorerez toujours qu'en son absence...

J U L I E.

Au contraire. Sainfar me voyant déterminée à passer quelques jours à la campagne, m'a confié le projet de cette fête, en me conjurant, toujours au nom d'Ariste, de vouloir bien différer mon départ.

F I N E T T E.

Et vous ne l'avez pas pris au mot?

J U L I E.

Je n'avois garde.

F I N E T T E.

Cependant, ce voyage n'étoit qu'une feinte?

J U L I E.

D'accord; mais cette feinte m'étoit nécessaire.

F I N E T T E.

Je ne crois pas que Monsieur votre époux ait insisté long-tems pour vous retenir.

J U L I E.

Aussi long-tems qu'il le falloit, pour donner un plus grand prix à sa complaisance.

F I N E T T E.

Le fourbe!

JULIE.

JULIE.

Il a seulement exigé que mon absence fût  
secrete.

FINETTE.

Que j'aurois eu de plaisir à rompre toutes ses  
mesures !

JULIE.

J'ai consenti à tout. Je suis partie ce matin,  
comme tu fais, & nous voilà de retour sans qu'on  
ait rien soupçonné de mon artifice.

FINETTE.

Je suis maintenant au fait; mais pourquoi ces  
ajustemens de Bohémiennes, & comment Lucile se  
trouve-t'-elle mêlée dans tout ceci ?

JULIE.

Je t'instruirai de tout. Tu vas être témoin d'u-  
ne scene excellente, concertée entre nous, pour for-  
cer Timanté de consentir au mariage de sa Pupile  
avec le Chevalier.

FINETTE.

Lucile est fille, elle meurt d'envie d'être ma-  
riée, c'est une chose bien naturelle. Pour y réus-  
sir, il faut tromper un vieux tuteur, cela est encor  
dans l'ordre; mais vous, Madame, vous jouez gros  
jeu; Messieurs les maris n'aiment pas à être dupes.

JULIE.

Laisse-moi faire: Je m'en tirerai bien. Ce qu'il  
y a de plus plaisant, c'est qu'Ariste, que mon mari  
a mis dans sa confidence, est dans nos intérêts contre  
lui & nous avertit de tout ce qui se passe.

## F I N E T T E.

C'est bien fait, & si Monsieur Crispin, mon très cher & très brutal époux, s'avisait de me jouer de pareils tours, je lui ferois bien voir...

## J U L I E.

Lucile ne vient point... rentre dans le Bal, dis lui que je l'attends ici : observe Sainfar , empêche - le de nous surprendre... va, nous ne tarderons pas à te rejoindre.

*(Finette sort.)*

## S C E N E III.

J U L I E *seule.*

## A I R.

Que ton empire a de charmes,  
 Hymen, que tes nœuds sont doux,  
 Quand on regne sans allarmes  
 Sur le cœur d'un tendre époux !  
 Si l'objet qui nous engage  
 Nous méprise, & porte ailleurs  
 Et ses vœux & son hommage,  
 L'hymen n'a que des rigueurs :  
 Mais si d'un feu sans partage  
 L'amour enflamme nos cœurs,  
 Ce n'est plus un esclavage :  
 C'est une chaîne de fleurs.

Que ton empire, &c.

SCE-

## SCENE IV.

JULIE, LUCILE *en Domino,*  
*se démasque en entrant.*

JULIE.

E<sub>H</sub>! bien?

LUCILE.

Vous me voyez terriblement inquiète. Je viens de parcourir le Bal, les masques arrivent en foule, & nos gens ne paroissent point encore. Si le Chevalier avoit été trahi...

JULIE.

N'est-il pas sûr de ceux dont il se sert?

LUCILE.

Il croit l'être. Franchement je ne suis pas tranquile.

JULIE.

En ce cas je plains le pauvre Chevalier. Votre mauvaise humeur lui vendra cher la complaisance que vous avez eue de vous rendre ici.

LUCILE.

Ai-je tort? Il ne risque rien, lui; mais, moi, qu'aurois-je à répondre à mon tuteur s'il découvroit nôtre stratagème? Il me croit avec vous à la campagne, & je suis au Bal.

JULIE.

N'est-ce pas avec moi? Dans ma maison? Ne craignez rien à cet égard. Ah! ma chere Lucile,  
sou-

souhaitez seulement que le Chevalier soit digne de tout ce que vous faites pour lui.

LUCILE.

S'il me trompoit, il y perdrait plus que moi.

JULIE.

Vous n'en seriez pas moins trahie ; mais nous ne sommes pas ici en sûreté ; allons nous reposer dans mon appartement , j'ai la clef du petit escalier, Finette viendra nous avertir...

LUCILE.

Non , Madame, rentrons dans le Bal , je vous en conjure. Je crains que le Chevalier...

JULIE.

Vôtre crainte n'est pas fondée ; mais, rentrons, puisque vous le voulez.

*(Elles se remasquent & sortent.)*

S C E N E V.

SAINFAR, *en Domino & sans masque*, CRISPIN *en habit ordinaire*.

CRISPIN.

Tout vous réussit, Monsieur ; Madame est absente. Elle a prévenu vos desirs & vous voilà le maître pour deux jours.

SAINFAR.

L'inconnue n'arrive point encore : Crispin, je meurs de crainte & d'impatience ?

CRIS-

CRISPIN.

De grace, Monsieur, apprenez-moi par quel caprice , ou par quelle fatalité , la tendre Julie a cessé de vous paroître aimable ?

SAINFAR.

Belle question. N'est-elle pas ma femme ?

CRISPIN.

Cette raison est conséquente ; mais, Monsieur, ne pourriez-vous pas lui passer ce petit défaut là, en faveur de tant de bonnes qualités dont elle est si abondamment pourvue ?

SAINFAR.

J'estime Julie & je le dois. Pour de l'Amour, je ne crois pas qu'elle soit en droit d'en exiger après un an de mariage.

A I R.

L'Hymen, le Plaisir & l'Amour,  
Rarement se fixent ensemble.  
Le même instant qui les rassemble,  
Les voit s'envoler sans retour.  
L'hymen est un Dieu redoutable  
Qui ne sourit presque jamais :  
L'Amour est un enfant aimable,  
Que l'on amuse à peu de frais.  
Si je ne puis briser la chaîne,  
Dont l'hymen a ferré les nœuds,  
Pour en bannir toute la gêne,  
Je ne veux plus borner mes vœux.

L'hymen, &c.

CRISPIN.

Mais enfin, vous n'avez encore vû que les yeux de votre inconnue.

SAIN-

S A I N F A R.

Ce sont les plus beaux yeux du monde. Et sa taille!... Sa taille est cent fois plus élégante que celle de Julie. Leur son de voix est le même, à peu de chose près... Celui de l'inconnue plus touchant encore.

C R I S P I N.

N'en dites pas davantage, Monsieur, elle est parfaite, si je veux vous en croire. Cependant, comme le reste de sa personne ne répond peut-être ni à la taille, ni aux yeux, je vous conseille de ne lui parler que sous le masque.

S A I N F A R.

Tu lui fais tort, Crispin; ce que j'imagine est au-dessus de ce que j'ai pu voir.

C R I S P I N.

Monsieur, l'imagination est un peintre qui flatte ordinairement ses portraits.

S A I N F A R.

Tu extravagues, mon pauvre garçon.

C R I S P I N.

Je vous prêche une morale...

S A I N F A R.

Qui n'a pas le sens commun...

*(Julie traverse le Théâtre avec Lucile & le Chevalier.)*

SCE-

## S C E N E V I.

SAINFAR, CRISPIN *sans masques.*  
LUCILE, JULIE, LE CHEVA-  
LIER *masqués.*

JULIE.

**I**L est tems d'aller changer d'habits.

SAINFAR

Je crois entendre... Oui, c'est elle ; c'est l'inconnue, regarde... examine... que d'attraits!.. (*Il court au devant de Julie qui veut l'éviter.*) Ne croyez pas m'échapper , non, c'est trop long-tems prolonger mon incertitude.

JULIE.

Sainfar...

SAINFAR, *la retenant.*

De grace...

JULIE.

Ne m'arrêtez pas, vous dis-je... On peut tout obtenir par la soumission , le respect & la complaisance : Je n'accorderai rien à la témérité. (*Elle sort.*)

SAINFAR.

Vos détours sont inutiles... Je ne vous quitte plus.  
(*Il suit Julie.*)

## S C E N E V I I.

LUCILE, LE CHEVALIER,  
*démasqués.*

LUCILE.

**V**ous voyez, Monsieur ; voilà les hommes ! Sainfar , époux de la femme la plus estimable , a  
vain-

vaincu pour l'obtenir des obstacles presque insurmontables ; à peine la possède-t-il, qu'il la néglige, la trahit... Hélas ! c'est peut-être là le sort qui m'attend.

LE CHEVALIER.

Qu'osez-vous soupçonner ? moi ! vous trahir ! Lucile, vous ne le pensez pas.

LUCILE.

Non ; mais je le crains.

LE CHEVALIER.

Voulez-vous que par le serment le plus solennel....

LUCILE.

Si je vous soupçonnois , un serment ne me rassureroit pas. Chevalier, si vous me faisiez repentir un jour de la démarche que je fais aujourd'hui !

LE CHEVALIER.

Vous êtes la maîtresse de la justifier ; cette démarche. Dérobez-vous à votre tyran : venez recevoir ma foi , m'affurer la vôtre , & sortant d'ici dès ce moment...

LUCILE.

N'achevez pas , Monsieur. Comment donc ? C'est un enlèvement que vous me proposez ?

LE CHEVALIER.

Songez que jamais nous ne retrouverons une occasion aussi favorable.

LUCILE.

Nous n'aurons du moins rien à nous reprocher.

LE CHEVALIER.

Je vous entens , Mademoiselle , vous voulez vous conserver pour Timante.

LUCI-

L U C I L E.

Ce reproche vous sied bien , à vous , qui ne quittez pas votre charmante Araminte.

L E C H E V A L I E R.

Vous n'ignorez pas les raisons qui m'ont forcé de la ménager, ces raisons ne subsistent plus aujourd'hui , je ne crains plus qu'Araminte abusant de son ascendant sur l'esprit de mon père...

L U C I L E.

A quoi bon ces explications ? Je ne suis point jalouse , & j'ai trop bonne opinion de votre délicatesse pour craindre une pareille rivale... Je ne vous demande qu'un peu plus de confiance.

L E C H E V A L I E R.

Il faut donc tout attendre du tems , & de ma constance.

L U C I L E.

Personne ne vient. Chevalier , êtes-vous sûr que vos lettres ayent été fidèlement remises ?

L E C H E V A L I E R.

Affûrement ; l'heure , le déguisement, je n'ai rien oublié.

L U C I L E.

Et personne ne vient ! Je vous l'avouerais , je commence à mal augurer de tout ceci.

L E C H E V A L I E R.

Et moi, j'espere.

L U C I L E.

Chut, j'entends quelqu'un.

*(Ils remettent leurs masques.)*

B

SCE.

## S C E N E V I I I.

ARISTE, LUCILE, LE CHE-  
VALIER, *masqués.*

ARISTE.

NE craignez rien : C'est Ariste.

LUCILE, *se démasquant.*

Vous m'avez effrayée.

ARISTE.

Araminte me fuit.

LUCILE.

Ah ! je respire.

LE CHEVALIER.

Entrons dans ce Cabinet, Mademoiselle, nous  
y trouverons Julie.

ARISTE.

Elle vous y attend. - Retirez-vous.

## S C E N E I X.

ARAMINTE & ARISTE,  
*masqués.*

ARAMINTE, *en habit galant.*

EST-ce vous, masque officieux ? Pardon, si je ne  
vous ai pas suivi... J'étois obsédée par une fou-  
le

le de jeunes gens... Mais, quoi donc?... Je suis la première au rendez-vous!... Je ne vois pas le berger en question.

A R I S T E.

Ne vous impatientez pas, ma belle Dame, on ne vous laissera pas long-tems seule.

A R A M I N T E.

Excusez ma timidité ; mais si quelqu'un...

A R I S T E.

Le maître de ce logis est mon intime ami, cet appartement est sûr ; n'ayez aucune inquiétude.

S C E N E X.

A R A M I N T E seule, ôtant son masque.

J'étouffe ; prenons un peu l'air. Cette aventure est inconcevable. Un jeune homme me voit, devient éperduement amoureux, me fait demander une entrevue & m'offre sa fortune & sa main, s'il a le bonheur de me plaire... Cette proposition là me dégoûte furieusement du Chevalier... Mon nouvel amant sous l'habit d'un jeune Berger... Moi, sous celui d'une innocente bergère. Quelle délicatesse dans l'idée de ce déguisement ! Il sera mon Tircis... Je ferai sa charmante Climene... Couchés, sur un verd gazon, à l'abri d'un ombrage frais... Le chant des Rossignols, le murmure des eaux... Ah ! que nous allons passer d'heureux momens.

(Elle chante ridiculement en se regardant dans un miroir.)

Tircis, Climene vous appelle,  
Volez, rendez-vous auprès d'elle,

B' 2

SAIN-

SAINFAR, *traverse le Théâtre en parlant au Chevalier.*

Je suis trop heureux de pouvoir vous obliger, mon ami, vous êtes absolument le maître ici ; mon valet aura soin d'en écarter les importuns.

ARAMINTE, *tournant la tête.*

Ce n'est pas encore lui. Il semble que tout soit d'accord pour me désespérer.

*(Pendant le prélude de l'air suivant, Araminte s'examine & rajuste sa coëffure.)*

A I R.

Aujourd'hui l'amour m'apprête  
La plus brillante conquête :  
Employons tous mes secrets  
Pour augmenter mes attraits.  
Il faut jouer l'innocente,  
Affecter l'air enfantin,  
Et d'une voix nonchalante  
Dire, en retirant la main,  
Finissez, petit badin.  
Mais il devient téméraire...  
Il méprise ma colère...  
Il se jette à mes genoux...  
Belle Climene, j'expire...  
Ah ! soulagez mon martire...  
Cher Tircis, relevez-vous...  
Oui, l'on s'intéresse à vous.

Aujourd'hui, &c.

Je crois le voir à mes pieds. Mais il est dix heures & il ne vient point... Ah ! le voici... Comme le cœur me bat.. Eh ! bon Dieu, j'allois oublier les mouches.

*(Pendant qu'Ariste & Timante s'approchent, Araminte se retire dans un des coins du Théâtre*

âtre ; se couvre le visage de mouches, & remet son masque.)

## S C E N E X I.

A R I S T E, T I M A N T E &  
A R A M I N T E *masqués.*

A R I S T E, à *Timante.*

Voici la jeune personne dont on vous a parlé, souvenez-vous qu'elle est belle, riche, & qu'elle a pour vous la plus tendre estime.

T I M A N T E.

Ne pourrai-je au moins savoir quel est celui qui s'intéresse si vivement à mon bonheur.

(*Araminte revient à la Scene.*)

A R I S T E.

Point de curiosité indiscrette. (*à Araminte.*)  
Ma belle Dame, vous voyez devant vous l'heureux mortel que vos yeux ont rendu sensible. Soyez généreuse, & songez qu'un Cavalier de vingt-deux ans, bienfait, & possesseur d'une fortune immense, mérite que l'on passe sur bien des petites formalités.

A R A M I N T E.

Laissez-moi faire, & daignez m'apprendre à qui je suis redevable...

A R I S T E.

Vous le faurez dans peu. Vous voilà seuls, personne n'interrompra votre tête à tête : Employez bien des momens aussi précieux.

B 3

AIR.

A I R.

En amour, avec adresse  
 Il faut profiter du tems.  
 Tendres cœurs que ce Dieu blesse,  
 Ménagez bien les instans  
 Que vous laisse la jeuneſſe.

(à *Araminte.*)

Pour enchaîner vôtre amant  
 Ne ſoyez pas trop rebelle.

(à *Timante.*)

Pour ſubjuguer vôtre belle  
 Attaquez-la vivement.  
 En amour, &c.

T I M A N T E.

Je vais profiter de vos agréables leçons.

A R A M I N T E, *ferrant furtivement la main  
 d'Ariſte.*

Comptez ſur ma reconnoiſſance.

A R I S T E, à *part.*

Allons retrouver nos jeunes gens, & leur ap-  
 prendre le ſuccès de ma commiſſion. (*En ſortant.*)  
 Le joli couple!

S C E N E X I I.

A R A M I N T E & T I M A N T E,  
*maſqués.*

(*Araminte doit jouer cette Scene d'un ton précieux &  
 minaudier; & Timante, en imitant ridiculement  
 nos jeunes agréables.*)

T I M A N T E, à *part.*

A BORDONS-LA.

ARA-

A R A M I N T E , *à part.*

Il approche... un soupir ne feroit pas déplacé...  
Cela donne un air de jeunesse. . . Ah !

T I M A N T E,

Aimable Bergere...

A R A M I N T E.

Charmant Berger...

T I M A N T E.

Ne trouvez-vous pas surprenant qu'un masque...  
que...

A R A M I N T E.

Ah! Berger, point du tout, un masque de votre espèce...

T I M A N T E

De mon espèce... mais en vérité...

A R A M I N T E.

N'est pas fait pour surprendre désagréablement.

T I M A N T E.

Vous êtes bien bonne.

A R A M I N T E.

Je le crois même dangereux pour une jeune & timide Bergere sans expérience : Car enfin, me trouver seule avec vous à la sollicitation d'un ami commun, me rendre au Bal, vous y parler tête à tête...

T I M A N T E,

Ne craignez rien de ma part... Je suis amant respectueux, & je ne doute pas...

A R A M I N T E.

Quand on est fait comme vous on ne doit douter de rien... N'allez pas non plus imaginer...

T I M A N T E .

Je n'imaginerai que ce qu'il vous plaira; mais vous, mon adorable, qu'allez-vous penser de ma témérité?

A R A M I N T E .

Hélas! Je n'en penserai que ce que je dois...  
Ah !...

T I M A N T E .

Vous soupirez, ma charmante; aurois-je le bonheur de vous inspirer une émotion si tendre?

A R A M I N T E .

Profitons du tems, Monsieur. Le Bal est commencé. Nous sommes tranquilles, voyons, qu'avez-vous à me dire? Il ne me convient pas, je crois, de parler la première.

T I M A N T E .

Vous avez raison; aussi comptai-je bien, si vous me le permettez, m'expliquer & vous faire une déclaration dans les formes.

A R A M I N T E .

On vous le permet, Monsieur, on vous le permet... Cependant comme vous ne me voyez pas, n'allez pas croire que je ne fais point rougir: Je rougirai, Monsieur; mais que cela ne vous empêche pas de vous expliquer.

T I M A N T E .

A I R .

De mon cœur, le maudit amour  
Se plaît à faire une fournaise.  
Il me tourmente nuit & jour  
Et ce tourment me rend bien aise.

Aux

Aux loix de ce petit fripon  
 En vain je veux être rebelle;  
 En vous voyant, ma colombelle,  
 Mon cœur, comme le papillon,  
 Vient se brûler à la chandelle.

De mon cœur, &c.

A R A M I N T E.

Voilà qui est du dernier galant... Une four-  
 naise, un papillon, & puis... Comment m'avez-vous  
 appelée?

T I M A N T E.

Ma colombelle.

A R A M I N T E.

Le joli nom!

T I M A N T E.

Ma colombelle, mon adorable colombelle.

A R A M I N T E.

Je ne fais où j'en suis... Laissez-moi rentrer  
 dans le Bal pour me remettre un peu du trouble où  
 m'a jettée votre déclaration.

T I M A N T E.

Comment? nous séparer sans que je sache à  
 quoi m'en tenir!

A R A M I N T E.

Je ne vous défens pas de me suivre; mais à  
 mon âge on est si peu faite à de pareils discours, qu'il  
 me faut du tems pour méditer ma réponse... Et  
 d'ailleurs, si quelqu'un de ceux qui nous ont vus  
 dans le Bal nous surprenoit ici, que pourroit-on  
 penser?

T I M A N T E.

Au moins , accordez-moi le plaisir de vous voir un instant. . .

A R A M I N T E.

Oh ! les intrigues amoureuses ne se menent pas si vite. Il faut mériter les faveurs avant de les obtenir. . . Allons, donnez-moi le bras , mon colombeau ; n'est-ce pas là le mot ? colombeau, colombelle, n'est-ce pas comme qui diroit tourtereau ?

T I M A N T E.

Vous me ravissez ; mais enfin. . .

A R A M I N T E.

Non Berger, vous êtes trop pressant. . . Encore une fois, Tircis, donnez le bras à votre Climene. Quand je serai remise de mon trouble, nous reprendrons nôtre conversation. Chemin faisant , vous me répéterez vôtre compliment , car il m'a paru délicieux.

*(Ils sortent.)*

## S C E N E X I I I.

LUCILE, LE CHEVALIER,  
*démasqués,* FINETTE *au fond*  
*du Théâtre.*

LUCILE.

Suivez-les , Chevalier , il est important qu'ils n'aient ensemble aucune explication secrète.

LE

LE CHEVALIER.

J'ai cru devoir prévenir Sainfar sur tout ceci ,  
& lui faire confidence...

LUCILE.

Quoi ! Monsieur, vous avez eu l'indiscrétion  
de lui dire que je suis chez lui ? Il ne vous reste  
plus qu'à lui confier que j'y suis avec sa femme.

LE CHEVALIER.

Eh ! Mademoiselle, me croyez-vous capable de  
vous compromettre ?

LUCILE.

Voilà le fruit de ma facilité, & vôtre impru-  
dence avec Sainfar...

LE CHEVALIER.

Je ne vous ai pas nommée ; mais pouvois-je dis-  
poser de sa maison sans l'en avertir ? cet apparte-  
ment n'auroit-il pas été rempli d'importuns ?

LUCILE.

Ne fais-je pas que vous avez toujours raison ?

LE CHEVALIER.

Je ne fais par quel malheur je ne fais aujour-  
d'hui rien qui ne vous déplaîse.

LUCILE.

Vous êtes fort à plaindre, en vérité.

LE CHEVALIER.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas avoir tort.

LUCILE.

Non vraiment, c'est moi qui suis une capri-  
cieuse.

LE

LE CHEVALIER.

Je suis au désespoir...

LUCILE.

Votre ton désolé ne m'en impose pas, je vous en avertis.

LE CHEVALIER, *avec timidité!*

Je pourrois me justifier aisément; mais votre esprit n'est pas dans une situation... Vous êtes aujourd'hui d'une humeur...

LUCILE.

Bizarre, ridicule... J'achève la pensée... Oh! si je vous laisse continuer, vous allez infailliblement me dire que je suis une folle.

LE CHEVALIER.

Convenez, Mademoiselle, que la querelle que vous me faites est bien injuste.

LUCILE.

Hom!.. que je vous hais!

LE CHEVALIER.

Cependant...

LUCILE.

Ne me parlez pas davantage, je ne veux plus vous entendre... Je suis dans une colère!.. Allez, Monsieur, rentrez dans le Bal, & ne laissez pas plus long-tems Araminte seule avec Timante.

*(Le Chevalier sort, Finette qui faisoit le guet au fond du Théâtre revient à la Scene.)*

LUCILE, *seule.*

Faites des confidences!

FI.

## FINETTE.

Mademoiselle, j'apperçois Sainfar.

LUCILE *remet son masque.*

Cours vite avertir Julie.

*(Elle veut sortir, Sainfar l'arrête.)*

## SCENE XIV.

SAINFAR, LUCILE *masquée,*  
*ensuite FINETTE en Bohé-*  
*mienne.*

SAINFAR, *prenant Lucile pour Julie.*

JE vous retrouve enfin, cruelle... Que dois-je penser de votre obstination à me fuir ? Est-ce haine ? Est-ce mépris ?... Quoi ! vous ne daignez ni me répondre, ni m'honorer d'un coup d'œil.

LUCILE, *à part.*

Le volage !

SAINFAR.

AIR.

Ah ! sur l'amant qui vous adore,  
Fixez vos regards inquiets.

Eh ! quoi ? Vous balancez encore ?  
Le tendre amour, dont j'éprouve les traits,  
Ne doit-il pas vous répondre à jamais  
Du feu, qui pour vous me dévore.

Ah, sur l'amant, &c.

LUCI-

## L U C I L E.

Je ne suis point celle que vous cherchez; mais, Sainfar, je suis assez votre amie pour vous conseiller d'éviter une pareille méprise... Peut-être trouveriez-vous une indiscrette.

*(Finette paroît en Bohémienne, à la tête de plusieurs masques sous le même déguisement; Lucile lui parle en sortant.)*

S A I N F A R, *seul, après un moment de surprise.*

La conformité du déguisement m'a trompé... Je suis un sot & si Julie alloit apprendre... Peste soit des Bohémiennes! Ce sont elles qui m'ont fait perdre de vue... Comment? elles viennent me relancer jusqu'ici! Ceci est un peu trop fort.

*(Les Bohémiens & Bohémiennes lui ferment le passage en dansant autour de lui.)*

## F I N E T T E.

A I R.

Qui veut venir nous consulter;  
Notre science est peu commune?  
Amans, maris, blondes & brune,  
Vous n'avez rien à redouter,  
Nous disons la bonne fortune.

S A I N F A R, *l'interrompant.*  
Quoi! je ne ferai pas le maître chez moi?

F I N E T T E.

*2<sup>e</sup> partie de l'air précédent.*

Maris, qui voulez écarter  
Une épouse trop importune,  
Nous avons, pour vous contenter

Vingt

Vingt recettes pour une.  
 Qui veut venir nous consulter  
 Nous disons la bonne fortune ?

(Pendant cette dernière reprise, Sainfar veut s'échapper. Il en est encore empêché par Lucile & Julie en Bohémiennes, qui entrent en dansant au son du tambour de basque.)

## S C E N E XV.

SAINFAR *démasqué*, JULIE, LUCILE, FINETTE, *en Bohémiennes.*

SAINFAR, *avec impatience.*

J'enrage ; de grace, importunes Bohémiennes, permettez-moi de me retirer. Je ne suis pas curieux.

LUCILE.

Nous avons pourtant de jolies choses à vous dire.

SAINFAR.

Je suis fâché qu'une affaire importante m'appelle ailleurs, & je vais...

FINETTE.

Nous n'ignorons pas quelle est cette affaire ; mais elle peut se remettre, mon bon Monsieur, elle peut se remettre.

SAINFAR.

Il seroit difficile que vous devinassiez le motif de mon inquiétude.

LUCI.

LUCILE.

Nous vous le dirons, si vous voulez, mon bon Monsieur, si vous voulez.

SAINFAR.

Oh! parbleu, je vous prends au mot. (*à part.*)  
Aussi bien n'y a-t-il que ce moyen de m'en débar-  
rasser.

LUCILE, *à Finette.*

Eloignez-vous... (*à Sainfar.*) Donnez-moi cet-  
te main.

JULIE.

Et à moi, celle-ci.

SAINFAR, *à part.*

Quel son de voix!.. Jamais rapport ne fut si  
frappant.

LUCILE, *regardant la main de Sainfar,*

Fi, cela n'est pas bien. Un homme marié, mon  
bon Monsieur, un homme marié.

SAINFAR.

Comment donc?

JULIE.

Ne vous effrayez pas. Vous êtes amoureux;  
mais ce n'est pas de votre femme.

SAINFAR.

Il est vrai que cela seroit un peu bourgeois.

LUCILE.

Elle est pourtant jeune, votre femme: assez bel-  
le pour fixer un galant homme; elle vous aime; tout  
le monde l'estime, la respecte, & vous la négligez!

SAINFAR.

Moi!

JU-

JULIE.

Vous faites plus. Vous saisissez le tems de son absence pour donner, sous le nom d'Ariste, une fête à la personne que vous aimez... Vous vous troublez!.. Est-ce que je dis vrai ?

SAINFAR.

Continuez.

LUCILE.

Vôtre maîtresse est actuellement ici.

SAINFAR, *déconcerté.*

Eh ! mais pourquoi non ?.. Cette maîtresse, comment l'appellez-vous ?

JULIE.

Il ne nous est pas permis de vous le dire ; vous ne devez l'apprendre que d'elle-même.

LUCILE.

Le moment approche, mon bon Monsieur, le moment approche.

SAINFAR.

Quoi ! vous croyez ?..

JULIE.

On vous aime bien tendrement, mon bon Monsieur, bien tendrement.

SAINFAR.

Vous me flattez, aimable Bohémiennes ; mais pour me convaincre parfaitement de votre science, apprenez-moi sous quel déguisement la personne en question se trouve ici... (*à part.*) Tout ceci peut n'être qu'une conjecture.

C

LU.

LUCILE.

Attendez... Je vois un habit blanc... Des guirlandes de fleurs...

JULIE.

Vous le savez mieux que nous, Monsieur, c'est vous-même qui avez indiqué ce déguisement.

SAINFAR, *à part.*

Je suis découvert.

JULIE.

Ménagez bien cette aventure : votre épouse & votre maîtresse sont amies.

SAINFAR, *vivement.*

C'est Lucile.

LUCILE

Pourquoi Lucile vous vient-elle dans l'esprit!.. Souhaiteriez-vous que ce fût elle?.. La soupçonnez vous?

SAINFAR.

Non pas; mais...

JULIE.

Ce n'est point Lucile; quoi qu'il en soit, vous verrez dans peu votre maîtresse & votre épouse ensemble, dans cette maison... Il pourroit arriver qu'un éclaircissement...

SAINFAR, *à part.*

Ce ne feroit pas là mon compte... C'en est assez. Je me suis prêté de bonne grace aux plaisanteries que le Bal autorise; mais comme vos prédictions n'ont aucun fondement, je vous prie de les supprimer.

LU.

## LUCILE.

Je lis dans votre cœur... Vous nous craignez. Raffûrez-vous, mon bon Monsieur. Votre épouse fait les usages... Elle fermera volontiers les yeux sur vos petites infidélités, pourvû qu'à votre tour vous lui permettiez...

SAINFAR.

Comment, morbleu!.. Que je lui permette..

## S C E N E X V I.

CRISPIN & SAINFAR *sans masques,*  
LUCILE & JULIE *mas-*  
*quées,* FINETTE *au fond du*  
*Théâtre.*

CRISPIN, *bas à Sainfar.*  
Monsieur...

SAINFAR.

Eh ! bien ?

CRISPIN.

L'inconnue vient, je crois, de rentrer dans le  
Bal.

SAINFAR.

J'y vole.

JULIE, *l'arrêtant.*

Un instant, mon bon Monsieur, un instant.

SAINFAR.

Quoi ! vous m'arrêtez encore ?

J U L I E.

Il me reste un conseil à vous donner.

L U C I L E.

Vous êtes trop galant pour lui refuser de l'entendre.

S A I N F A R.

C'est trop abuser de ma patience ; je prétends..

L U C I L E.

Nous échapper !.. Vous l'écouteriez , ou nous vous suivrons.

S A I N F A R.

Oh ! je vous en dispense.. Parlez ; Morbleu ! Je crève.

*(Pendant l'Ariette suivante, Sainfar laisse éclatter les marques du plus violent dépit. Lucile le caresse ironiquement. Finette, de son côté, agace Crispin & le force de quitter la scene.)*

J U L I E.

A I R.

Vous, qui sur l'aîle des desirs,  
Volez sans cesse à l'inconstance,  
Maris, redoutez les plaisirs,  
D'une secresse intelligence.

Une épouse jeune & belle  
Se lasse enfin d'aimer un infidèle :

L'amour lui dit tout bas,  
Je vous prépare un plus doux esclavage :  
Elle sourit & d'un époux volage,  
Bientôt un amant plein d'appas,  
La console & la dédommage.

Vous qui sur l'aîle, &c.

SAIN-

SAINFAR, *s'échappant.*  
Ce sera mon affaire. Adieu.

---

## S C E N E X V I I.

JULIE, LUCILE, FINETTE,  
*démasquées.*

JULIE.

Nous l'avons turlupiné comme il faut.

LUCILE.

Vous voyez que malgré ma mauvaise humeur,  
je ne vous ai pas mal secondée.

FINETTE.

Et moi, je vous ai débarrassées d'un surveil-  
lant. J'ai si bien tourmenté Crispin, que je l'ai con-  
traint de déguerpir. Quel plaisir de faire enrager  
un mari!.. Cependant, Madame, il est tems de vous  
découvrir, vous risquez à chaque instant d'être re-  
connue.

JULIE.

Qui me reconnoitra? tu vois que Sainfar lui-  
même est la dupe de mon déguisement; mais, allons  
repandre nos habits, & voyons un peu ce que fait  
Ariste.

LUCILE.

Ariste!

JULIE.

Travesti en femme, je l'ai vû dans le Bal tour-  
menter impitoyablement Timante.

C 3

FINET-

## F I N E T T E.

J'entends la voix de mon Bourru , rentrez au plus vite : Laissez-moi l'attendre & travailler ici pour mon compte.

L U C I L E, *en sortant.*

Ariste en femme!.. Cela doit être plaisant.

*(Elles remettent leurs masques & sortent.)*

## S C E N E X V I I I.

C R I S P I N , F I N E T T E *masquée.*

C R I S P I N, *sans voir Finette.*

CES masques là font un train!.. C'est une cohue!.. Je ne fais où me mettre pour dormir.

F I N E T T E.

Faisons-le jazer & tâchons de découvrir si l'exemple de son maître n'en a pas fait un infidèle.

C R I S P I N.

Encor un masque!.. On en trouve par tout... Ah!.. C'est encor cette maudite Bohémienne... Elle me lorgne, & le sommeil m'accable: Retirons nous.

F I N E T T E.

Comment! fortir sans me regarder!

C R I S P I N.

Voyez le grand malheur!

FI.

F I N E T T E .

Je vous retiens peut-être mal à propos : Vous attendez ici quelque brillante conquête.

C R I S P I N .

Que vous importe ! passez votre chemin.

F I N E T T E .

Vous avez l'air un peu brutal. Au moins apprenez-moi ce que vous faites ici.

C R I S P I N .

J'y ronge mon frein en attendant un maître à qui la cervelle a tourné pour un femme ou pour une guenon ; car il n'a pas encore vû celle dont il est amoureux.

F I N E T T E .

Et vous n'êtes pas tenté de l'imiter ?

C R I S P I N .

Moi ! non, j'ai trop à me plaindre des femmes.

F I N E T T E .

C'est à dire que vous aimez une cruelle.

C R I S P I N .

Une cruelle ! .. Suis-je fait pour en trouver ?  
Regardez-moi bien ?

F I N E T T E .

Vous êtes d'une figure assez passable.

C R I S P I N , *d'un ton suffisant.*

Passable ! .. Ah ! je vous crois.

F I N E T T E .

C'est une raison de plus pour aimer.

A I R.

Tout célèbre l'amour :  
 Sa flamme vive & pure,  
 Brille & vient chaque jour  
 Enchanter la Nature.  
 Les oiseaux sous l'ombrage,  
 Par d'aimables concerts  
 Demandent tous des fers  
 Au Dieu qui nous engage ;  
 Ils lui rendent hommage,  
 Au nom de l'univers.  
 Tout célèbre, &c.

C R I S P I N.

Je vous écoute avec admiration , vous me paroissez fort instruite ; mais vous ne me persuaderez pas.

F I N E T T E.

L'amour est un sentiment si doux !

C R I S P I N.

L'hymen est un joug si pesant !

F I N E T T E.

Comment ! seriez-vous marié !

C R I S P I N.

Hé, oui, de par tous les Diables, je le fais pour mon malheur.

F I N E T T E.

Pour votre malheur ! votre épouse a donc bien des deffauts ?

C R I S P I N.

Si elle en a ! je vous en répons. Elle est bégueule , jalouse , hargneuse , prude , entêtée & pigrie-

grieche. Ses mauvaises qualités m'ont dégouté de tout son sexe, & lui répondent de ma fidélité.

FINETTE, *à part.*

Le traître ! (*haut.*) Toutes les femmes ne ressemblent pas à la vôtre, & j'en connois...

CRISPIN.

Je vous vois venir. Ma femme ne vaut rien ; mais vous ne vaudriez peut-être pas mieux qu'elle ; je m'y tiens, crainte de pire, ainsi tendez ailleurs vos filets.

A I R.

L'amour m'a fait comme un sot,  
Subir un rude esclavage.  
J'ai pris femme, & j'en enrage,  
Je suis content de mon lot.  
Finette simple & novice  
De mon cœur obtint le don ;  
Aujourd'hui, c'est un Démon,  
Que l'enfer pour mon supplice  
A vomi dans ma maison.  
L'amour, &c.

(*Il sort.*)

S C E N E X I X.

FINETTE, *seule.*

LE faquin ! Ne diroit-on pas, à l'entendre, que j'ai tous les deffauts qu'il me donne ! Voilà comme ils sont tous, ces beaux Messieurs là... Qu'une femme ait de la vertu, ils la traitent de prude : Est-elle vive, enjouée, c'est une Coquette.

## S C E N E X X.

PASQUIN avec un habit galonné & à moitié yvre, FINETTE masquée.

PASQUIN.

Eh ! où allez-vous, ma Princesse ? .. Vous passez aussi droit qu'une balle de Paume. Est-ce que je vous fais peur ?

FINETTE.

A qui en veut cet animal-là ?

PASQUIN.

Vous ne dites mot ? êtes-vous femme, fille, veuve ? quoi ? encore faut-il bien savoir à qui l'on parle.

FINETTE.

C'est Pasquin avec un des habits de son maître. Tout est en désordre ici.

PASQUIN.

Parbleu, ma petite Reine, faisons connoissance. .. Un instant de conversation, je vous prie. .. Vous avez un air qui me convient, & pour peu qu'on soit dans une certaine convenance, il faut convenir. ..

FINETTE.

Tout ce que je puis pour votre service, c'est de vous dire votre bonne aventure ; voyez.

PAS-

PASQUIN.

Ma bonne aventure ! volontiers , mon petit chat ; mais rien de mauvais , je vous en prie , dans cette bonne aventure là.

FINETTE.

Donnez-moi vôtre main... Je vois d'abord que vous êtes un yvrogne.

PASQUIN.

Je ne suis pourtant pas gris : A trois nous n'avons bû que douze bouteilles de vin de Champagne.

FINETTE.

Vous n'êtes qu'un misérable Valet.

PASQUIN.

Misérable!.. Vous ne dites pas la vérité. Quand on est bien vêtu, bien nourri, bien payé...

FINETTE.

Vôtre nom est Pasquin.

PASQUIN.

Oh ! pour le coup vous êtes forciera , Madame la Bohémienne : me reconnoître sous cet habit ! cela est admirable... Car enfin si je vous disois...

FINETTE.

Et que pourriez-vous me dire que je ne fache ? Cet habit est à vôtre maître.

PASQUIN.

Cela est vrai ; mais comme il doit m'appartenir un jour, je l'ai mis aujourd'hui pour l'essayer.

FINETTE.

Pour l'essayer !

PAS.

P A S Q U I N .

Comme vous me regardez ! Je vois bien qu'il ne faut pas mentir avec vous... Vous saurez donc qu'ayant envie de danser, j'ai pris cet habit dans l'espérance qu'on ne me reconnoîtroit pas ; mais, baste ! on n'a pas seulement voulu me laisser entrer dans le Bal.

F I N E T T E .

Je le crois bien.

P A S Q U I N .

Qu'ai-je fait ? .. J'ai trouvé la clef de la cave... Je l'ai prise, j'y suis descendu, & je m'en suis donné ! .. Ah ! c'est un petit plaisir.

F I N E T T E .

C'est ce qu'il me paroît.

P A S Q U I N .

Notre maîtresse est absente... Et son mari fait comme nous, il s'en donne aussi... Mais motus, au moins.

F I N E T T E .

Je ne puis vous le promettre ; mon art m'apprend qu'une certaine Finette révélera tout ce soir à votre maîtresse.

P A S Q U I N .

Votre art se moque de moi ; elle n'est pas ici, cette Finette ; qui pourroit le lui dire ?

F I N E T T E .

Vous même.

P A S Q U I N .

Je vous réponds du contraire ; je la connois trop bien, c'est la plus grande babillarde...

FI-

## F I N E T T E.

Quoi qu'il en soit, votre maître sera instruit de tout ce qui se passe avant de se coucher, & demain matin vous serez chassé avec une centaine de coups de bâton.

## P A S Q U I N.

Miséricorde?.. Cent coups de bâton... N'y a-t'-il rien à rabattre, Madame la Bohémienne?

## F I N E T T E.

On n'en diminuera pas un seul... Je suis votre très-humble servante.

*(Elle sort en lui faisant une profonde révérence.)*

P A S Q U I N , *seul.*

Cent coups de bâton & chassé... Que faire... Il faut achever de nous enivrer pour soutenir cette petite disgrâce avec plus de fermeté... D'où vient donc que je chancelle? c'est qu'apparemment je ne puis plus me soutenir... Reposons-nous un moment dans l'antichambre, quittons ce maudit habit, ensuite nous irons boire sur nouveaux frais.

## S C E N E X X I.

T I M A N T E *démasqué*, A R I S T E  
*en femme & voilé sans masque.*

## T I M A N T E.

J E me suis démasqué, mon obéissance mérite que vous cessiez de m'éprouver plus long-tems.

A R I.

A R I S T E , à part.

Il me prend toujours pour Araminte ; l'aventure est délicieuse.

T I M A N T E .

La manière dont vous m'avez quitté dans le Bal m'a fait soupçonner quelque dessein secret. . . Vous avez été si peu de tems à prendre ce ridicule travestissement, qu'il falloit toute la pénétration de l'amour pour ne pas s'y méprendre.

A R I S T E , à part.

Le vieux fou ! (*haut.*) Je vous le répète cent fois depuis une heure, beau berger, je ne suis point celle que vous cherchez.

T I M A N T E .

C'est en vain que vous déguisez votre voix, mon cœur me dit que vous êtes ma charmante Climene.

A R I S T E .

Il faut donc s'en rapporter à lui ; je vois bien qu'il n'y a pas moyen de lui en imposer.

T I M A N T E .

Cessez de m'inquiéter & reprenons notre conversation.

A R I S T E .

En vérité, vous ne me donnez pas le tems de respirer.

T I M A N T E .

Ne me trompez-vous point, ma belle enfant ? Est-il bien possible que vous soyez libre ?

A R I S T E .

Hélas ! fais-je seulement ce que c'est qu'un engagement ?

TI.

T I M A N T E.

Divine pouponne !.. Puis-je espérer qu'un retour sincere? ..

A R I S T E.

Ah !.. Vous connoissez trop bien ma sensibilité.

T I M A N T E.

C'en est trop... Laissez-moi baiser... cette charmante... cette adorable main. . .

A R I S T E.

Tenez, petit importun... Comme vous me ferrez !

T I M A N T E.

Ne faites pas plus long-tems languir mon amour. Otez ce masque importun. . .

A R I S T E.

Je crains que vous n'abusiez de ma facilité.

T I M A N T E.

Je vous en conjure... Je vous le demande à genoux.

A R I S T E.

Vous dites que vous m'aimerez toujours, dois-je vous croire ?

*(Araminte entré à gauche & se trouve placée de maniere à ne pouvoir remarquer Timante que par derriere.)*

S C E.

## S C E N E . X X I I .

AR A M I N T E *masquée*, A R I S T E  
*en femme*, T I M A N T E *démasqué*.

A R A M I N T E, *au fond du Théâtre.*

J E le cherche par-tout... Il me fuit... Ciel ! le per-  
fide aux pieds d'une femme ! Ecoutons.

T R I O.

T I M A N T E à A R I S T E.

Mettez vôtre main là.  
Sentez-vous, ma petite,  
Comme l'amour l'agite ?  
Ah ! qui le guérira !

A R I S T E.

Le mien va tout de même.

A R A M I N T E, *à part.*  
Ma fureur est extrême.

T I M A N T E, *à Ariste.*

Mettez vôtre main là.  
Sentez-vous ?

A R I S T E.

Il palpite.

A R A M I N T E.

Le perfide me quitte.

A R I S T E, *à Timante.*

Mettez vôtre main là.  
Sentez-vous ?

T I M A N T E.

Il s'agite.

EN-

E N S E M B L E.

Il fautille, il palpïte.

Ah ! qui le guérira!

T I M A N T E, *à Ariste.*

Eh ! mais finis, fripponne,  
Tes regards sont trop doux.

A R A M I N T E.

Ciel ! quel est mon courroux ?

T I M A N T E, *à Ariste.*

Que l'amour nous couronne !

A R I S T E, *à part.*

Le lot.

A R A M I N T E.

Contraignons-nous.

A R I S T E, *à part.*

Ah ! j'étouffe de rire !

T I M A N T E, *à Ariste.*

ENSEMBLE. } Soulagez mon martire.

A R A M I N T E.

Je suffoque, j'expire.

T I M A N T E, *toujours à Ariste.*

Le transport qui me guide...

A R A M I N T E, *démasquée.*

Regarde-moi, perfide.

*Tous trois.*

O ciel que vois-je là !

*(Timante & Araminte reculent de surprise en se reconnois-*  
*sant.)*

T I M A N T E.

Araminte... J'enrage.

D.

ARA.

## L E B A L,

A R A M I N T E.

Timante! . . Je me meurs.

A R I S T E, à *Timante.*Je lis sur son visage  
Le secret de vos cœurs.*Tous trois.*C'est à moi que l'on s'adresse,  
Pour jouer de pareils tours!  
Jé vous quitte pour toujours.T I M A N T E, à *Ariste.*

Croyez. . .

A R A M I N T E.

Une autre maîtresse. . .

A R I S T E, à *Timante.*

A quoi bon ces vains détours?

A R A M I N T E.

Un amant à barbe grise. . .

A R I S T E, à *part.*

Je ris de cette méprise.

A R A M I N T E.

Un vieux singe.

T I M A N T E.

Une guenon.

A R A M I N T E.

Le Joli petit mignon!

T I M A N T E.

Le belle petite Reine!

A R A M I N T E.

Beau Tircis.

T I M A N T E.

Jeune Climene.

A R I S T E, à *part.*

Ceci devient trop bouffon,

TIMANTE, à *Ariste*.  
Approuvez mon tendre hommage.

ARAMINTE.  
Tous deux je vous dévisage.

ARISTE.  
C'est un diable, un vrai démon.  
*Tous trois.*

Je fors de cette maison ;  
Mais d'un si sensible outrage,  
Je saurai tirer raison.

ARISTE, à *Araminte*.

Votre emportement mériterait que je profitasse d'une méprise à laquelle je n'ai pas donné lieu ; mais vous êtes jalouse & je finis par vous plaindre. Rassurez-vous : je n'ai qu'un mot à dire à Monsieur pour vous le rendre aussi fidele que vous pouvez le désirer.

ARAMINTE.

Ah ! je vous le cède : un pareil magot ne vaut pas une dispute.

*(Ariste mene Timante à un coin du Théâtre & se démasque.)*

ARISTE, à *Timante*.  
Me reconnoissez-vous ?

TIMANTE.  
Ariste !.. Je suis pétrifié.

ARISTE.

Moi-même. Ne méritai-je pas bien les douceurs que vous avez prodiguées à mes appas ?

A R A M I N T E.

Me joiier de la forte !

A R I S T E, à *Araminte.*

Tout est éclairci : je vous laisse, en me retirant, la liberté de vous raccommo-  
der. Monsieur vous dira que je n'étois pas une rivale bien dan-  
geuse.

*(Il sort.)*

A R A M I N T E.

On se moque de vous ; c'est bien fait.

T I M A N T E.

Vous avez une humeur bien diabolique, Ma-  
dame Araminte.

A R A M I N T E.

Point de termes offensans, Monsieur Timante.

## S C E N E X X I I I.

A R A M I N T E, PASQUIN,  
T I M A N T E.

P A S Q U I N, à moitié endormi & en habit de  
livrée.

Qu'est-ce donc que tout ce tintamare ? Il n'y a  
pas moyen de fermer l'œil avec vous autres...  
est-ce qu'on se bat ici ? faut-il que je mette le haro ?

A R A M I N T E.

Quel est cet impertinent avec son haro ?

PAS-

P A S Q U I N.

Hé bien ? Est-ce vous qui faites tout ce sabat-  
là, vieille mere ? si, que cela est vilain.

A R A M I N T E, *lui donnant un soufflet.*

Tiens, maraut, voilà ce que la vieille mere te  
donne.

P A S Q U I N, *portant la main à sa joue..*

C'est un soufflet, je crois.

T I M A N T E, *bas à Pasquin.*

Hé, mon ami, laissez-là cette femme: Ne voyez-  
vous pas qu'elle est folle ?

P A S Q U I N.

Folle?.. Elle est enragée...

A R A M I N T E.

Sors d'ici, coquin.

P A S Q U I N.

Je suis chez moi, entendez-vous; on a bien  
raison de dire, ne séparez jamais les gens qui veulent  
se battre... à votre aise, bonne femme, je vais aver-  
tir mon maître; afin qu'il vienne lui-même vous  
mettre à la raison. Je ne fais pas si je retrouverai  
bien mon chemin.

*(Il sort en chantant.)*

Quand on a bû la tête tourne, &c.

S C E N E X X I V.

A R A M I N T E, T I M A N T E.

A R A M I N T E.

Cet insolent !.. M'exposer à une pareille avanie!..  
Me donner un rendez-vous!

T I M A N T E.

Cette guenuche... Me prendre pour son jouet...  
me faire venir ici !

A R A M I N T E.

Moi ! je vous ai fait venir ici ?

T I M A N T E.

Moi ! je vous ai donné un rendez-vous... vous  
radotez.

A R A M I N T E.

C'est vous, mon ami, qui êtes un extravagant.

T I M A N T E, *haussant la voix.*  
Madame Araminte...

A R A M I N T E, *criant plus fort.*

Monsieur Timante, ne m'insultez pas davanta-  
ge, ou je vous arrache les yeux.

## S C E N E X X V.

LUCILE *en Domino*, LE CHE-  
VALIER, TIMANTE, ARA-  
MINTÉ, *ensuite* ARISTE.

*(Ils sont tous démasqués.)*

L E C H E V A L I E R, à *Araminte.*  
Doucement donc, Madame ?

L U C I L E, à *Timante.*

Eh ! Monsieur, calmez-vous, de grace.

T I M A N T E.

Que vois-je, Lucile!

A R A M I N T E.

Et le Chevalier... Je suis anéantie.

T I M A N T E.

Lorsque je vous crois à la campagne, que venez-vous faire ici, Mademoiselle?

L U C I L E.

Juger par moi-même du fond que je dois faire sur votre cœur.

A R A M I N T E.

Et vous, M. le Chevalier, pourquoi vous voyez-je avec cette petite fille?

L E C H E V A L I E R.

Nos intérêts sont communs. Lucile soupçonnoit une perfidie &amp; je voulois connoître jusqu'à quel point vous me feriez fidèle.

A R A M I N T E.

Je n'étois ici que dans le dessein...

L E C H E V A L I E R.

Je fais tout, Madame, caché dans ce cabinet je n'ai pas perdu un mot de votre conversation.

L U C I L E, à *Timante*.

Oui, Monsieur, nous avons tout entendu.

T I M A N T E, à *Araminte*.

C'est à dire que Monsieur est votre amant.

A R A M I N T E.

Comme il est clair que vous aimez Mademoiselle.

T I M A N T E.

N'avez-vous pas honte avec de pareils engagements, d'écrire des lettres...

A R A M I N T E.

Que voulez-vous dire, bon homme, avec vos lettres ? c'est vous-même... Tenez, voilà votre billet & le cas que j'en fais.

*(Elle le déchire & lui en jette les morceaux au visage. Ariste sort du cabinet.)*

T I M A N T E.

Pour moi, je garde le vôtre pour le faire imprimer.

## S C E N E X X V I.

A R I S T E & L E S A C T E U R S  
*précédens.*

A R I S T E, *en habit de ville & démasqué.*

**I**L est tems de vous désabuser. Ce rendez-vous est un artifice du Chevalier pour vous amener ici... C'est moi, qui sous des noms supposés, ai fait écrire les deux lettres que vous avez reçues en même tems, & par lesquelles on vous indiquoit l'heure du Bal, & le déguisement que vous y deviez prendre.

T I M A N T E.

Quoi ! vous, Ariste... Me trahir de la sorte!

A R I-

## A R I S T E.

J'ai cru vous servir, au contraire. (*à Araminte.*)  
Me pardonneriez-vous la jalousie que je vous ai donnée il n'y a qu'un instant ?

## A R A M I N T E.

C'étoit vous... On m'a jouée... Ceci va faire un bruit horrible.

## T I M A N T E.

On va rire de ma crédulité.

A R I S T E, *à Timante.*

Le Chevalier aime Lucile depuis long-tems, consentez à leur union & je vous promets que l'on gardera le silence sur tout ce qui vient de se passer.

## A R A M I N T E.

Qu'il y consente, s'il veut ; je m'y oppose, moi.

## L E C H E V A L I E R.

Et de quel droit, Madame ?

## A R A M I N T E.

De quel droit, petit ingrat, de quel droit ? ne m'as-tu pas juré de m'adorer toute ta vie ?

## L E C H E V A L I E R.

Ne m'aviez-vous pas promis de m'aimer éternellement ? Cependant vous me trahissiez pour Monsieur ; je profite de l'exemple pour vous avouer que je n'ai jamais aimé que Lucile.

## A R A M I N T E.

Parjure... Scélérat...

D 5

LU.

## L E B A L ,

LUCILE, à *Timante*.

Pour moi, je ne vous ai jamais rien promis.

A R I S T E, à *Timante*.

M'en croirez-vous , rentrons tous au Bal ; &amp; marions demain ces jeunes gens là pour éviter un éclat qui vous couvrirait de ridicule.

T I M A N T E, *en sortant*.

Les marier ! . . Je n'y consentirai jamais.

A R A M I N T E, *en sortant*.

Tu me trahis, monstre ; mais je me vengerai.

A R I S T E.

Suivons-les , je sai le moyen de les rendre raisonnables.

*(Il sort avec Lucile.)*

## S C E N E X X V I I .

L E C H E V A L I E R , S A I N F A R  
*arrivant avec précipitation.*

S A I N F A R .

**P**asquin vient de me dire qu'on se querelloit ici, ne sachant qui ce pouvoit être, je craignois . . .

L E C H E V A L I E R .

Ah ! Sainfar, vous me voyez au désespoir.

S A I N F A R .

Que vous est-il arrivé ?

L E

## LE CHEVALIER.

Vous faurez tout... Souffrez que je vous quitte... Toutes mes mesures ont échoué.

## S C E N E X X V I I I.

SAINFAR, *seul.*

ET les miennes ont réussi... L'inconnue s'humanise enfin, & malgré tous les détours j'espère que je ne perdrai ni mes pas, ni mes soins.

A I R.

Amour, assure ma victoire :  
Viens, tous tes feux sont dans mon cœur.  
Soumets l'objet de mon ardeur ;  
Ce triomphe manque à ta gloire.  
Tu dois favoriser mes vœux ;  
C'est toi seul qui me rends volage ;  
Plus je forme de nouveaux nœuds,  
Et plus mon cœur te rend hommage.

Amour, &c.

## S C E N E X X I X.

SAINFAR, JULIE, *en Domino*  
& *masquée.*

SAINFAR, *allant au devant d'elle.*

ENFIN, belle inconnue, j'attends le prix de mon amour. Me refuserez-vous encore le bonheur de vous connoître ?

JU.

J U L I E.

Avant d'acquitter ma promesse, permettez-moi de vous conseiller d'être plus raisonnable. Croyez-moi, Sainfar, ne cherchez point à me voir, vous m'en aimerez plus long-tems.

S A I N F A R.

Vous doutez encor de ma tendresse?

J U L I E.

Je m'intéresse à votre bonheur.

S A I N F A R.

Il dépend de vous voir, & de vous aimer.

J U L I E.

A I R.

Aimer ce qu'on ne voit pas  
Est une chose impossible.  
La raison vous dit tout bas,  
On ne peut-être sensible  
Pour l'objet qu'on ne voit pas.  
Un sentiment invincible  
Vous enchaîne sur mes pas;  
Mais ne vous y trompez pas,  
En cessant d'être invisible,  
Je perdrai tous mes appas.  
Aimer, &c.

S A I N F A R.

Non ; je vous crois belle, & vous l'êtes.

J U L I E.

Et moi, je vous crois fort inconstant ; me trompai-je ?

SAIN.

SAINFAR.

Si je l'étois, vos yeux seuls auroient le pouvoir de me fixer.

JULIE.

Sainfar... Vous avez aimé?

SAINFAR.

C'est vous seule que j'adore.

JULIE.

Ce n'est pas me répondre. Je ne suis pas facile à persuader. Dites-moi, quelle est une certaine Julie dont on m'a parlé & dont les charmes effacent peut-être ceux que vous me supposez.

SAINFAR, *à part.*

Sauroit-elle que je suis marié?

JULIE.

Vous vous troublez.

SAINFAR, *avec embarras.*

Julie!... Eh! mais... Julie, dites-vous?

JULIE.

Comment donc, Monsieur, son nom seul suffit pour vous déconcerter... On ne m'a point trompée, vous l'aimez.

SAINFAR.

Je suis trop sincère pour vous cacher que je l'ai aimée quelque tems: Sans vous je l'aimerois peut-être encore. Voudriez-vous me punir d'une

ia-

inconstance dont vous seule m'avez rendu coupable ?

JULIE.

Je n'aimerois pas à vous croire injuste. Vous avez apparemment de fortes raisons pour l'oublier : C'est peut-être une coquette ?

SAINFAR.

Non, Madame, Julie est aimable, & puisque je ne vous ai pas encore vue, je ne croirai pas vous offenser en vous assurant qu'elle est belle. Elle a mille vertus ; son esprit est orné ; son caractère est égal, son humeur douce & complaisante, l'enjouement qui ne la quitte pas, rend sa société toujours agréable ; mais ..

JULIE.

Vous êtes un ingrat. Quand on peut trahir une personne telle que vous venez de me peindre Julie... Mais je vous excuse ; vous ne vous connoissez pas vous même. Non, Sainfar, Julie vous est encore chère, & si j'avois la facilité de vous croire, j'aurois bientôt la douleur de vous voir retourner à ses pieds.

SAINFAR.

Que dites-vous ? ô ciel !

JULIE.

Je ne pourrois pas même en murmurer. Votre amour pour Julie, fondé sur l'estime...

SAINFAR.

Eh ! Madame, sommes-nous ici pour parler d'elle ! je vous jure qu'elle m'est indifférente.

JU.

J U L I E.

Vous le croyez.

S A I N F A R.

Je le sens.

J U L I E, *tendrement.*

Sainfar... Vous n'aimez plus Julie.

S A I N F A R.

J'en ferai ferment, si vous l'exigez.

J U L I E, *se démasquant.*

Parjure.

S A I N F A R, *surpris.*

Quoi !.. C'est vous.

J U L I E, *avec gaieté.*

Vous voilà tout interdit !.. Eh ! bien, Sainfar, n'avois-je pas raison ? mon règne est de peu de durée : vous me voyez, vôtre amour est évanoui.

S A I N F A R, *se remettant de son trouble & prenant un air enjoué.*

Non, ma chere Julie, vôtre douceur, la modération avec laquelle vous usez de vos avantages, le moyen même dont vous vous êtes servi pour me rappeler à la raison, vous rendent tous vos droits sur mon cœur. Vous n'aviez de rivale que vous même, vous n'en aurez jamais d'autre : L'amour & l'hymen se réunissent pour assurer nôtre félicité.

J U L I E.

Ah ! volage, puis-je vous croire ?

DUO.

D U O.

S A I N F A R.

Je prendrai pour modele  
 La simple tourterelle.  
 Mon cœur tendre & fidele  
 Aimera constamment.

J U L I E.

Le papillon volage  
 De vos feux est l'image.  
 Comme vous il s'engage,  
 Pour n'aimer qu'un moment.

S A I N F A R.

Le papillon caresse  
 La plus nouvelle fleur.

J U L I E.

La colombe sans cesse,  
 Chérit la même ardeur.

S A I N F A R.

D'une chaîne éternelle  
 Il redoute l'ennui.

J U L I E.

Je fais aimer comme elle,  
 Vous changez comme lui.

J U L I E.

La colombe est fidele,  
 Vous n'aimez pas comme elle,  
 Votre cœur est léger.

S A I N F A R.

La colombe est fidele.  
 Je veux aimer comme elle:  
 Mon cœur n'est plus léger.

SAIN-

S A I N F A R.

J'abjure à vos genoux,  
Une erreur passagere.

J U L I E.

Si vous étiez sincere,  
Que mon sort seroit doux!

S A I N F A R.

Vôtre cœur me soupçonne!

J U L I E.

Ingrat, je vous pardonne.  
Je sens qu'il faut me rendre.

S A I N F A R.

Une ardeur aussi tendre,  
Jamais ne s'éteindra.

E N S E M B L E.

Aimoas-nous sans partage:  
Le nœud qui nous engage  
Sans cesse durera.

J U L I E.

Vôtre caprice mériteroit quelques reproches;  
mais ma tendresse vous les épargne.

S A I N F A R, *se jettant à genoux.*

Tant de bonté me confond... Julie, ma chère  
Julie, pourrai-je jamais réparer tous mes torts?

## SCENE DERNIERE.

JULIE, SAINFAR, ARAMINTE,  
LE CHEVALIER, LUCILE,  
TIMANTE, ARISTE, FINET-  
TE, CRISPIN.

LUCILE, à Julie.

Sainfar à vos genoux!.. Et vous avez la foiblesse  
de lui pardonner!

JULIE.

Il le faut bien.

LE CHEVALIER.

Sainfar.. Madame.. C'est à vous que je dois  
mon bonheur. J'épouse Lucile, son tuteur y  
consent..

SAINFAR.

Lucile & le Chevalier paroissent instruits, Ari-  
ste les accompagne, qu'est-ce que cela signifie?

JULIE.

Qu'ils étoient tous de moitié dans les petites  
tracasseries que je vous ai faites.

SAINFAR.

Je commence à croire que les Bohémiennes  
qui m'ont tant importuné..

ARI-

A R I S T E.

Remettons tous les éclaircissimens à demain.

A R A M I N T E.

Monfieur a raifon, nous fommes d'accord, terminons gaiement cette journée.

S A I N F A R.

Venez, ma chere Julie, venez embellir une fête dont vous feule êtes l'objet.

F I N E T T E, à *Crispin.*

Et nous, Monsieur le Panégirifte, qu'en dirons-nous? Vous m'avez tantôt équipée d'une maniere...

C R I S P I N.

Va, mon enfant, les vérités qui échappent au Bal, ne tirent point à conféquence.

C H O E U R.

Tendre amour, riant folie,  
Régnez tous deux dans ce féjour.  
Embelliffez tour à tour,  
Les infans de nôtre vie.

*(Julie & Sainfar.)*

Fixez les doux plaifirs,  
Sur les pas de la jeunefle.

*(Timante & Araminte.)*

Ranimez les defirs  
De la mourante vieillefle.

C H O E U R.

*L E B A L,**C H O E U R.*

Tendre amour, rianté folie,  
Régnez tous deux dans ce séjour.  
Embellissez tour à tour,  
Les instans de nôtre vie.

*F I N.*

L'AMANT DÉGUISE  
OU  
LE JARDINIER  
SUPPOSÉ,  
COMÉDIE EN UN ACTE,  
MÉLÉE D'ARIETTES ;

*Représentée sur le Théâtre de la Cour, par  
les Comédiens François ordinaires du Roi,  
le 1770.*

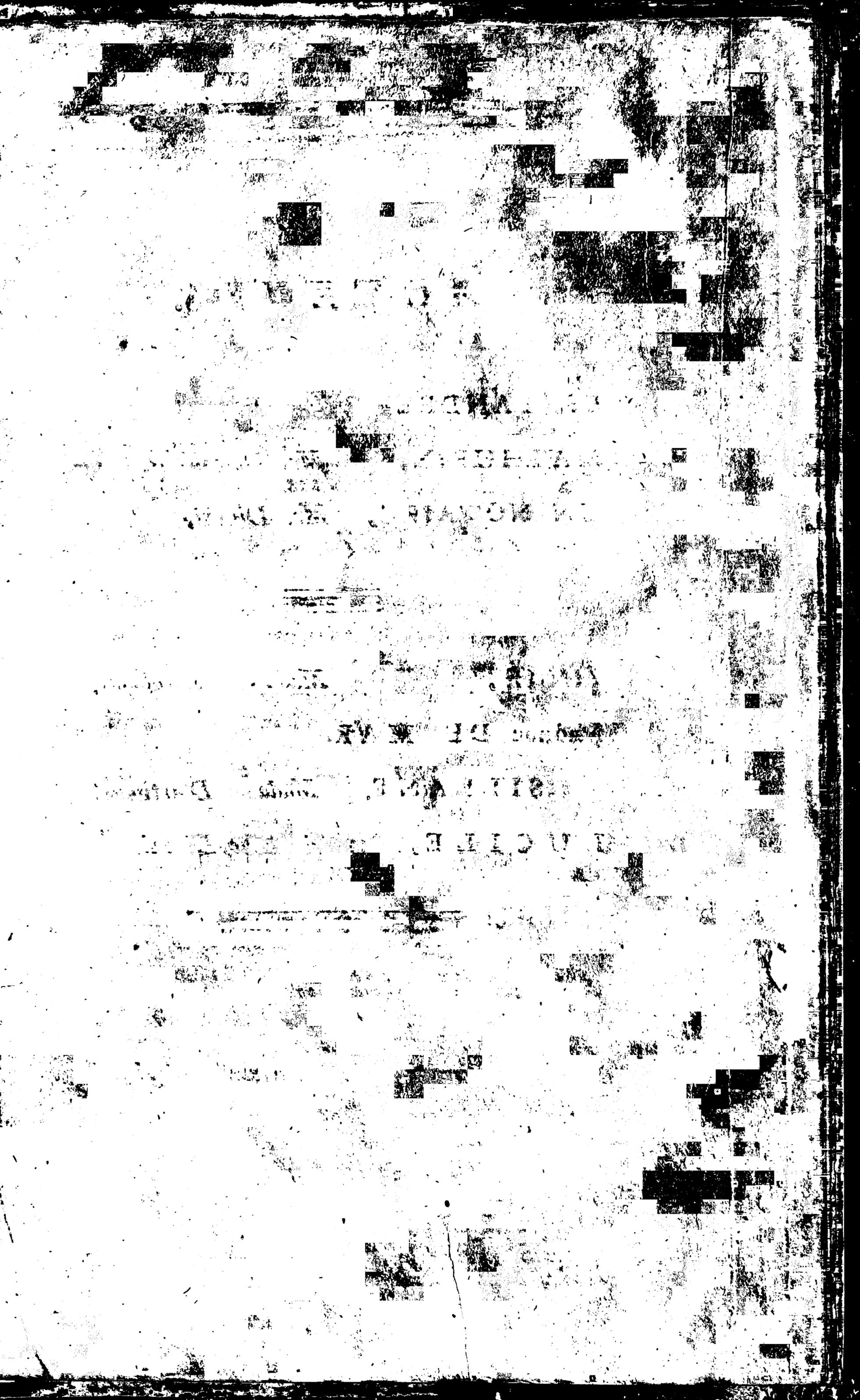
La Musique est de M. PHILIDOR.



---

A COPPENHAGUE,  
Chez PIERRE STEINMANN, Libraire.  
M. DCC. LXX.





---

---

## A C T E U R S.

CLITANDRE,      *Mr. Regnault.*  
MATHURIN,      *Mr. Descablons.*  
UN NOTAIRE,    *Mr. Dinezi.*

---

---

JULIE,            *Madame Descablons.*  
Madame DE MAR.

SILLANE,        *Madame D'artimont.*  
LUCILE,         *Madame Dinezi.*

---

---

---

LE JARDINIER  
SUPPOSÉ,  
COMÉDIE EN UN ACTE,  
MÉLÉE D'ARIETTES.

*Le Théâtre représente un Jardin décoré. A droite est un corps de bâtimens où l'on remarque un balcon saillant. Dans le fond est un pavillon dont le rez-de-chaussée offre un salon où doit se passer une partie de l'action théâtrale.*

---

SCENE PREMIERE.

JULIE *en Robin*, MATHURIN.

ARIETTE DIALOGUÉE.

JULIE.

QUE veux-tu, Mathurin ?

A

MA.

2 *LE JARDINIER SUPPOSÉ,*

MATHURIN.

Madame !

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Qui? vous Monsieur?

JULIE.

Oui, moi Monsieur !

MATHURIN.

Ah! le plaisant Monsieur !

Nier que l'on est femme

Ayant un si bon cœur !

JULIE.

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

Ah! le plaisant Monsieur !

JULIE.

Jé veux être obéie,

Appelle-moi Monsieur.

MATHURIN.

A voir cette mine jolie,

Ce regard enchanteur ;

Cette blancheur qui fait envie ,

Je désie

Que tout connoisseur

Ne s'écrie :

Ah! le plaisant Monsieur !

JU.

J U L I E.  
Appelle-moi Monsieur.



MATHURIN.

Eh bien ! oui, oui, Monsieur Julie.

J U L I E.

Aujourd'hui ce n'est plus mon nom,  
Je suis le Conseiller Vernon.

Quand je suis à Paris, chaque moment m'expose  
A voir de fots Amans tourner autour de moi :  
L'un a le maintien libre, & l'autre se compose ;  
Ils ont tous le jargon & l'air de leur emploi,  
Et pour dire la même chose,  
Chaque état a son style à soi.

A R I E T T E.

Lorsque j'e suis à la campagne,  
Je les contrefais tour-à-tour.  
Toujours la gaité m'accompagne,  
Je change d'habit chaque jour.  
Hier Officier jeune & lesté,  
Aujourd'hui Robin empesé,  
Et demain, fausement modeste,  
D'un Abbé j'aurai l'air pincé.



MATHURIN.

C'est prendre un bon parti ; mais votre belle-mere  
Vous écrit pour vous prévenir  
Que deux Dames ici doivent bien-tôt venir.

A 2

JU-

4 LE JARDINIER SUPPOSE,

JULIE.

Ne sera-t-elle pas chez-elle la première  
Pour faire les honneurs?

MATHURIN.

Lisez; vous l'allez voir.

JULIE.

Mon frere est avec elle; on les attend ce soir.

(*Elle lit.*)

» Je vous annonce dès ce matin Madame la  
» Comtesse de Marfillane. Elle ne doit arriver  
» que demain; mais l'impatience d'être mariée  
» la tient; elle à la vocation Provençale. Vous  
» savez que je l'ai ménagée pour votre frere qui  
\* n'est qu'un cadet de Normandie. Il trouvera  
» très-jolie une veuve bien riche. Elle amene sa  
» fille pour la gronder & non pas pour la marier.  
» Je n'arriverai qu'après souper à cause de la  
» grande chaleur. Faites bien des galanteries à no-  
» tre Comtesse. Mettez en jeu toute votre gaité,  
» afin qu'elle s'applaudisse d'épouser quelqu'un  
» dont la belle-sœur est si aimable.

JULIE.

Je conçois un projet... c'est une espiéglerie...  
Pour mon frere aujourd'hui, je veux faire l'amour.

MATHURIN.

C'est jouer à la veuve un assez mauvais tour,

JULIE.

Ma gaité ne peut en ce jour

Se

Se refuser cette plaisanterie.

Ainsi, d'abord qu'elle viendra ;

Mathurin, garde-toi de me faire connoître,

Je jourai le Monsieur.

MATHURIN.

Peut-être

Pas autant qu'elle le voudra.

JULIE.

Je brûle de la voir paroître ;

Ne me trahis point, sois discret,

J'ai pour moi-même un intérêt secret.

MATHURIN.

*(D'un ton de confidence.)*

Vous aimez le plaisir ? on lui donne une fête.

Chut... pour minuit je la tiens prête,

Quand ma Maitresse arrivera.

JULIE.

Bon ! bon !

MATHURIN.

Il ne faut pas que l'on sache cela.

JULIE.

Non.

MATHURIN.

Apprenez encor une chose plaisante :

Un jeune & joli Cavalier

Se déguise en ces lieux, & chez moi se présente

En qualité de Garçon Jardinier.

JULIE.

Oui !

6 LE JARDINIER SUPPOSE,

MATHURIN.

De cette Comtesse il aime fort la fille :  
On dit qu'elle est vraiment fraîche, vive & gentille.

JULIE.

Par où peux-tu savoir ce fait ?

MATHURIN.

Le valet du Monsieur m'a raconté la chose.

JULIE.

Pourquoi l'amene-t-il ?

MATHURIN.

Il m'en a dit la cause :  
Le Maître ne fait pas se servir.

JULIE.

Le Valet.

Ne fait pas se taire ? Ah, quel rôle  
Je m'apprête à jouer ! Mets-le dans l'embarras.

MATHURIN.

Oh ! fiez-vous à moi ; je n'y manquerai pas :



SCENE



## S C E N E II.

CLITANDRE *en Jardinier,*  
JULIE, MATHURIN.

MATHURIN.

TENEZ, tenez, Monsieur, voilà ce jeune drôle  
Dont je vous ai parlé.

JULIE.

J'en suis assez content.

Il a de la figure ; il n'a pas l'air manant.

CLITANDRE.

Monsieur. . . . .

JULIE.

Oui, j'aime assez sa mine.

MATHURIN.

Mais avant tout, il faut que j'examine  
S'il est au fait de sa profession.

CLITANDRE, *à part.*

Que dire ?

MATHURIN.

Il faut avoir du zèle ;

Et je serai pour vous un excellent modèle,

Si vous devenez mon garçon.

CLITANDRE.

J'aime beaucoup l'agriculture.

8 LE JARDINIER SUPPOSE,

Je viens ici pour observer  
Les richesses de la nature...

JULIE, *ironiquement.*

Que vous voudriez cultiver.

Comme il parle avec élégance!

On vous prendroit pour quelqu'un d'importance.

Ce n'est point là le ton des payfans.

CLITANDRE, *à part.*

Oh! je me trahirai. (*haut.*) Dès ma plus tendre  
enfance,

J'avois reçu de mes parens

De l'éducation; ils étoient dans l'aisance.

Ils perdirent leurs biens, & pour fuir l'indigence,

Il m'a fallu prendre un métier.

Et je me suis fait Jardinier.

MATHURIN.

ARIETTE.

Un Jardinier est un grand homme,

S'il fait bien son métier;

Et c'est un savant astrolome,

S'il est bon Jardinier.

Les tonnerres & les orages,

L'effort des mauvais vents,

Ne produisent point de ravages,

S'il se connoît au tems.

JULIE, *toujours d'un ton ironique & de plaisanterie: c'est ce qui constitue le caractère de son rôle jusqu'à la fin de la Piece.*

Quand il voit la terre amoureuse

Qui

Qui sourit au Printems,  
 D'une influence heureuse  
 Il saisit les instans :  
 Il visite, il découvre  
 Ses nouveaux plants.  
 Le jeune bouton qui s'entr'ouvre  
 Fixe ses regards caressans.  
 Il contemple, il admire ;  
 On l'entend dire :  
 Tendres fleurs, paroissez,  
 Naïsez ;  
 Les vents sont paisibles,  
 Les jours sont doux ;  
 Approchez-vous,  
 Unissez-vous ;  
 Pressez les cœurs sensibles  
 De faire comme vous.



## CLITANDRE.

En vantant cet état, vous en donnez envie,  
 Et l'on est trop heureux d'y consacrer sa vie ;  
 Vous en faites sentir toute l'utilité.  
 Et c'est bien mon projet....

## MATHURIN.

En êtes-vous bien digne ?  
 Prouvez-moi votre habileté.  
 Savez-vous dans quel tems on doit tailler la vigne ?

## CLITANDRE.

Mais... c'est dans le mois de Janvier.

A 5

MA.

10 LE JARDINIER SUPPOSE,

MATHURIN.

Bien répondu: l'excellent ouvrier!  
Savez vous des pêcheurs & des Abricotiers  
Elaguer les branches gourmandes  
Qui ne portent jamais de fruit?

CLITANDRE.

Cela dépend.

JULIE.

Il paroît fort instruit.

CLITANDRE.

Mais peut-on faire ces demandes?

JULIE.

Voulez-vous bien me dire votre nom?

CLITANDRE.

Guillaume.

JULIE.

Ah! Guillaume est fort bon.

MATHURIN.

Combien demandez-vous de gages?

CLITANDRE.

Eh! mais, c'est selon les ouvrages.

MATHURIN.

Si ce n'est que cela, je vous en donnerai;  
Labourez ce quinquonce, armez-vous de courage.

CLITANDRE, *à part.*

Je suis sûr que j'expirerai  
Le premier jour de mon apprentissage.

JU-

JULIE.

Mathurin, il faut faire éclater votre goût.  
 Elaguez bien vos palissades.  
 Pour l'agrément des promenades,  
 Que le rateau passe par-tout.  
 Qu'on cherche le concierge & chaque domestique,  
 Que la maison soit nette, qu'on s'applique  
 A rendre le parquet bien clair ;  
 Qu'aux chambres on donne de l'air.

MATHURIN.

Vous serez satisfait, Monsieur, de mon service,  
 Et je vais à chacun assigner son office.

JULIE.

Et vous, Guillaume, allez marier des œillets  
 Avec des fleurs de la plus rare espee :  
 Pour les Dames il faut en faire des bouquets.  
 Dans votre état c'est une politesse.

CLITANDRE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'entens en fleurs :  
 Mes connoissances naturelles  
 Me donnent le talent d'assortir les couleurs.

JULIE.

Vous savez ce qu'il faut pour contenter les belles.

*(Il se retire.)*

Voici l'instant de prendre le détail  
 Des graces, des façons qui conduisent à plaire.  
 Jouons l'homme important ; voilà le seul travail  
 Où l'on n'a pas besoin d'avoir un Secrétaire.

SCENE



S C E N E III.

Madame DE MARSILLANE, JULIE.  
LUCILE , CLITANDRE.

Madame DE MARSILLANE.

**J**E ne puis me lasser d'admirer ce Château ;  
L'entrée en est superbe & la vue est immense.  
Assurément dans toute la Provence,  
Le goût est recherché ; mais n'est pas si nouveau.

JULIE.

Madame, j'aurai l'avantage  
De vous faire ici les honneurs ;  
Madame la Comtesse est dans le voisinage.

Madame DE MARSILLANE.

Sans doute chez de grands Seigneurs.

LUCILE , *à part.*

Clitandre en Jardinier ! Ah ! je suis confondue !  
O Ciel ! Quelle indiscretion !

CLITANDRE.

Pourrai-je me contraindre en m'offrant à sa vûe ?

LUCILE , *à part, en appercevant Clitandre  
qui paroît dans le fond du Jardin.*

Je suis troublée ! . . . .

Madame DE MARSILLANE.

Eh bien ! que regardez-vous donc ?  
Vous me paroissez toute émue.

LU.

L U C I L E.

J'admirois du Jardin la distribution,

J U L I E.

A R I E T T E.

Que la Campagne  
 Est un séjour heureux !  
 Douce Compagne  
 Y sourit à nos vœux.  
 La connoissance  
 S'y fait d'abord ;  
 La confiance  
 N'a jamais tort.  
 Sans soins, sans gêne ;  
 Tout est loisir ;  
 La seule chaîne  
 Est le plaisir.



Madame DE MARSILLANE.

Oui, la campagne est ravissante :  
 Mais je n'y borne point mon goût.  
 Mon humeur, en tout tems enjouée & faillante,  
 Empreint tous les objets de sa couleur riante,  
 Et je tire parti de tout.

A R I E T T E.

J'aime la Ville, elle est bruyante.  
 Je me plais dans le tourbillon ;  
 Et tout ce qui me rend contente,  
 C'est le carillon, le carillon.

On

14 LE JARDINIER SUPPOSÉ,

On court la matinée entière,

On trouve à chaque pas

Des embarras :

Garre, garre derrière.

Une beauté minaudière

Met la tête à la portière,

Crie au cocher : n'avancez pas.

Le soir au spectacle on s'assemble,

Ensuite on soupe ensemble.

On est faux poliment,

On se hait si gaiment ;

C'est un ravissement,

C'est un plaisir charmant.

Sans que le cœur s'épanche,

La tête s'étourdit ;

On passe une nuit blanche,

Sans savoir ce qu'on dit.

L'aurore vous ramène,

Et l'on est tout surpris,

De voir qu'on fait à peine

Le nom de ses amis.

J'aime la Ville, &c.



Je trouve cependant cette Maison charmante.

(*Appercevant Clitandre.*)

C'est-là le Jardinier ?

J U L I E.

Vous en ferez contente.

C'est un garçon plein d'éducation,  
Et qui, sur son métier a beaucoup de lumieres.  
Et de plus il a l'air, le ton & les manieres  
D'un homme de condition.

MADAME DE MARSILIANE.  
Etant ici, c'est, suivant l'apparence,  
Le meilleur Jardinier de France.

JULIE.  
Guillaume, approchez-donc, vous n'êtes pas galant;  
Venez, & faites voir le Jardin à ces Dames.

CLITANDRÈ, *à part.*  
Voici l'instant critique.

MADAME DE MARSILLANE.  
Il paroît indolent.  
Etes-vous étonné quand vous voyez des femmes?

CLITANDRE.  
Madame, point du tout.

MADAME DE MARSILLANE.  
Il est dans l'embarras.

JULIE, *à part.*  
Je vais bien l'y jeter encore davantage.

MADAME DE MARSILLANE.  
Lucile en cet instant détourne le visage,  
Pour rire apparemment?

LUCILE, *troublée.*

Oui, ma mere.

JULIE.

En tout cas

Rire

16 LE JARDINIER SUPPOSE,

Rire aisément est de son âge.

MADAME DE MARSILLANE.

La jeunesse à présent n'a qu'un rire apprêté.  
A Marseille, autrefois, quand je fus mariée,  
C'est-là ce qu'on pouvoit nommer de la gaité.  
Je riois, je riois à gorge déployée.

JULIE, à *Clitandre*.

Vous voilà droit comme un piquet.  
Qui vous rend donc si timide, Guillaume?

CLITANDRE, à *Madame de Marsillane*.

Madame, si j'osois vous offrir un bouquet?

MADAME DE MARSILLANE.

Avec très-grand plaisir. Quelle odeur! Il embaume.  
Donnez-en à ma fille.

CLITANDRE, *bas*.

Ah! Lucile!

LUCILE, *bas*.

Osez-vous?

CLITANDRE, *bas*.

Je vous adore.

JULIE.

On ne doit qu'à genoux  
Offrir des fleurs à la beauté naissante.  
De la Divinité c'est l'image vivante.  
Peut-on, en l'adorant, s'attirer son courroux?  
Prosternez-vous, Guillaume.

CLI.

CLITANDRE.

Eh! mais, . . .

LUCILE.

Monsieur plaisante.

JULIE.

Non, non, c'est un usage établi parmi nous.

A genoux.

CLITANDRE.

M'y voilà, puisque Monsieur l'ordonne.

Madame DE MARSILLANE.

En vérité, ce garçon-là m'étonne.

Ses yeux parlent, son air est si tendre &amp; si doux!

C'est assez, mon garçon; levez-vous, je suis bonne.

CLITANDRE, à Lucile.

ARIETTE.

Je n'ose pas

Dire ce que je pense;

Mais j'admire en silence,

Et la distance

Des états

Produit mon embarras.

Si quelque Jardiniere

M'offroit autant d'attraits,

Sans craindre sa colere,

Tendrement je dirois:

Mon amour est extrême,

Mes feux seront constans.

H

Je

Je suis Jardinier, j'aime  
Le portrait du Printemps.



JULIE, à Madame de Marsillane.  
Qu'en dites-vous ?

MADAME DE MARSILLANE.

Mais... d'esprit il pétille.  
Ah! rien n'est si plaisant!  
Répondez-lui, ma fille.

LUCILE.

ARIETTE.

Quand un hommage est sincère,  
Il intéresse toujours;  
Et pour parvenir à plaire,  
Il ne faut point d'autre secours.  
Ah! si j'étois Jardinière,  
En sachant votre secret,  
Je cesserois d'être fière;  
Mon cœur vous pardonneroit.



MADAME DE MARSILLANE.  
Mais vous en dites trop, ma fille.

(A Clitandre.)  
C'est assez.

JULIE, à part.  
Qu'ils sont tous deux embarrassés!

Mada-

Madame DE MARSILLANE.  
Des Corbeilles de fleurs semblent bien arrangées.  
Avez - vous des oreilles d'Ours ?

CLITANDRE, *embarrassé.*  
Madame....

Madame DE MARSILLANE.  
En les voyant, on croit voir du velours.  
De Jacintes, sans doute, elles sont mêlées ?  
Je veux les visiter.

CLITANDRE.  
Vous ne pourriez les voir :  
Déjà la nuit étend ses voiles.

*(Le Théâtre commence à s'obscurcir sensiblement.)*

Madame DE MARSILLANE.  
Moi j'aime les Jardins au brillant des Etoiles,  
Et rien n'est comparable au silence de soir.  
A cette heure toujours les secrets se confient,  
C'est le moment des tendres cœurs.  
Par l'air rafraîchissant, les fleurs se vivifient ;  
Et j'ai toute ma vie été comme les fleurs.

JULIE.  
Attendons à demain pour faire la visite.

Madame DE MARSILLANE.  
Eh ! bien donc, volontiers.

CLITANDRE.  
Enfin m'en voilà quitte.  
*(Il sort.)*



S C E N E I V.

JULIE, Madame DE MARSILLANE,  
LUCILE.

LUCILE, *à part.*

AH! ma tranquillité renaît.

Madame DE MARSILLANE.

Vous êtes un homme de robe,  
Monsieur, à ce qu'il me paroît?

JULIE.

Je m'en flatte, Madame.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! que cela me plaît!

On n'a pas un instant qu'on ne se le dérobe,  
Lorsqu'on est d'un état aussi brillant.

JULIE.

Eh! mais,...

Madame DE MARSILLANE.

Madame la Comtesse est donc votre parente?

JULIE.

Non, Madame; je me permets  
Etant dans sa Maison, tandis qu'elle est absente,  
(C'est à titre d'ami) d'en faire les honneurs.

Mada-

Madame DE MARSILLANE.

La chose est différente.  
Ce dernier titre a bien plus de douceurs ;  
N'est-il pas vrai ?

JULIE.

C'est une préférence  
Que je mérite autant que je le puis.

Madame DE MARSILLANE.  
Je vous comprends ; j'ai de l'intelligence.

JULIE.

N'en croyez pas l'apparence.  
Je vous jure que je suis  
Un homme sans conséquence.

Madame DE MARSILLANE.  
Lucile, allez à votre appartement,  
Et de votre santé ménagez la foiblesse.

LUCILE.

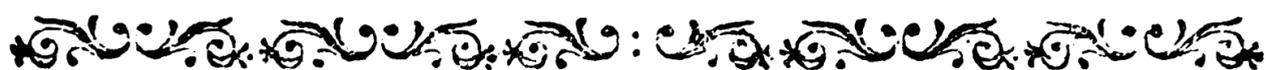
Oui, ma mere ; je vais reposer un moment.

JULIE.

Mathurin, Mathurin, conduisez promptement...  
(*Mathurin conduit Lucile dans le corps de bâtiment où l'on remarque le balcon.*)

Madame DE MARSILLANE.  
Je ne reconnois plus à présent la jeunesse.





SCÈNE V.

Madame DE MARSILLANE,  
JULIE.

Madame DE MARSILLANÉ.

**P**OUR elle de mes soins j'ai perdu tous les frais  
Dans le meilleur Couvent, à Paris élevée,  
Son éducation est loin d'être achevée,  
Et cela ne fait pas prononcer le François.

JULIE.

Serois-je assez heureux, Madame,  
Pour vous être à Paris de quelque utilité?

Madame DE MARSILLANÉ.

Ah! vous me ravissez, Monsieur, je vous reclame  
Pour suivre des Procès avec vivacité.

En affaires je suis d'une imbécillité

Que vous ne pouvez pas comprendre,  
Et je cède toujours ce qui m'est contesté,  
Pour éviter l'ennui de me défendre.

JULIE.

C'est avoir bien de la bonté.

Madame DE MARSILLANE.

ARIETTE.

Toute fille en Provence,  
Sous un Ciel pur & beau,

Voit

Voit la gaité qui danse  
 Autour de son berceau.  
 Sa premiere parole  
 Est le mot de *plaisir* ;  
 Sa principale école  
 Est l'art de le faisir.  
 Quand le tems décolore  
 Le Printems du desir,  
 Des feux de notre aurore  
 Une étincelle encore  
 Luit sur notre loisir.  
 Des feux de notre aurore,  
 Une étincelle encore  
 Nous fait dire, *plaisir* !



JULIE.

Je juge par cette peinture,  
 Que vous ne savez pas parler aux Procureurs.

MADAME DE MARSILLANE.

Ah ! Fi donc, ce sont des horreurs !

JULIE.

Savez-vous bien ce qu'il faut faire ?

Remarquez-vous,

MADAME DE MARSILLANE.

Oui, le conseil est prudent.

JULIE.

Un mari n'est qu'un Intendant,  
 La peine est son unique affaire.

24 *LE JARDINIER SUPPOSE,*

Les hommes sont faits pour plaider,  
Et les femmes, tout au contraire,  
Sont faites pour s'accommoder.

MADAME DE MARSILLANE.  
Mon époux est trouvé, puisqu'il faut vous le dire.

JULIE.  
A qui le dites-vous ? Je suis dans le secret.

MADAME DE MARSILLANE.  
Tout de bon ?

JULIE.  
La Comtesse en ces lieux vous attire.

MADAME DE MARSILLANE.  
Je vois que vous êtes au fait.

JULIE.  
Si votre époux avoit ma physionomie,  
Ne sentiriez-vous pas pour lui d'antipathie ?

MADAME DE MARSILLANE.  
Je l'aimerois à la fureur,  
Et, dès la première entrevûe,  
Le penchant le plus doux lui livreroit mon cœur.

JULIE.  
Eh bien, embrassez-moi, ma chère prétendue.

MADAME DE MARSILLANE.  
Quoi ! c'est vous ?

JULIE.  
Oui, demain vous porterez mon nom.

MADAME DE MARSILLANE.  
Voilà l'unique objet de mon ambition.

Ma

Ma fille pour le coup sera bien attrapée.

J U L I E.

A-t-elle quelque Amant ?

Madame DE MARSILLANE.

Oui vraiment ; dans l'Épée

Elle a beaucoup de soupirans,  
Entre lesquels, surtout, est un certain Clitandre,  
Que je ne vis jamais ; il se met sur les rangs.

J U L I E.

C'est un très-bon parti, vous y pouvez entendre.

Madame DE MARSILLANE.

Oui. Mais parmi les aspirans,  
Le Chevalier Damis....

JULIE, *vivement & avec émotion.*

Damis ! n'y peut prétendre.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

J U L I E.

Son cœur est engagé.

Madame DE MARSILLANE.

Oui, ses parens m'ont dit qu'il aime une Julie,  
Un peu coquette, assez jolie,  
Traitant tout d'un air négligé ;  
Séduisante par sa folie.

J U L I E.

N'en dites point de mal, de grace.

Madame DE MARSILLANE.

Pourquoi ?

B 5

JU.

JULIE.

J'ai mes raisons. On a très-mal jugé.  
Son cœur, solide & sûr, dément toute apparence.  
De Julie & Damis l'hymen est arrangé,  
Et c'est moi qui prends leur défense.

MADAME DE MARSILLANE.

Dès qu'il est votre protégé,  
Clitandre pour Lucile aura la préférence.  
Oui; mais je voudrois bien vous épouser avant :  
Ma fille sans cela tâtera du couvent ;  
Car, voyez-vous ! je fais grand cas du mariage.

JULIE.

Eh bien ! je pense comme vous.

MADAME DE MARSILLANE.

Oui ! mais la différence d'âge  
Ne sera-t-elle pas un obstacle entre nous ?

JULIE.

Je vous en aimerai mille fois d'avantage,  
La raison & l'amour me feront votre époux.

DUO.

La flamme de la jeunesse

N'est que l'éclair du plaisir.

MADAME DE MARSILLANE.

A mon âge la tendresse

Est le talent de jouir.

JULIE.

A votre âge la tendresse

Est le talent de jouir.

E N S E M B L E.

La flamme de la jeunesse, &c.



J U L I E.

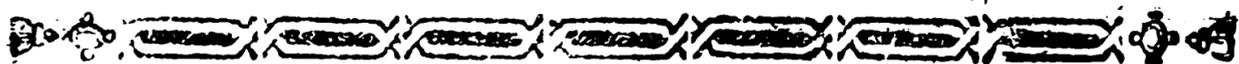
Je veux que vous donniez votre fille à Clitandre.

Madame DE MARSILLANE.

Dès que vous l'estimez, il deviendra mon gendre.

J U L I E.

Madame la Comtesse heureusement pour moi  
A pour passer un bail fait venir un Notaire,  
Elle va revenir bientôt pour cette affaire,  
Et nous profiterons... Mais le voici, je croi...



## S C E N E VI.

Madame DE MARSILLANE,  
JULIE, LE NOTAIRE.

LE NOTAIRE.

J'APPRENDS en arrivant une étrange nouvelle :  
Madame la Comtesse ici me mande exprès,  
On dit qu'elle n'est pas chez elle ;  
Je repars à l'instant ; mes chevaux sont tout prêts.

Madame DE MARSILLANE.

Non, vous nous êtes nécessaire.

Il ne faut pas tant vous presser,  
Et vous avez ici plus d'un acte à passer.

LE

LE NOTAIRE.

Il ne faut pas que je differe.

T R I O.

Mad. DE MARSILL.  
Demeurez, Monsieur le  
Notaire.

J U L I E.

Il faut terminer notre af-  
faire.

Mad. DE MARSILL.  
Un mariage vaut bien  
mieux.

J U L I E.

Un Mariage est plus  
joyeux.

Mad. DE MARSILL.  
Demeurez, Monsieur le  
Notaire.

J U L I E.

Il faut terminer notre af-  
faire :

Non, non, vous ne par-  
tirez pas.

Demeurez, Monsieur le  
Notaire,

Il faut terminer notre af-  
faire.

Mad. DE MARSILL.

J U L I E.

Reposez-vous de votre las-  
situde,

Prenez soin de votre santé.

LE NOTAIRE.

Ne m'arrêtez pas,  
Vous ne savez pas  
Tous mes embarras.

Je n'ai pas pour une af-  
faire,

On m'attend pour un In-  
ventaire :

J'ai quatre Testamens à  
faire ;

La sûreté d'un Légataire,  
Un remboursement néces-  
saire :

En pareil cas, en pareil  
cas,

Jatnais on ne differe ;

Ne m'arrêtez pas,

Vous ne savez pas

Tous mes embarras.

On me presse pour dix  
Contrats

De rente viagere ;

Un Décret volontaire

D'une maison bâtie à neuf.

Cinq Baux de trois, six,  
neuf,

Moi, qui suis valétudinai-  
re,

Je succombe, je suis si las.

Ne m'arrêtez pas, &c.

J'avois la Chaise la plus  
rude,

Cent fois près d'être cul-  
buté.

LE

## L E N O T A I R E.

Je suis tout grelottant, & je crains l'air du soir,  
Je voudrois promptement me chauffer & m'as-  
seoir.

Madame DE MARSILLANE.

Voilà certainement un rare personnage.

JULIE.

N'oubliez pas Clitandre au moins.

Madame DE MARSILLANE.

J'ai donné ma parole, en faut il d'avantage?

L E N O T A I R E.

Pressons-nous.

Madame DE MARSILLANE.

Volontiers, Monsieur; c'est mon usage.

*(A Julie en sortant.)*

Pour hâter nos plaisirs, je vais donner mes soins.

*(Elle sort avec le Notaire.)*



SCENE



## SCENE VII.

JULIE seule.

JE ne puis mieux servir, moi, Clitandre &  
Lucile.

Quel plaisir! je m'amuse en me rendant utile.  
A leurs dépens partout je voudrois rire un peu:  
Inquiéter l'amour, c'est ranimer son feu.

## A R I E T T E.

L'amour tourne à son avantage  
Les craintes des jeunes amans.  
On est plus tendre & moins volage,  
On sent mieux le prix des momens:  
Au travers même d'un nuage,  
On voit briller de doux instans;  
Et les allarmes du bel âge.  
Sont les orages du printemps.



( A la fin de cette Ariette la nuit est des plus  
obscures. )

Mais déjà la nuit est profonde.  
La Comtesse avec tout son monde  
Ne peut pas tarder à venir.  
Voyons si tout est prêt... (1) mais... chut, j'entends  
ouvrir...

Ceci m'annonce du mystere.  
Restons un peu pour découvrir...

SCENE

---

(1) Elle entend ouvrir la fenêtre du Balcon.



## S C E N E V I I I.

LUCILE *sur le balcon*, CLITANDRE,  
JULIE.

L U C I L E.

**M**A mere en grand secret entretient un No-  
taire.

Ciel ! pour me marier m'amene-t-elle ici ?  
Mon cœur craint d'en être éclairci.

A R I E T T E.

Pourquoi faut-il qu'on s'oppose  
Au doux penchant de nos feux ?  
La contrainte qu'on impose,  
Rend l'amour plus dangereux.  
On veut que l'on soit fidelle  
A qui tourmente nos jours !  
On veut que l'on soit cruelle  
Pour l'objet qui plaît toujours !  
Pourquoi faut-il qu'on s'oppose  
Au doux penchant de nos feux ?  
La contrainte qu'on impose  
Rend l'amour plus dangereux.



*(Pendant cette Ariette, Clitandre s'approche  
doucement du balcon, & Julie prête  
attentivement l'oreille.)*

CLI-

CLITANDRE.

C'est elle que j'entends, mon cœur est enchanté.

Profitons de l'obscurité,

*D U O Dialogué en sourdine.*

CLITANDRE.

Lucile !

LUCILE.

Clitandre,

Marchez à petits pas ;

On pourroit vous entendre.

CLITANDRE.

Lucile.

LUCILE.

Parlez bas.

CLITANDRE.

C'est l'amour le plus tendre.

LUCILE.

Parlez tout bas, tout bas.

CLITANDRE.

Vous m'aimez ?

LUCILE.

Je vous aime.

CLITANDRE.

Mais, vous fuyez, hélas !

*(En entendant qu'elle referme la fenêtre.)*

CLITANDRE.

Quelle foiblesse extrême !

Non, vous ne m'aimez  
pas.

LUCILE.

Quelle imprudence extrême !

Non, vous ne m'aimez  
pas.



CLITANDRE.

De cette frayeur-là je ne suis pas la dupe,

Et

Et vous craignez que ce petit Monsieur,  
Portant des cheveux longs avec un air moqueur,  
Ne vous épouse point; c'est ce qui vous occupe.

JULIE, *à part.*

Me voilà donc en jeu.

LUCILE.

Non, non; foyez certain  
Que je ne sens pour lui que de l'indifférence;  
J'aurois à l'épouser beaucoup de répugnance.

JULIE, *à part.*

Voyez pourtant ce que c'est que l'instinct.

CLITANDRE.

Ainsi, vous ne ferez jamais unis ensemble?

JULIE, *prenant le ton Provençal, Et contre-*  
*faisant la voix de Madame de Marfillane.*

Ma fille avec quelqu'un parlé dans le jardin;

Cela me surprend.

LUCILE.

Ah! je tremble!

C'est ma mere.

JULIE.

Un enfant donne bien du chagrin.  
Une fille sur-tout; on se tourmente, on crie.  
Lucile êtes-vous-là? Rentrez, je vous en prie:  
Il est tard: à tout âge on doit fuir le ferein.  
On ne me répond rien. J'ai peur qu'on ne m'é-  
chappe.

(*Elle saisit Clitandre.*)

Il me semble qu'on tourne... Enfin je vous attrappe.  
Mais ce n'est point ma fille. Oh! vous demeurerez,

34 LE JARDINIER SUPPOSE,

Il faut me dire qui vous êtes.  
Sur vos promenades secrettes,  
Mes regards pénétrants veulent être éclairés.  
CLITANDRE, *prenant Julie pour Madame  
de Marsillane.*  
Elle va m'étrangler.

JULIE,

Parlez.

CLITANDRE.

C'est moi, Madame.

JULIE.

Quoi! c'est mon cher Guillaume?

CLITANDRE.

Oui.

JULIE.

Mon meilleur ami?

Mais Guillaume à présent devrait être endormi.

CLITANDRE.

A R I E T T E:

Je me relève

Toutes les nuits.

Je crains qu'on n'enlève

Les fruits.

Je m'intéresse

A ma Maitresse:

C'est mon devoir;

Et je viens voir

Si quelque main furtive

Ne pille pas, le soir,

Le jardin que je cultive,

Et qui fait tout mon espoir,



JU.

JULIE.

Sans doute vous tirez de très - grands avantages  
De l'emploi qui vous est commis ?  
Je crois que cependant vous n'avez point de gages ;  
Vous vous contentez des profits ?

CLITANDRE, *à part.*

Mes secrets seroient-ils trahis ?  
Je n'en puis plus douter, l'intrigue est découverte.

JULIE.

Son embarras me réjouit.

CLITANDRE.

Je n'ai plus qu'un moyen pour empêcher ma perte,  
C'est de me dérober sans bruit.

JULIE.

Oh ! demeurez, Monsieur Clitandre.

CLITANDRE.

Moi, Clitandre !

JULIE.

Oui, oui ; le fait n'est pas obscur,  
Et c'est votre valet qui vient de le répandre :

Je crois que cet Auteur est sûr.

CLITANDRE.

Eh bien ! Madame, eh bien ! je vous l'avoue.

JULIE.

Voilà de la franchise enfin ; je vous en loue.  
Je fais bien ce que je ferai.

CLITANDRE.

Comment ?

JULIE.

Ce sera moi qui vous épouserai.

C 2

LU-

LUCILE, *sur le Balcon.*

O Ciel, l'éponfer! . . . ah! ma mere,  
Je vous conjure du contraire!

JULIE, *toujours contrefaisant la voix de Madame  
de Marsillane,*

Comment! Mademoiselle, où donc vous cachez-  
vous?

LUCILE.

Si jamais vous m'avez aimée,  
Que Clitandre soit mon époux;  
Je descends & je vais tomber à vos genoux.



## S C E N E IX.

LE NOTAIRE, Madame DE MAR-  
SILLANE, JULIE, CLITANDRE.

LE NOTAIRE, *sans être vû.*

ON étouffe la haut à force de fumée,  
J'en ai les yeux perdus & je suis suffoqué.

Madame DE MARSILLANE, *sans être vûe.*

Cet homme a toujours l'air choqué.  
Vos actes ici-bas peuvent fort bien se faire.

LE NOTAIRE.

Vraiment il le faut bien, pour presser mon départ.

Madame DE MARSILLANE,  
Dans ce fallon portez de la lumiere.

( Elle

*(Elle paroît avec le Notaire & deux Laquais qui vont éclairer le salon où le Notaire entre pour achever ses Contrats. Dans ce moment Julie se retire sans être apperçûe)*

CLITANDRE.

Pour rompre son projet, n'attendons pas plus tard.  
Madame, à vos genoux je vous demande grace.

*(A Madame de Marsillane, croyant que c'est elle qui vient de lui parler.)*

MADAME DE MARSILLANE.

Que veut donc ce garçon ? Il a les yeux troublés.

CLITANDRE.

Madame, en vérité, quelque effort que je fasse,  
Je ne puis me résoudre à ce que vous voulez.

MADAME DE MARSILLANE.

Il a perdu, l'esprit selon toute apparence.

CLITANDRE.

Sur quoi le jugez-vous ?

MADAME DE MARSILLANE.

Sur quoi ? comment ! sur quoi ?

CLITANDRE.

J'agis avec franchise autant qu'avec prudence,  
Lorsque je dis de bonne foi,  
Que je ne puis répondre à votre amour pour moi.

MADAME DE MARSILLANE.

Miséricorde ! Ah ! quelle impertinence !  
C'est à faire enfermer.

CLITANDRE.

Cet hymen vous offense?  
Vous venez dans l'instant de me le proposer.



S C E N E X.

LUCILE, & les Acteurs précédens.

Madame DE MARSILLANE.

**C**ONTRE ce garçon-là, votre mere est outrée,  
Ma fille.

LUCILE.

Votre fille, au désespoir livrée,  
Ose vous conjurer de ne pas l'épouser.

Madame DE MARSILLANE.  
L'épouser! La folie est donc universelle!

JULIE, *reparoissant.*

Je ne m'attendois pas au rival que voici.

LUCILE.

Ma mere, j'en aurois une peine cruelle;  
Car il m'a bien promis qu'il seroit mon mari.

Madame DE MARSILLANE.  
Votre mari! Guillaume?

LUCILE.

Oui.

Madame DE MARSILLANE.  
Je sens à chaque instant ma colere s'accroître.

Je

Je vous enfermerai dès demain dans un Cloître,  
Pour empêcher un pareil déshonneur.

(A Julie.)

Vous, Monsieur, vous devez prendre sa gloire à  
cœur,  
Puisque bientôt vous ferez son beau-pere.

L U C I L E.

Ma mere, vous prenez Monsieur pour votre époux ?

Madame DE MARSILLANE.  
Si vous le trouvez bon.

JULIE.

Madame votre mere  
Choisit beaucoup plus mal que vous.

C L I T A N D R E.

Mais cependant tout à l'heure, à l'entendre...  
Madame....

JULIE, *contrefaisant la Provençale.*

Voulez-vous sçavoir la vérité ?

C'étoit moi qui prenois alors la liberté  
De rire à vos dépens, mon cher Monsieur Clitan-  
dre.

Madame DE MARSILLANE.  
Clitandre !

C L I T A N D R E.

Oui, c'est moi, je ne puis m'en défendre.

Madame DE MARSILLANE, *à Julie.*  
Vous contrefaites donc ma voix ?

JULIE.

Par sentiment.

C'est prouver que toujours je songe à ce que j'aime.

MADAME DE MARSILLANE.

Vous ne dites jamais rien qui ne soit charmant.

CLITANDRE, je pardonne à ce déguisement :

J'approuve votre amour extrême.

A votre hymen, dès ce jour même,

Je donne mon consentement,

Et nous allons ce soir nous marier tous quatre.

Monsieur le Notaire, avancez.

*(Le Notaire, accompagné de deux domestiques qui portent des lumières, vient faire signer les contrats.)*

JULIE, à part.

Dans un instant, elle en pourra rabattre.

LE NOTAIRE.

Les deux contrats sont tous dressés.

MADAME DE MARSILLANE.

Allons, ma fille, allons; signez d'abord le vôtre.

LUCILE.

Très-volontiers.

CLITANDRE.

Je suis au comble de mes vœux.

MADAME DE MARSILLANE, à Julie.

A présent procédons au nôtre.

Que de bon cœur je contracte ces nœuds!

J'ai signé. C'est à vous. Quoi! vous signez, Julie!

JULIE.

Mais il le faut bien; c'est mon nom.

Mada-

Madame DE MARSILLANE.  
Ce n'est point là le nom d'un homme.

JULIE.

Vraiment non,

Je suis, je vous le certifie,  
Belle - fille de la maison.

Madame DE MARSILLANE.  
Quelle méprise! ô Ciel!

JULIE.

Consolez - vous. Mon frere  
Doit arriver bien - tôt exprès pour cette affaire.

Madame DE MARSILLANE.  
Vous me trompez encor?

JULIE.

Je suis sa caution.

Madame DE MARSILLANE.  
Je la refuse. Après un long veuvage,  
Je ne saurois goûter un mariage  
Dont vous portez la procuration.



## S C E N E X I.

MATHURIN, Acteurs précédens.

MATHURIN.

ARIETTE.

**G**RANDS allégresse  
Dans le hameau;  
Madame la Comtesse  
Revient dans son château.

C 5

TOUS

42 *LE JARDINIER SUPPOSE,*

TOUS.

Ah! la bonne nouvelle!

MATHURIN.

Elle amene avec elle

Un bien joli garçon.

Madame DE MARSILLANE.

Ah! la bonne nouvelle.

MATHURIN.

Il a la taille belle,

Il a bonne façon.

JULIE.

La chose est claire,

C'est mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

C'est votre frere?

JULIE.

Oui, c'est mon frere.

Madame DE MARSILLANE.

Bon, bon, bon, bon:

Mon cœur ne fait qu'un bond;

Je suis... je suis ravie:

Demain je me marie,

Et tout de bon.

TOUS.

Grande allégresse

Pour le hameau;

Madame la Comtesse

Revient dans son Château.

Ah! la bonne nouvelle!

Allons au-devant d'elle,

Tout en chantant,

Tout en sautant.



SCENE



## SCENE XII. ET DERNIERE.

## DIVERTISSEMENT.

*Le Théâtre est tout-à-coup illuminé par des Girandoles & des Lampions. La Comtesse paroît avec le frere de Julie, & plusieurs Seigneurs & Dames. Julie présente à la Comtesse Madame de Marsillane, Lucile & Clitandre. Elle présente ensuite son frere à Madame de Marsillane. Après avoir exprimé tous leur satisfaction, ils se placent sur des Banquettes pour jouir de la Fête que l'on a préparée. Toute cette dernière Scene est pantomime. Les gens du Château galamment habillés viennent en dansant offrir des Bouquets à la Compagnie.*



## VAUDEVILLE.

## JULIE.

CHOEUR, *Gaiment.*

**P**OUR les amans & les belles,  
 Toujours malin & rusé,  
 Sous mille formes nouvelles,  
 On voit l'Amour déguisé.  
*Seule, montrant Clitandre.*  
 Changeant l'épée en serpette,  
 Monsieur se fait Jardinier,  
 Pour cultiver en cachette  
 Quelque rosier printanier.

*Au Chœur.*

CHOEUR.

## C H O E U R.

Pour les amans & les belles, &c.

## CLITANDRE.

Pour se cacher de sa mere,  
Qu'il blessa d'un de ses traits,  
L'amour, en quittant Cythere,  
De Lucile a pris les traits.

Pour cette fois je vous jure  
Que c'est un mal avisé:  
Sous cette aimable figure,

(*Montrant Lucile.*)

L'amour n'est pas déguisé.

## LUCILE.

Je me cachois à moi-même  
Le doux penchant de mon cœur;  
Mais tout trahit, quand on aime;  
L'amour est toujours vainqueur.  
Quand on est sincere & tendre,  
De feindre il n'est pas aisé;  
Non, mon cœur pour vous, Clitandre,  
Ne peut être déguisé.

J U L I E, *au public.*

On a banni la franchise,  
Rien ne paroît dans son jour;  
Aujourd'hui tout se déguise,  
La Ville imite la Cour:  
Mais notre zèle sincere,  
Messieurs, n'est point supposé;  
Lorsque l'on cherche à vous plaire,  
Le cœur n'est point déguisé.

(*Des Provençaux forment une Entrée, & le Diver-  
tissement se termine par un Ballet général.*)

F I N.

---

De l'Imprimerie A. F. STEIN.











